

Le Scrabble pour les nuls

De Villiers, Gérard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA VENGEANCE DU KREMLIN

*De Londres à Moscou en passant
par Tel Aviv, une traque impitoyable
pour déjouer les plans du Kremlin.*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LA VENGEANCE
DU KREMLIN

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2013
ISBN 978-2-3605-3446-3

DU MÊME AUTEUR

- N° 1. S.A.S. A ISTANBUL
- N° 2. S.A.S. CONTRE C.I.A.
- N° 3. S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
- N° 4. SAMBA POUR S.A.S.
- N° 5. S.A.S. RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO
- N° 6. S.A.S. DOSSIER KENNEDY
- N° 7. S.A.S. BROIE DU NOIR
- N° 8. S.A.S. AUX CARAÏBES
- N° 9. S.A.S. A L'OUEST DE JERUSALEM
- N° 10. S.A.S. L'OR DE LA RIVIERE KWAI
- N° 11. S.A.S. MAGIE NOIRE A NEW YORK
- N° 12. S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG KONG
- N° 13. S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
- N° 14. S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
- N° 15. S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
- N° 16. S.A.S. ESCALE A PAGO-PAGO
- N° 17. S.A.S. AMOK A BALI
- N° 18. S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
- N° 19. S.A.S. CYCLONE A L'ONU
- N° 20. S.A.S. MISSION A SAÏGON
- N° 21. S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
- N° 22. S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
- N° 23. S.A.S. MASSACRE A AMMAN
- N° 24. S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES
- N° 25. S.A.S. L'HOMME DE KABUL
- N° 26. S.A.S. MORT A BEYROUTH
- N° 27. S.A.S. SAFARI A LA PAZ
- N° 28. S.A.S. L'HEROÏNE DE VIENTIANE
- N° 29. S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
- N° 30. S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
- N° 31. S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
- N° 32. S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS
- N° 33. S.A.S. RENDEZ-VOUS A BORIS GLEB
- N° 34. S.A.S. KILL HENRY KISSINGER !
- N° 35. S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
- N° 36. S.A.S. FURIE A BELFAST

- N° 37. S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA
- N° 38. S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
- N° 39. S.A.S. L'ORDRE RÈGNE A SANTIAGO
- N° 40. S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
- N° 41. S.A.S. EMBARGO
- N° 42. S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
- N° 43. S.A.S. COMPTE A REBOURS EN RHODESIE
- N° 44. S.A.S. MEURTRE A ATHENES
- N° 45. S.A.S. LE TRÉSOR DU NEGUS
- N° 46. S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
- N° 47. S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
- N° 48. S.A.S. MARATHON A SPANISH HARLEM
- N° 49. S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
- N° 50. S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
- N° 51. S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
- N° 52. S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
- N° 53. S.A.S. CROISADE A MANAGUA
- N° 54. S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
- N° 55. S.A.S. SHANGHAÏ EXPRESS
- N° 56. S.A.S. OPÉRATION MATADOR
- N° 57. S.A.S. DUEL A BARRANQUILLA
- N° 58. S.A.S. PIEGE A BUDAPEST
- N° 59. S.A.S. CARNAGE A ABU DHABI
- N° 60. S.A.S. TERREUR AU SAN SALVADOR
- N° 61. S.A.S. LE COMLOT DU CAIRE
- N° 62. S.A.S. VENGEANDE ROMAINE
- N° 63. S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
- N° 64. S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
- N° 65. S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
- N° 66. S.A.S. OBJECTIF REAGAN
- N° 67. S.A.S. ROUGE GRENADE
- N° 68. S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
- N° 69. S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
- N° 70. S.A.S. LA FILIERE BULGARE
- N° 71. S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
- N° 72. S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
- N° 73. S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
- N° 74. S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
- N° 75. S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
- N° 76. S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
- N° 77. S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
- N° 78. S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH
- N° 79. S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PEROU
- N° 80. S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV

- N° 81. S.A.S. MORT A GANDHI
- N° 82. S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE
- N° 83. S.A.S. COUP D'ÉTAT AU YEMEN
- N° 84. S.A.S. LE PLAN NASSER
- N° 85. S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA
- N° 86. S.A.S. LA MADONNE DE STOCKHOLM
- N° 87. S.A.S. L'OTAGE D'OMAN
- N° 88. S.A.S. ESCALE A GIBRALTAR
- N° 89. S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE
- N° 90. S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY
- N° 91. S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG
- N° 92. S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES
- N° 93. S.A.S. VISA POUR CUBA
- N° 94. S.A.S. ARNAQUE A BRUNEI
- N° 95. S.A.S. LOI MARTIALE A KABOUL
- N° 96. S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD
- N° 97. S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBIE
- N° 98. S.A.S. CROISADE EN BIRMANIE
- N° 99. S.A.S. MISSION A MOSCOU
- N° 100. S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD
- N° 101. S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE
- N° 102. S.A.S. LA SOLUTION ROUGE
- N° 103. S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN
- N° 104. S.A.S. MANIP A ZAGREB
- N° 105. S.A.S. KGB CONTRE KGB
- N° 106. S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES
- N° 107. S.A.S. ALERTE AU PLUTONIUM
- N° 108. S.A.S. COUP D'ETAT A TRIPOLI
- N° 109. S.A.S. MISSION SARAJEVO
- N° 110. S.A.S. TUEZ RIGOBERTA MENCHU
- N° 111. S.A.S. AU NOM D'ALLAH
- N° 112. S.A.S. VENGEANCE A BEYROUTH
- N° 113. S.A.S. LES TROMPETTES DE JÉRICHO
- N° 114. S.A.S. L'OR DE MOSCOU
- N° 115. S.A.S. LES CROISÉS DE L'APARTHEID
- N° 116. S.A.S. LA TRAQUE CARLOS
- N° 117. S.A.S. TUERIE A MARRAKECH
- N° 118. S.A.S. L'OTAGE DU TRIANGLE D'OR
- N° 119. S.A.S. LE CARTEL DE SEBASTOPOL
- N° 120. S.A.S. RAMENEZ-MOI LA TÊTE D'EL COYOTE
- N° 121. S.A.S. LA RÉOLUTION 687
- N° 122. S.A.S. OPÉRATION LUCIFER
- N° 123. S.A.S. VENGEANCE TCHÉTCHÈNE
- N° 124. S.A.S. TU TUERAS TON PROCHAIN

- N° 125. S.A.S. VENGEZ LE VOL 800
- N° 126. S.A.S. UNE LETTRE POUR LA MAISON BLANCHE
- N° 127. S.A.S. HONG KONG EXPRESS
- N° 128. S.A.S. ZAIRE ADIEU

AUX EDITIONS GERARD DE VILLIERS

- N° 129. S.A.S. LA MANIPULATION YGGDRASIL
- N° 130. S.A.S. MORTELLE JAMAÏQUE
- N° 131. S.A.S. LA PESTE NOIRE DE BAGDAD
- N° 132. S.A.S. L'ESPION DU VATICAN
- N° 133. S.A.S. ALBANIE MISSION IMPOSSIBLE
- N° 134. S.A.S. LA SOURCE YAHALOM
- N° 135. S.A.S. CONTRE P.K.K.
- N° 136. S.A.S. BOMBES SUR BELGRADE
- N° 137. S.A.S. LA PISTE DU KREMLIN
- N° 138. S.A.S. L'AMOUR FOU DU COLONEL CHANG
- N° 139. S.A.S. DJIHAD
- N° 140. S.A.S. ENQUÊTES SUR UN GÉNOCIDE
- N° 141. S.A.S. L'OTAGE DE JOLO
- N° 142. S.A.S. TUEZ LE PAPE
- N° 143. S.A.S. ARMAGEDDON
- N° 144. S.A.S. LI SHA-TIN DOIT MOURIR
- N° 145. S.A.S. LE ROI FOU DU NEPAL
- N° 146. S.A.S. LE SABRE DE BIN LADEN
- N° 147. S.A.S. LA MANIP DU « KARIN A »
- N° 148. S.A.S. BIN LADEN : LA TRAQUE
- N° 149. S.A.S. LE PARRAIN DU « 17-NOVEMBRE »
- N° 150. S.A.S. BAGDAD EXPRESS
- N° 151. S.A.S. L'OR D'AL-QAÏDA
- N° 152. S.A.S. PACTE AVEC LE DIABLE
- N° 153. S.A.S. RAMENEZ-LES VIVANTS
- N° 154. S.A.S. LE RESEAU ISTANBUL
- N° 155. S.A.S. LE JOUR DE LA TCHEKA
- N° 156. S.A.S. LA CONNEXION SAOUDIENNE
- N° 157. S.A.S. OTAGE EN IRAK
- N° 158. S.A.S. TUEZ IOUCHTCHENKO
- N° 159. S.A.S. MISSION : CUBA
- N° 160. S.A.S. AURORE NOIRE
- N° 161. S.A.S. LE PROGRAMME 111
- N° 162. S.A.S. QUE LA BÊTE MEURE
- N° 163. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome I
- N° 164. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome II
- N° 165. S.A.S. LE DOSSIER K.

- N° 166. S.A.S. ROUGE LIBAN
- N° 167. S.A.S. POLONIUM 210
- N° 168. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome I
- N° 169. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome II
- N° 170. S.A.S. OTAGE DES TALIBAN
- N° 171. S.A.S. L'AGENDA KOSOVO
- N° 172. S.A.S. RETOUR A SHANGRI-LA
- N° 173. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome I
- N° 174. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome II
- N° 175. S.A.S. TUEZ LE DALAI-LAMA
- N° 176. S.A.S. LE PRINTEMPS DE TBILISSI
- N° 177. S.A.S. PIRATES
- N° 178. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome I
- N° 179. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome II
- N° 180. S.A.S. LE PIÈGE DE BANGKOK
- N° 181. S.A.S. LA LISTE HARIRI
- N° 182. S.A.S. LA FILIÈRE SUISSE
- N° 183. S.A.S. RENEGADE Tome I
- N° 184. S.A.S. RENEGADE Tome II
- N° 185. S.A.S. FÉROCE GUINEE
- N° 186. S.A.S. LE MAÎTRE DES HIRONDELLES
- N° 187. BIENVENUE A NOUAKCHOTT
- N° 188. DRAGON ROUGE Tome I
- N° 189. DRAGON ROUGE Tome II
- N° 190. CIUDAD JUAREZ
- N° 191. LES FOUS DE BENGHAZI
- N° 192. IGLAS
- N° 193. LE CHEMIN DE DAMAS vol. I
- N° 194. LE CHEMIN DE DAMAS vol. II
- N° 195. PANIQUE À BAMAKO
- N° 196. LE BEAU DANUBE ROUGE
- N° 197. LES FANTÔMES DE LOCKERBIE
- N° 198. SAUVE QUI PEUT À KABOUL Tome I
- N° 199. SAUVE QUI PEUT À KABOUL Tome II
- N° 200. LA VENGEANCE DU KREMLIN

PROLOGUE

Rem Tolkatchev en avait les yeux humides de larmes.

L'émotion.

Il relut pour la troisième fois le dernier ukase de Vladimir Vladimirovitch Poutine qu'un planton venait de déposer dans son petit bureau du korpus 14, dans l'aile sud du Kremlin.

Le président de la Russie venait d'ordonner la création d'une unité spéciale au sein du GRU, le service de renseignement militaire du pays, chargée de résoudre toutes les « *situations sensibles* » par l'extermination illégale de qui que ce soit que le Kremlin considérait comme « *posant une menace aux intérêts nationaux de la Russie* ».

Les membres de cette unité spéciale pourraient opérer illégalement dans le monde entier, se rendant sur les territoires de pays « ciblés » pour y tuer quiconque le Kremlin considérait comme un ennemi « *politique* » ou même « *économique* ». Même si ceux-ci n'étaient pas sous le coup d'une sanction officielle du gouvernement russe.

C'était le retour du SMERSH, l'organisation chargée d'assassiner les opposants du temps de l'Union soviétique.

Une tâche que Rem Tolkatchev, doté de moyens sans limites, avait poursuivie au cours des années, avec l'aide des différentes agences de sécurité russes. Désormais, le président « officialisait » son rôle discret et pourtant bien utile. Il n'en éprouvait aucun orgueil et continuerait à agir dans l'ombre, mais il se sentait presque désormais investi d'une mission divine.

Mentalement, il bénit Vladimir Vladimirovitch Poutine et se promit d'aller à la cathédrale du Christ-Sauveur prier pour lui.

Cet ukase était le dernier clou enfoncé dans le cercueil de l'ignoble Boris Nikolaïevitch Eltsine, l'homme qui avait démantelé par pans entiers l'Union soviétique. Désormais, tout redevenait comme avant. Le « pouvoir vertical » tenait entièrement le pays. C'était l'URSS sans le communisme dont personne n'avait plus rien à faire, un pouvoir

dissimulé dans une main de fer. La mise au pas des derniers opposants allait s'accélérer.

Rem Tolkatchev eut l'impression pendant quelques secondes que son modeste petit bureau était aussi solennel que la salle du Conseil de sécurité du Kremlin aux murs décorés de tapisseries des Gobelins exaltant des thèmes patriotiques.

Pourtant, bien qu'il soit un des rouages les plus importants de la machinerie présidentielle, la porte de son bureau ne portait aucun signe visible, même si son épaisseur et la sophistication de son digicode d'accès indiquaient un lieu stratégique. Les rares personnes au courant de son existence l'appelaient le bureau des *osobskié papski* 1.

Personne n'aurait pu dire depuis combien de temps Rem Tolkatchev était là. On avait l'impression de l'avoir toujours vu dans cette aile du Kremlin, ce qui n'était pas entièrement faux. Depuis plus de vingt ans, il avait servi sans états d'âme tous les « tsars », de Gorbatchev à Vladimir Poutine.

Né en 1934 à Sverdlovsk, fils d'un général du NKVD, il avait fait toute sa carrière dans les « organes ». C'était un *silovik* biologique. Gorbatchev l'avait fait venir au Kremlin lors de la réorganisation du Second Directorate du KGB, devenu le FSB, après avoir lu que sa fiche ne contenait que des éloges, pas la plus légère trace de corruption et qu'il s'était tenu à l'écart des manipulations du dernier patron du KGB, Vladimir Krioutchkov, viré pour complot envers Gorbatchev.

Non pas que Rem Tolkatchev ait approuvé la nouvelle ligne Gorbatchev liquidant l'Union soviétique – il la haïssait – mais il était trop légaliste pour se dresser contre les autorités légales du pays. Sa mission était simple au Kremlin : résoudre les problèmes difficiles ou insolubles d'une façon clandestine et totalement illégale, avec l'aval du « tsar ».

Il suffisait que ce dernier en mentionne un en quelques lignes sans même évoquer une solution précise pour que Rem Tolkatchev s'attelle à le résoudre.

Dans son armoire blindée reposaient les secrets brûlants de la période qui avait directement succédé au communisme avant la fin de l'URSS, et ensuite, ceux de la Russie « post-communiste », une époque agitée qui avait vu sombrer pas mal de valeurs établies depuis soixante-quinze ans.

De toute façon, il n'y avait là qu'une petite partie des opérations secrètes que Rem Tolkatchev avait menées. En effet, la plupart des instructions qu'il donnait étaient orales. Lorsqu'il fallait un ordre écrit, c'est lui qui le tapait, en un seul exemplaire, sur une vieille Olivetti. Il se méfiait de l'électronique, trop facilement pénétrable.

Cet homme à la puissance inouïe n'avait même pas de secrétaire. Par contre, tous les responsables des différents organes de sécurité civils et militaires savaient qu'ils devaient lui obéir sans discuter. Son nom était un des premiers qu'on leur donnait lorsqu'ils entraient en fonction.

C'était la voix du tsar.

Aujourd'hui, il avait bientôt quatre-vingts ans, mais la retraite était un mot qu'il ignorait. Et personne ne lui en parlait. Il faisait partie des meubles du Kremlin. Et par qui le remplacer ?

Encore, ce matin, il avait franchi la porte Borozki du Kremlin, dans une vieille Volga impeccablement briquée, venant de son appartement de la rue Kastanaevskaya, tout à l'ouest de Moscou. Ceux qu'il croisait dans les couloirs du Kremlin ignoraient totalement la puissance de ce petit bonhomme à la crinière blanche, haut comme trois pommes, au visage impassible et passe-partout.

Veuf depuis treize ans, il n'avait guère de vie sociale, déjeunant la plupart du temps au Buffet n° 1 du Kremlin où on mangeait pour moins de 120 roubles.

Ceux qui connaissaient son bureau y voyaient un autre signe de modestie. Les murs étaient nus, à l'exception d'un calendrier, d'un portrait de Vladimir Poutine et d'un vieux poster édité en 1926, à l'occasion de la mort de Felix Dzerjinski, le créateur de la Tchéka – l'ancêtre du KGB – l'homme que Rem Tolkatchev admirait le plus au monde.

D'ailleurs, à part quelques soirées au Bolchoï, car il adorait l'opéra, ses rares sorties le menaient au Musée du KGB de la *Bolchaia Loubianka* pour y admirer le masque mortuaire de son idole.

Son bureau était tout aussi nu que les murs, à l'exception de deux téléphones et d'un registre noir régulièrement tenu à jour, fermé avec une petite clef qui ne le quittait jamais et contenant tous les numéros de téléphone dont il pouvait avoir besoin.

Bien entendu, un de ses deux téléphones était relié au réseau intérieur du Kremlin, mais n'était pas listé parmi les numéros officiels.

D'ailleurs, seule une poignée de gens le possédaient. Pour la plupart, de très hauts fonctionnaires à qui on apprenait, dès leur nomination, qui était Rem Tolkatchev, mais qui ignoraient la plupart du temps à quoi il ressemblait. Ne connaissant de lui que sa voix un peu aiguë, avec un accent du centre de la Russie. Dans son armoire grise blindée, derrière son bureau, il gardait les fiches de tous ceux qu'il avait utilisés au cours des vingt dernières années.

Même les morts étaient là.

Il y avait de tout : *siloviki*, escrocs, tueurs, mafieux, religieux, ex-militaires.

Pour manipuler ces auxiliaires, Rem Tolkatchev disposait de fonds illimités, en liquide. Des liasses de billets rangées sur une des étagères de l'armoire blindée. Lorsque la pile baissait, il remplissait un bon de commande à l'intention de l'intendant du Kremlin. L'argent lui était apporté dans la journée, sans aucun justificatif, mais Rem Tolkatchev était d'une honnêteté absolue, presque malade. Il n'aurait pas distrait un seul kopeck des sommes mises à sa disposition et tenait une comptabilité méticuleuse des sommes dépensées que personne ne lui avait jamais d'ailleurs demandée.

Son seul plaisir était de servir la *rodina* [2](#) et celui qui l'incarnait, son président. Surtout quand il symbolisait le renouveau d'un système dont Rem Tolkatchev rêvait profondément.

Depuis son veuvage, ses sorties étaient rares. Il se contentait d'une soirée mensuelle au Bolchoï dont il payait sa place avec ses deniers personnels, accompagnées parfois d'un dîner dans un restaurant italien de la Place Rouge.

Lorsqu'il était sous tension, il fumait à la chaîne de minces cigarettes multicolores, par petites bouffées avides.

Son rôle était immense : sous la carapace d'un état légaliste, la Russie grouillait de services parallèles, d'officines prêtes à tout pour aider le Kremlin à régler ses problèmes. Sans parler de tous ceux qui, dans l'appareil légal, ne pouvaient rien refuser au représentant du tsar.

Une nouvelle fois, Rem Tolkatchev baissa les yeux sur l'ukase de Vladimir Poutine ; avec une légère pointe de jalousie. Le maître de la Russie venait d'officialiser son rôle clandestin. Qui allait diriger ce nouveau SMERSH ? Allait-il être marginalisé au profit d'un général du GRU ?

L'idée l'effleura que son âge avancé était la cause de ce changement. L'année prochaine, il aurait quatre-vingts ans. On ne le jugeait peut-être plus capable de faire face à sa tâche délicate. Dans ce cas, il s'effacerait, en bon serviteur de l'État.

Le voyant rouge d'un de ses deux téléphones se mit soudain à clignoter : la ligne intérieure du Kremlin. Rem Tolkatchev jugeait la sonnerie inutile.

Il décrocha et une voix de femme impersonnelle annonça d'une voix égale :

– Le président souhaite vous voir dans son bureau dans une demi-heure.

Elle avait déjà raccroché : on ne discutait pas les ordres du tsar.



Vladimir Vladimirovitch Poutine contemplait par une des fenêtres de son bureau aux murs beiges les nuées d'oiseaux noirs qui tourbillonnaient au-dessus de la vieille forteresse, se laissant glisser le long des bulbes dorés. Depuis des siècles, ils se succédaient, poussés par un mystérieux instinct génétique. Personne n'avait jamais pu expliquer l'attirance de ces corbeaux pour les tours et les bulbes du Kremlin.

Seul, Boris Nikolaïevitch Eltsine avait tenté de s'en débarrasser en utilisant des faucons dressés. Tentative vouée à l'échec : les corbeaux du Kremlin étaient toujours là, probablement jusqu'à la fin des siècles.

Heureusement, Vladimir Poutine, pragmatique, n'était guère sensible à ces tournolements noirs : il n'était, en plus, pas superstitieux. Il regarda sa montre : ce rendez-vous était le dernier de la journée. Ensuite, il regagnerait sa datcha de Joukovski, à dix-huit kilomètres de Moscou, là où demeuraient la plupart des dirigeants russes. La route qui y menait était la seule en Russie à ne comporter aucun feu rouge, afin de ne pas ralentir les convois officiels.

Le maître de la Russie se sentait d'excellente humeur : le travail commencé huit ans plus tôt était presque terminé. Il tenait le pays d'une main de fer, ayant éliminé à peu près tous ses adversaires potentiels. Même des groupes marginaux, comme les « Pussy Riot », étaient traités d'une main de fer. Ce n'était pas parce qu'on était fort qu'il fallait faire preuve de faiblesse.

La Russie allait bien. Le pétrole et le gaz faisaient entrer trois milliards de dollars par semaine dans les caisses de l'État, les salaires

étaient payés, les oligarques mis au pas, et les « organes » reconstitués après la débâcle de 1992.

Comme à la belle époque de l'Union soviétique, les *narodnu* 3 ne disaient plus jamais en public ce qu'ils pensaient réellement.

Une voix étouffée sortit de son interphone.

– Votre visiteur est arrivé, président.

– Faites-le entrer ! répondit Vladimir Poutine.

Quelques instants plus tard, une main invisible ouvrit le battant molletonné de cuir vert et la minuscule silhouette de Rem Tolkatchev s'encadra dans l'énorme porte.

Aussitôt, Vladimir Poutine se leva, contourna son bureau et vint, la main tendue, accueillir son visiteur. Honneur inouï car, d'habitude, il ne se déplaçait que pour les visiteurs étrangers de haut rang.

– *Dobriden*, Rem Stalievitch, lança-t-il de sa voix assourdie, asseyez-vous !

Il désignait un long canapé rouge derrière une table basse portant une corbeille de fruits à laquelle personne ne touchait jamais ; lorsque les deux hommes furent assis, le président jeta un regard amical à son visiteur. Une des raisons pour lesquelles il appréciait Rem Tolkatchev, c'est qu'il était plus petit que lui... Ce dernier, assis au bord du canapé, intimidé, attendait d'être interrogé. Ce n'était pas à lui d'ouvrir la conversation.

– Je pense que vous avez pris connaissance de mon ukase n° 27 ? demanda Vladimir Poutine.

Rem Tolkatchev inclina la tête affirmativement, sur ses gardes.

– Oui, président.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Vladimir Poutine.

Son visiteur avala sa salive puis énonça d'une voix timide :

– Je pense que c'est une sage initiative, président, dit-il de sa voix aiguë.

Vladimir Poutine lui jeta un regard appuyé.

– J'espère que vous ne vous êtes pas senti dépouillé de certaines de vos prérogatives, insista-t-il.

Rem Tolkatchev se redressa légèrement et dit :

– Je suis au service de la *rodina* et j'ai toujours obéi aux ordres.

Le président lui adressa un sourire presque affectueux. Rem Tolkatchev était un homme qu'il appréciait réellement.

– Vous auriez eu tort ! dit-il de sa voix sèche. Parce que j'ai décidé que c'est à vous que reviendrait la direction de cette nouvelle structure. Bien entendu, je ne l'ai pas écrit dans mon ukase n° 27 mais je tenais à vous en faire part personnellement. J'ai déjà prévenu les responsables du GRU.

Rem Tolkatchev eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous lui. Jamais il n'aurait pensé que le tsar lui concède un tel honneur. Certes, cela ne changerait rien à sa vie pratique, mais il était reconnu officiellement...

– *Spasiba, spasiba bolchoi* 4, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Vladimir Poutine balaya ses remerciements d'un geste sec et enchaîna :

– Je tenais aussi à vous rencontrer pour faire le point sur un dossier qui me tient à cœur. C'est même celui auquel je pense le plus.

– Lequel, président ? demanda Rem Tolkatchev.

– Celui de Boris Berezovsky. Où en êtes-vous ?



Ne s'attendant pas à la question, Rem Tolkatchev demeura silencieux quelques secondes, avant de répondre :

– Cela fait près de huit ans maintenant, que, selon vos instructions, il n'y a eu aucune évolution.

Huit ans plus tôt, en 2006, le Kremlin avait décidé de liquider Boris Berezovsky, ex-faiseur de roi, très proche de Boris Eltsine. Un des hommes qui avaient contribué à l'ascension de Vladimir Poutine.

Docteur en mathématique, Boris Berezovsky, à la fin de l'Union soviétique, développait des logiciels informatiques. Dans cette période trouble, il avait mis quelques milliers de dollars dans Logovaz, le plus gros producteur de voitures du pays. Grâce à une cascade de combines et d'escroqueries, il était arrivé à prendre le contrôle de Logovaz. Grâce aussi à l'appui de la mafia tchéchène. Ce qui n'avait pas

toujours été sans mal.

En 1993, son showroom de Leninsky Prospekt avait été pris d'assaut par des mafieux. L'année suivante, Boris Berezovsky avait été victime d'un attentat à la voiture piégée organisé par les Tchétchènes. Son chauffeur avait été décapité et lui s'en était tiré de justesse.

Ensuite, il y avait eu une période floue à l'issue de laquelle Boris Berezovsky, après avoir quitté Moscou quelque temps, y était retourné et où il était devenu l'intime de Boris Eltsine.

Nouvelles combines sous la houlette du maître du Kremlin d'alors. Berezovsky, grâce aux « privatisations » sauvages, était arrivé à prendre le contrôle de la compagnie aérienne Aeroflot, du groupe d'édition Kommersant et de la plus grande chaîne de télévision, ORT.

Pendant, son coup d'éclat datait de 1995. Associé à un certain Roman Abramovitch, il était arrivé à prendre le contrôle d'une énorme affaire pétrolière, Sibneft. Le 29 décembre, avec ses deux associés, il s'était emparé pour cent millions de dollars d'une compagnie qui en valait cinq milliards !

Jamais Boris Berezovsky ne s'était senti aussi fort. Le petit homme légèrement voûté, aux paupières tombantes mais au regard intense, au crâne très dégarni, est au sommet de sa gloire. Grâce à ses contacts avec Boris Eltsine, il aide à imposer Vladimir Poutine comme candidat présidentiel en 2000.

À l'époque, il entrait sans frapper dans le bureau du nouveau tsar et brassait des milliards de dollars.

Hélas pour lui, Vladimir Vladimirovitch Poutine n'était pas le petit *silovik* docile qu'il avait imaginé. Dès qu'il est au pouvoir, il n'a qu'une idée : se débarrasser de ces oligarques sans scrupules qui ont ruiné le pays.

En Russie, contre le tsar, personne n'est de force. La plupart des oligarques, dont Roman Abramovitch, firent alors allégeance à Poutine, pour conserver une grande partie de leur fortune.

Boris Berezovsky résiste. Il contre-attaque même, laissant entendre que Vladimir Poutine était l'instigateur des attentats de 1999 à Moscou attribués aux Tchétchènes, qui avaient fait des centaines de mort.

La riposte de Poutine fut foudroyante.

Mikhaïl Khodorkovski fut envoyé en Sibérie, à la suite d'un procès

bidon. D'autres furent ruinés, arrêtés. Boris Berezovsky s'enfuit d'abord à Antibes où Vladimir Poutine lui envoie Roman Abramovitch pour lui intimier de céder ses parts dans la chaîne ORT. Sinon, elle sera confisquée.

Boris Berezovsky céda : la Russie n'est pas un état de droit. Il savait aussi que, s'il rentrait en Russie, il serait immédiatement arrêté sous un prétexte quelconque et envoyé en Sibérie.

En 2003, il décida alors de demander l'asile politique à la Grande-Bretagne et vint s'installer à Londres. Il était toujours très riche et dépensa 50 millions de livres pour s'installer avec sa femme, sa compagne et ses six enfants.

Cependant, snobé par la bonne société londonienne, il passa le plus clair de son temps au bar de l'hôtel Lanesborough, « The Library », avec les plus belles putes russes de Londres.

Désormais, il avait déclaré la guerre à Poutine et ne cessait de multiplier les provocations. Menaçant même de déclencher un coup d'État contre lui ! À partir de ce moment, son sort est scellé : Poutine vomit les oligarques et déteste les traîtres.

Le dernier coup porté à Berezovsky l'est par son ex-ami, Roman Abramovitch qui, sous la pression de Vladimir Poutine, lui demande de racheter ses parts de Sibneft.

Boris Berezovsky accepte et se fait voler. Sur 1 400 millions de dollars, il ne touche que 650 millions.

Il est dépouillé autant qu'on peut l'être. Son accord avec Aéroflot n'est plus qu'un souvenir. Financièrement, Vladimir Poutine a été aussi loin qu'il le pouvait. Désormais, il ne lui reste plus qu'une tâche : liquider physiquement Berezovsky.

C'est Rem Tolkatchev qui est chargé d'une opération sophistiquée et complexe qui va devenir l'affaire Litvinenko. Celui-ci, un ex-agent du FSB enfui à Londres et embauché par le MI-5 britannique, est « retourné » par les Russes qui lui demandent de participer à l'élimination de Boris Berezovsky dont il est toujours proche. Une équipe du FSB composée d'une douzaine de membres débarque en Grande-Bretagne avec du Polonium 210, une substance hautement radioactive dont quelques nanogrammes déclenchent la mort dans des souffrances atroces...

Le but est que Litvinenko convoie cette substance jusqu'à Boris Berezovsky à qui il a encore accès... Malheureusement, en rencontrant ses complices à l'hôtel Millenium à Londres, Litvinenko respire

accidentellement du Polonium 210. Il se retrouve à l'University College Hospital où on découvre la veille de sa mort ce qu'il a ingéré.

Ce qui signe le crime : on ne peut se procurer du Polonium 210 que si on dispose d'un réacteur nucléaire. Il est utilisé à doses infimes dans certaines réactions. Alerté, Scotland Yard déclenche la chasse au Polonium et on en découvre partout : sur le siège d'un avion de la British Airways effectuant le vol Moscou-Londres le 25 octobre. À l'emplacement du siège occupé par un certain Andrei Lugovoi. Agent du FSB.

On en découvre aussi dans un restaurant japonais de Piccadilly, Itsu, et ensuite au bar de l'hôtel Millenium. Puis dans un stade où se déroulait le match Arsenal-CSKA Moscou où justement se trouvait Andrei Lugovoi.

Désormais, la traque est lancée. Hélas, Andrei Lugovoi est reparti de Londres le 3 novembre sur la compagnie russe Transaero et ses complices se sont également volatilisés.

Les Britanniques sont fous de rage, car Alexandre Litvinenko venait d'être naturalisé citoyen britannique... Les Russes étaient venus tuer à Londres un des leurs...

Tapi dans son bureau au Kremlin, Rem Tolkatchev avait supervisé le « démontage ». Découvrant la cause de l'erreur qui avait révélé le complot. Le GRU qui avait fourni au FSB le Polonium 210 n'avait pas donné d'explication sur son maniement... Aussitôt, Rem Tolkatchev avait convoqué le général Evgueni Timokhine pour lui signaler la faute d'*inattention* commise qui avait eu des conséquences très graves : désormais les Anglais savaient, même s'ils ne pouvaient pas le prouver, que les Russes étaient derrière la mort de Litvinenko.

Le général Timokhine avait compris le message. De retour dans son bureau, il avait pris son Makarov 9 mm et s'était tiré une balle dans la tête. Comme les généraux russes qui perdaient une bataille pendant la Grande Guerre patriotique et que Staline faisait fusiller.

Ensuite, tout était rentré dans l'ordre, en apparence. Andrei Lugovoi avait été nommé député à la Douma et ne sortirait plus jamais de Russie, ignorant les demandes des Britanniques. Rem Tolkatchev avait fait le ménage en profondeur, effectuant quand même une seconde tentative qui s'était soldée par un échec. Ensuite, on avait refermé le dossier.

Provisoirement.

Il y eut un long silence, rompu par Vladimir Poutine.

– Je crois que c’est le moment de rouvrir ce dossier, Rem Stalievitch, dit-il. D’ailleurs, je l’ai rouvert moi-même, il y a quelques semaines.

Rem Tolkatchev regarda Vladimir Poutine, étonné ; ce n’était pas au maître du Kremlin de se mêler de ce genre de choses. Il était là pour cela.

Une lueur presque joyeuse pétillait dans le regard gris de Vladimir Poutine qui laissa tomber :

– J’ai décidé qu’il était temps de s’occuper de ce rat de Boris Berezovsky et je suis sûr que, cette fois, vous mènerez l’entreprise à bien.

-
1. Affaires spéciales.
 2. La patrie.
 3. Le peuple.
 4. Merci, merci beaucoup.

CHAPITRE PREMIER

Figé, Rem Tolkatchev attendait la suite. Cette intimité avec le tsar le gênait presque. Il n'eut pas à ouvrir la bouche car le président russe enchaîna.

– Je sais que nous aurions pu réactiver ce dossier plus tôt, mais pour des raisons politiques, j'ai préféré attendre. Les Britanniques n'ont pas aimé l'affaire Litvinenko. Ils nous l'ont fait savoir. Certains éléments nous pointaient du doigt.

Rem Tolkatchev ouvrit la bouche pour protester, mais Vladimir Poutine balaya sa possible objection d'un geste sec et d'une phrase lapidaire.

– C'est du passé. Le temps écoulé nous rend plus à l'aise. Ma visite au Premier ministre britannique l'année dernière m'a encouragé dans une idée qui m'avait déjà effleuré. Il faut que la mort de Boris Berezovsky apparaisse *naturelle*.

– Bien entendu ! murmura Rem Tolkatchev.

Sans trop comprendre.

Vladimir Poutine reprit sa voix sèche de commandement.

– En d'autres termes, il faut qu'il se suicide, expliqua-t-il.

« De cette façon, si les choses sont bien préparées et, je vous fais entièrement confiance sur ce point, sa mort ne fera pas de vagues en Grande-Bretagne.

– C'est une idée excellente, président, approuva Rem Tolkatchev.

Vladimir Poutine esquissa un sourire froid comme un iceberg.

– C'est, involontairement, John Cameron, le Premier ministre britannique qui me l'a suggérée. Il s'est montré avec moi beaucoup plus chaleureux que son prédécesseur. Je crois qu'il a envie de faire beaucoup d'affaires avec nous ; comme il évoquait à mots couverts l'affaire Litvinenko, il m'a confié que certains rapports du MI5 faisaient état d'un état dépressif de Boris Berezovsky.

– Pourquoi ?

– Il n'a plus grand-chose à faire, il a perdu beaucoup d'argent et sait qu'il ne pourra jamais retourner dans son pays. Je crois que le « 5 » traite son principal garde du corps, Uri Dan et qu'ils ont pas mal d'informations à partir de là.

« À la fin de cette conversation, il m'est venu une idée et j'ai mentionné le procès qui oppose Berezovsky à notre ami Roman Abramovitch.

« J'ai alors laissé entendre qu'il serait bien qu'il se tienne rapidement, afin de régler le sort de Sibneft. David Cameron n'a rien dit sur le moment, mais je pense qu'il m'a compris. En effet, le 31 août de l'année dernière, Boris Berezovsky s'est présenté devant la Cour. Sûr de lui. Il était persuadé de gagner, car détenant les preuves que son ami devenu adversaire Roman Abramovitch lui avait versé une avance de 650 millions de dollars pour l'achat de Sibneft.

Le procès était présidé par une femme, Dame Elizabeth Gloster. Tout de suite, on a senti qu'elle n'était pas d'une parfaite impartialité. Il faut dire que Roman Abramovitch avait soigné son look. Plus *British* que *British*. Le président du Chelsea Football Club portait une montre bon marché, des vêtements modestes et parlait d'une voix basse un excellent anglais.

Alors que Boris Berezovsky bredouillait un anglais de cuisine et brandissait ses droits, réclamant quatre milliards de dollars à Roman Abramovitch !

Le procès a basculé quand la présidente a demandé à Roman Abramovitch pourquoi il avait déjà versé 650 millions de dollars à son adversaire, si ce dernier n'avait aucun droit sur Sibneft.

– C'était pour ma protection politique, a répondu Roman Abramovitch. À l'époque Boris Berezovsky était très proche du président Eltsine...

Scrupuleusement, la présidente avait noté la réponse qui avait fait sourire les Russes présents dans la salle.

C'était tellement énorme !

Une heure après, le verdict était tombé comme un couperet. Boris Berezovsky n'avait jamais été actionnaire de Sibneft. Il était débouté de sa demande de quatre milliards de dollars et quitta la salle, visiblement abattu...

Peu après, des journaux britanniques firent état de son état dépressif. Vladimir Poutine se tut quelques instants et enchaîna de la même voix douce :

– Voilà, Rem Stalievitch, le socle de notre affaire à faire fructifier. Qu'attend-on d'un homme déprimé, ruiné, sinon qu'il se suicide ?

Rem Tolkatchev, dans un premier temps, n'osa pas troubler le silence du bureau aux murs gris, puis avança timidement :

– Si c'est vraiment le cas, pourquoi ne pas attendre qu'il se suicide réellement ?

Vladimir Poutine lui jeta un regard froid, presque haineux, et dit d'une voix glaciale.

– Boris Berezovsky est un *rat*. Les rats ne se suicident jamais. Ils combattent jusqu'à la mort. Nous devons seulement utiliser cet environnement pour monter une affaire qui tienne debout. Je pense que votre département « *dezinformatzia* » saura parfaitement le faire. Ensuite, il n'y aura plus qu'à frotter d'une façon plus professionnelle que dans l'affaire Litvinenko.

« Que la terre entière soit persuadé qu'il s'est vraiment suicidé.

« Vous sentez-vous capable de cette opération à double détente, Rem Stalievitch ?

– Tout à fait, président ! affirma l'Homme du Kremlin.

Fou de bonheur d'avoir été conforté dans sa position par le président lui-même.

Vladimir Poutine se leva, signifiant la fin de l'entretien et tendit la main à Rem Tolkatchev.

– *Zu raboté* !¹ Rem Stalievitch.



Anita Spiridanova attendait en face de Leicester Square, guettant les voitures qui arrivaient de Picadilly Circus. La jolie blonde avait caché ses cheveux sous son bonnet de laine grise et, avec sa doudoune, son jean et ses bottes, passait complètement inaperçue.

Pourtant, c'était une très jolie fille qui éveillait la convoitise de la London School of Business où elle était venue passer trois années avant de retourner à Moscou travailler pour un trader russe. Un taxi ralentit

devant elle, puis s'arrêta. La portière s'entrouvrit et elle aperçut le visage souriant de Piotr, un étudiant letton, et aussi son amant de cœur.

Elle se précipita et le rejoignit dans le taxi, qui repartit aussitôt. À Londres, c'était inutile d'utiliser une voiture particulière. Il était impossible de se garer et les voitures grues agissaient avec la célérité d'un canari gobant une mouche.

– Où va-t-on ? demanda la jeune femme.

– Chez moi, à High Gate, fit le jeune homme en lui prenant la main.

– Tu ne veux pas plutôt qu'on aille au Bilder's Arm ? demanda timidement la jeune Russe. Je n'ai pas beaucoup de temps.

Piotr la prit par les épaules et l'attira contre lui.

– Il y a trois jours que je ne t'ai pas vue, dit-il d'une voix caressante. Et puis, je veux te parler...

Leurs regards se croisèrent et Anita fondit devant le regard gris-bleu de son jeune amant. Dès le premier coup d'œil, elle avait été séduite par son charme balte, ses épaules larges et son côté très doux. Bien que Letton, il parlait russe couramment et c'est dans cette langue qu'ils s'exprimaient.

Le taxi avançait au pas, c'était la mauvaise heure. Même dans Bayswater, on n'avançait pas beaucoup. Il commençait à pleuvoir. Enlacés, les deux jeunes gens ne parlaient plus. Leurs visages se rapprochèrent et ils échangèrent un long baiser. Discrètement, la main droite de Piotr glissa sous la doudoune pour atterrir à la fourche du jean de la jeune femme. Il laissa sa paume à plat, d'abord sans bouger, et elle ne sembla pas s'en apercevoir.

Peu à peu, il se mit à la masser très doucement, imperceptiblement. Le bon côté des taxis londoniens c'était que, grâce à la glace de séparation, on pouvait y faire à peu près n'importe quoi, à condition de ne pas dépasser les limites élastiques de la décence britannique... Peu à peu, Piotr sentait une douce chaleur imprégner sa main. La jeune femme se laissa aller un peu en arrière et il affermit sa prise.

Désormais, il la massait avec lenteur et doigté.

Anita réagissait de plus en plus, soulevant son ventre pour venir au devant de cette main qui la recouvrait comme un gant de chair. Elle eut un léger sursaut et pencha sa bouche contre l'oreille du jeune Letton.

– Arrête ! murmura-t-elle, tu vas me faire jouir.

Piotr écarta sa bouche et après un long baiser, murmura à son tour.

– Ce ne serait pas un drame...

La jeune femme se cabra un peu.

– Non, pas ici ! Il y a le chauffeur...

Courageusement, elle écarta de son ventre cette main qui lui donnait trop de plaisir.

Le taxi accélérât : ils montaient vers Notting Hill Gate et la circulation était beaucoup plus fluide. Bientôt, ils stoppèrent devant le petit immeuble de trois étages où Piotr avait un studio. Treize livres le trajet...

Ils grimpèrent les deux étages de vieilles marches de bois et, à peine à l'intérieur, se jetèrent l'un sur l'autre. Oscillant d'un mur à l'autre. Lorsque Anita sentit sous ses doigts le sexe raidi de son amant, elle manqua défaillir. C'est elle qui s'écarta de lui, pour défaire la ceinture de son jean, et le faire glisser le long de ses jambes, arrachant ses bottes et ses chaussettes en même temps.

On n'entendait plus dans la pièce que des froissements de vêtements et des bruits de respiration haletante. Anita était la plus acharnée. Depuis qu'elle avait commencé à faire l'amour avec Piotr, quelques mois plus tôt, cela avait été un éblouissement. Pourtant, ce n'était pas son premier amant, mais leurs peaux s'entendaient bien.

À peine nue, elle se jeta sur le lit à plat dos, attirant son jeune amant sur elle. Celui-ci avait gardé sa chemise, mais elle n'en avait cure : elle voulait sentir son sexe au fond de son ventre. C'était comme une drogue.

Piotr s'étendit sur elle et, aussitôt, elle écarta largement les cuisses, les repliant et verrouillant les hanches du jeune garçon. En même temps, elle l'embrassait à perdre haleine, enfonçant sa langue dans sa bouche aussi loin qu'elle le pouvait. Fiévreusement, le jeune Letton passa une main entre leurs deux corps, saisit son sexe, le positionna en face de celui de la jeune femme et donna un violent coup de reins.

Sans tendresse, mais il connaissait sa partenaire : quand elle était dans cet état, elle ne fignolait pas, n'attendait pas de douceur, simplement ce lourd mandrin enfoncé en elle.

Anita poussa un profond soupir et ses cuisses se resserrèrent encore

plus autour des hanches de son amant.

Leur étreinte fut rapide. Ils étaient jeunes tous les deux et, dès que Piotr sentit le clitoris de la jeune femme se frotter violemment à son sexe, il perdit tout contrôle et expulsa sa semence tout au fond du ventre d'Anita. Celle-ci, sentant le flot tiède et puissant irriguer ses muqueuses, poussa un râle de joie et eut un orgasme immédiat. Ses cuisses retombèrent de chaque côté des hanches de son amant et elle resta le visage blotti contre son épaule, le cœur en chamade, merveilleusement heureuse.

Un bonheur simple de femelle satisfaite.

Elle n'avait plus envie de bouger, elle se serait endormie sur place, le sexe de son amant encore au fond de son ventre. Puis, elle se souvint de son rendez-vous et, d'un effort surhumain, défit les bras qui l'enserraient.

– Il va falloir que j'y aille, soupira-t-elle.

– Attends ! dit Piotr.

Anita pouffa.

– Tu as encore envie ?

– Bien sûr, dit-il, tu sais bien que je te baiserais toute la journée, si on avait le temps. Tu es le meilleur coup de Londres.

Elle n'aima pas trop le qualificatif, mais sourit quand même : c'était toujours flatteur.

– Je t'ai dit que je voulais te parler, continua le jeune homme.

– De quoi ?

Il s'écarta un peu d'elle, appuyé sur un coude et laissa un doigt courir le long d'un de ses seins qui, aussitôt, s'anima.

– Ne fais pas ça, supplia Anita, ça m'excite trop !

– Toi aussi, tu aimes faire l'amour avec moi ! remarqua le jeune homme.

Spontanément, Anita se jeta dans les bras de son amant et murmura :

– Tu sais bien que je suis folle de toi, de ton...

Elle s'arrêta par pudeur.

Piotr lui caressa les cheveux, et dit pensivement :

- J’ai un problème avec toi.
- Lequel ? demanda la jeune femme.
- Je ne veux plus te partager...

Anita eut l’impression qu’on lui enfonçait une pointe d’acier dans le cœur.

- Mais tu ne me partages pas ! protesta-t-elle.

Piotr secoua la tête.

– Si, tu le sais bien ! Chaque fois que je sais que tu as été te faire tripoter par ton vieux, cela me fait mal au cœur et j’ai envie de te quitter...

La jeune femme demeura silencieuse quelques secondes puis répliqua mollement :

- Je le vois à peine.

– Suffisamment pour qu’il t’offre des bijoux, fit Piotr, pointant l’index sur son poignet gauche où brillait une montre Patek Philippe rehaussée de diamants, qui devait valoir 50 000 livres.

Le dernier cadeau d’anniversaire de Boris Berezovsky à sa jeune maîtresse.

Celle-ci l’avait rencontré alors qu’il était venu faire une conférence dans son institut. À la sortie, ils avaient bavardé : le Russe était passionnant.

Finalement, ils étaient restés les derniers et il lui avait proposé de la raccompagner ; elle avait accepté, découvrant une longue Daimler noire, avec deux gardes du corps à l’avant et un motard de protection à l’arrière.

Anita savait qui était Boris Berezovsky, un des plus puissants oligarques russes, jadis encore milliardaire, en guerre ouverte avec Poutine. Exilé à Londres, on ne parlait pas beaucoup de lui. Lorsqu’il l’avait déposée devant sa maison de Notting Hill, elle lui avait donné sans hésitation son numéro de portable. Certes, ce n’était pas un homme séduisant avec son crâne dégarni, ses épaules tombantes et sa petite taille. Mais ses yeux noirs exprimaient quelque chose de puissant, de fascinant.

Ils s’étaient revus, il lui faisait une cour discrète, expliquant sa vie compliquée : une femme dont il était séparée, une maîtresse de longue

date qu'il venait de quitter, beaucoup de problèmes de tous ordres.

Un jour, il l'avait invitée à dîner pour son anniversaire au Dorchester, un endroit où elle n'aurait jamais osé mettre les pieds. Au dessert, il avait sorti de sa poche un écrin avec la Patek Philippe... Bien sûr, Anita n'avait pas accepté tout de suite : il avait fallu de longues minutes de négociations. Boris Berezovsky lui avait expliqué que ce n'était rien pour lui : ce que ses gardes du corps lui coûtaient en une semaine et il lui avait fait une véritable déclaration d'amour, en lui tenant la main. Anita en était presque gênée. Cet homme qui aurait pu être son père lui révélant son amour... Ils s'étaient quittés un peu plus intimes, mais ce soir-là n'avaient pas fait l'amour. Boris Berezovsky s'était contenté d'un baiser presque chaste au coin de la bouche.

Il l'avait souvent appelée et Anita avait parfois accepté de le revoir pour déjeuner ou dîner. Il était toujours aussi pressant, passionnant. L'aura de danger qui flottait autour de lui avait fini par séduire la jeune femme. Par moment, il était pathétique : il lui expliquait qu'elle était désormais sa seule motivation de vivre. Il lui envoyait des fleurs ; des œillets, comme on fait en Russie. Malgré elle, Anita était flattée.

Boris Berezovsky était un homme puissant et connu, milliardaire. Il lui avait offert de lui donner un appartement, mais elle avait eu le courage de refuser...

Un jour, il lui avait donné rendez-vous dans son bureau de Piccadilly, à Down Street. À six heures du soir. C'est lui qui lui avait ouvert la porte et Anita avait découvert que le personnel était parti.

C'est dans la grande salle de conférence qu'il s'était déchaîné. La poussant contre la table d'érable, s'attaquant à ses vêtements, lui criant son désir ; lâchement, Anita avait cédé. Ils avaient fait l'amour, mais elle n'en avait pas éprouvé grand plaisir... Une sorte de formalité.

Boris Berezovsky, lui, était dégoulinant de bonheur ; le lendemain elle avait reçu un paquet chez elle contenant un tailleur Chanel. Un de ses rêves.

Sur le moment, elle avait juré de ne jamais recommencer... Et puis, il s'était montré si pressant, si amoureux qu'elle lui cédait de temps en temps, par lassitude. Un jour, elle avait découvert une photo d'eux dans le *Daily Mirror*, sortant enlacés de l'hôtel Connaught sur Carlos Place. On y parlait, sans donner son nom, de la nouvelle jeune maîtresse de l'oligarque russe.

Une heure après, Piotr l'appelait.

La conversation avait été brutale et ils ne s'étaient pas vus pendant dix jours. C'est elle qui l'avait relancé... Il avait consenti à la revoir. Ils avaient fait l'amour.

Elle avait juré de ne plus jamais revoir Berezovsky. Mais n'avait pas tenu sa promesse.

Depuis, la silhouette voûtée de l'oligarque flottait entre eux.

Parfois, lorsque Piotr lui demandait de dîner avec lui, elle se déroba et il savait immédiatement avec qui elle avait rendez-vous.

Ils n'en avaient plus parlé, sauf aujourd'hui.

Piotr chercha le regard de la jeune femme et dit d'un ton grave :

– Il y a longtemps que cette histoire me pourrit la vie, dit-il. Je sais que tu le revois régulièrement, que tu couches avec lui.

– Je n'aime pas ce mot ! protesta Anita.

– Peu importe ! fit son jeune amant. J'ai réfléchi et je voulais te le dire aujourd'hui. Tu vas être obligé de choisir entre lui et moi.

Anita eut un cri du cœur.

– Mais tu sais bien que je suis amoureuse de toi, pas de lui !

Le jeune homme lui jeta un regard noir.

– Tu enlèves quand même ta culotte pour lui...

Elle demeura silencieuse. Il avait commencé à se rhabiller et elle eut soudain un moment de panique.

– Je ne le reverrai plus ! jura-t-elle.

Piotr secoua la tête.

– Tu me l'as déjà promis ! Je ne te crois pas ; tu es ensorcelée par cet homme...

Il venait de repasser son tricot de corps et la vue de ses muscles qui jouaient dessous ébranla Anita. Elle ne voulait pas perdre Piotr.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda-t-elle.

– C'est à toi de le savoir, fit un peu sèchement le jeune Letton. Moi, je ne veux plus te partager.

– Très bien, dit-elle, je vais lui dire que je ne veux plus le voir.

Piotr secoua la tête et laissa tomber :

– Fais-le maintenant !

– Comment ?

– Envoie-lui un SMS. Clair et sans ambiguïté.

Anita n'hésita que quelques secondes. Elle saisit son portable dans son sac et composa rapidement un SMS, puis elle tendit l'appareil à son jeune amant.

– Ça te va ?

C'était très court : « *Boris, je ne veux plus te voir, je ne t'aime pas. Je te souhaite bonne chance. Ne cherche pas à me joindre ! Anita.* »

– Ça te va ? demanda-t-elle, avec une pointe d'agressivité.

Piotr lui rendit le portable.

– Oui. Il faudra que tu tiennes ta promesse.

– Je la tiendrai, assura Anita.

Elle appuya sur la touche « send » et lorsque le petit couinement annonçant que le SMS était parti fit vibrer ses oreilles, elle eut quand même un petit pincement au cœur. Cependant, l'empreinte du sexe de Piotr au fond de son ventre était encore trop forte pour qu'elle regrette vraiment sa décision.

Lorsqu'elle se mit debout, le jeune Letton l'étreignit très fort et lui dit :

– Maintenant, nous allons nous aimer vraiment !



Quatre jours s'étaient écoulés depuis la « rupture » d'Anita et elle n'avait eu aucune réaction de Boris Berezovsky. En sortant du métro, son regard tomba soudain sur le magazine *Closer* affiché à un kiosque. Elle eut un choc ; une photo d'elle tenait toute la une, avec cependant un floutage pour éviter qu'on la reconnaisse.

La manchette était explicite :

« *Boris Berezovsky young lover breaks away* »².

Du coup, elle s'approcha du kiosque et acheta le magazine. Elle lut l'article dans le métro. Aucun détail sur la façon dont elle avait rompu, mais on y disait que l'oligarque russe s'était plaint amèrement à des amis d'avoir été plaqué par sa jeune maîtresse dont il était très amoureux. Le rédacteur de l'article expliquait que les amis de Boris Berezovsky trouvaient que cette rupture avait beaucoup affecté son moral et qu'il ne voulait plus voir personne. Anita se demanda comment l'information était parvenue à *Closer*, mais ne trouva pas de réponse.

Au moins, se dit-elle, Piotr allait être satisfait. Pour l'instant, c'est tout ce qui comptait pour elle.

1. Au travail !

2. La jeune maîtresse de Berezovsky le quitte.

CHAPITRE II

– Sir, ce monsieur a appelé plusieurs fois depuis hier, il insiste pour vous parler.

Uri Dan, le dernier garde du corps israélien de Boris Berezovsky s'était approché respectueusement de son patron en train de lire le Times dans un fauteuil de son bureau.

Boris Berezovsky leva la tête.

– Qu'est-ce qu'il veut ?

– Il dit que vous le connaissez. Il s'appelle Ilya Sokolov, il travaille pour *Forbes* Russie.

Le journaliste russe avait appelé sur la ligne fixe de la résidence de l'oligarque, à Sunningdale, à côté d'Ascot, dans le Berkshire, à une trentaine de kilomètres de Londres. Depuis qu'il avait vendu sa propre résidence, Boris Berezovsky demeurait là, dans la propriété de son ex-femme. Depuis quelques mois, il s'était partiellement retiré de la vie active, cédant son bureau de Piccadilly, licenciant trois de ses quatre gardes du corps et ne sortant plus guère que pour ses déplacements personnels.

Il hésita.

Forbes Russie était entre les mains de gens proches du Kremlin. Quelques mois plus tôt, le magazine l'avait traité de « *parrain du Kremlin* » dans un article au vitriol où on le qualifiait de criminel. Bien entendu, il avait attaqué *Forbes* Russie en diffamation, mais la plainte s'était perdue dans les sables mouvants de la justice russe.

– Dites-lui que je ne suis pas là ! lança-t-il à Uri Dan.

– Il va rappeler, insista le garde du corps israélien. Il m'a dit qu'il repartait pour Moscou demain matin et qu'il voulait absolument vous parler...

Boris Berezovsky hésita encore. Il s'était engagé auprès des autorités anglaises, à ne pas rencontrer la presse, ayant fait appel de la sentence du procès Abramovitch mais, d'un autre côté, il était intrigué par la demande de ce journaliste russe dont il ignorait tout.

– Donnez-moi l'appareil ! ordonna-t-il à Uri Dan.

Ce dernier lui tendit le combiné et l'oligarque lança en russe :

– Qu'est-ce que vous voulez ?

D'un côté, cela le soulageait de parler russe. En Grande-Bretagne, il s'obstinait à parler un anglais qu'il ne maîtrisait pas entièrement. Ce qui lui avait nui lors de son procès contre Roman Abramovitch. Il s'obstinait à croire qu'il avait été adopté par les Britanniques alors qu'il n'en était rien...

– *Gospodine* Berezovsky, dit le journaliste de *Forbes* Russie, je tiens absolument à m'entretenir avec vous. Je sais qu'on a été injuste avec vous et je voudrais rectifier un certain nombre de faits. Puis-je venir vous voir à votre résidence ?

– Non, contra Boris Berezovsky, je ne reçois personne ici...

La discussion continua en russe. Le journaliste était de plus en plus insistant.

Finalement, Boris Berezovsky craqua.

– Très bien, dit-il, je peux vous voir ce soir au bar de l'hôtel Four Seasons à cinq heures.

Il n'irait pas à Londres uniquement pour ce rendez-vous : il devait dîner avec une jeune Russe, Katerina Sabirova, avec qui il essayait d'oublier Anita Spiridanova.

Lorsqu'il eut raccroché, il appela son garde du corps.

– Nous partirons à Londres vers 4 heures, dit-il.

C'était vendredi, mais dans ce sens-là, la circulation serait plus facile. Depuis qu'il avait licencié ses gardes du corps, il se servait d'Uri Dan comme chauffeur pour sa Daimler noire. Depuis pas mal de temps, Scotland Yard, qui lui assurait jadis une protection, n'escortait plus sa voiture. Il était livré à lui-même, mais, pourtant, il ne se sentait pas menacé. Depuis l'affaire Litvinenko, il n'avait reçu aucune menace directe ou indirecte, même s'il savait que la haine de Vladimir Poutine à son égard n'avait pas faibli.



Uri Dan actionna le bip ouvrant le portail de la propriété de Sunningdale, et s'engagea dans l'allée menant à la maison. Il était

parti juste avant le déjeuner faire des courses à Londres à la demande de Boris Berezovsky qu'il avait laissé seul dans la maison.

C'était samedi et l'employé de maison qui faisait la cuisine ne viendrait que le soir.

Boris Berezovsky vivait seul depuis sa séparation, en décembre 2012, d'avec sa maîtresse, Elena Gorbunova. Il lui arrivait de rester plusieurs jours sans sortir de la propriété, à lire ou à passer des coups de téléphone. Il était toujours actif, ayant gardé beaucoup d'amis en Israël où il avait projeté de se rendre le lundi suivant. C'était un pays où il se sentait en sûreté. Un de ses vieux amis, Michael Cherney, lui avait réservé une chambre au Dan de Tel-Aviv.

Uri Dan ne s'étonna d'abord pas de ne pas voir Boris Berezovsky. Pourtant, celui-ci ne sortait jamais seul, donc il devait se trouver quelque part dans la maison.

Le téléphone sonna : c'était une de ses filles, Lisa. Très proche de son père.

– Je n'arrive pas à joindre papa, dit-elle au garde du corps. Son portable ne répond pas. Voulez-vous essayer de le trouver ? Qu'il me rappelle !

Après avoir raccroché, Uri Dan se mit à la recherche de son patron.

Il n'était ni dans sa chambre, ni dans son bureau. Après avoir fait le tour de la maison, le garde du corps s'arrêta devant la porte de la salle de bains et remarqua qu'elle était fermée à clef de l'intérieur. Intrigué, il frappa au battant, sans obtenir de réponse. À cette heure-ci, Boris Berezovsky ne prenait pas un bain...

Après avoir tambouriné sans plus de succès, il s'inquiéta *vraiment* et décida d'enfoncer la porte. Boris Berezovsky pouvait avoir eu un malaise...

Il n'eut pas de mal à faire sauter le battant et fit irruption dans la salle de bains. S'arrêtant net devant un corps étendu sur le carrelage.

Boris Berezovsky était habillé, couché sur le côté, une cordelière nouée autour de son cou. Déchirée. Un autre pan de cette cordelière pendait du montant du rideau de la douche.

Apparemment, l'oligarque s'était pendu après s'être enfermé pour ne pas être dérangé.

Il ne respirait plus.

Uri Dan, immédiatement, appela la police locale et ensuite, Lisa, la

filles de l'oligarque qui avait tenté de le joindre un peu plus tôt. Voilà pourquoi il ne répondait pas à son portable.



Les fenêtres du bureau de Stanley Dexter, le chef de Station de la CIA à Londres, qui avait remplacé Richard Spicer, retourné à Washington, offrait une vue magnifique sur les arbres de Grosvenor Square où se trouvait l'ambassade américaine, dont le quatrième étage était occupé par la Station de la CIA. La secrétaire du chef de Station s'effaça pour laisser entrer Malko.

Stanley Dexter s'avança, la main tendue.

– Mon prédécesseur Richard Spicer m'a beaucoup parlé de vous ! dit-il. Je crois que vous avez fait pas mal de choses ensemble.

– C'est exact, confirma Malko.

Trois ans plutôt, il se trouvait à Londres pour essayer de démêler les fils d'un mystérieux attentat exécuté contre Barack Obama, impliquant les Israéliens ¹.

Cette fois, le chef de Station de Vienne lui avait simplement demandé s'il pouvait faire un saut à Londres, sans lui indiquer la raison de ce voyage. On lui avait réservé une chambre à l'hôtel Lanesborough, sur Hyde Park Corner, et il venait de prendre un taxi pour rencontrer le chef de Station de la CIA.

Ce dernier était un homme affable, avec des lunettes et un petit bouc bien taillé, mince, presque fluet, avec un regard pétillant d'intelligence. Un « vieux » de la CIA, en fin de carrière, avec beaucoup d'expérience. Les deux hommes bavardèrent de choses et d'autres, Malko sachant qu'on n'arrivait jamais tout de suite au cœur du problème.

– Puis-je vous inviter à déjeuner ? proposa l'Américain. J'ai retenu une table au Dorchester.

Une bonne maison que Malko connaissait fort bien. Les deux hommes bavardèrent encore un peu, puis descendirent jusqu'au parking souterrain récupérer la Ford de Stanley Dexter.

La salle à manger du Dorchester était pleine à craquer mais ils héritèrent d'une banquette circulaire, au milieu de la salle. Assez éloignée des autres tables, ce qui permettait une conversation discrète.

Dès qu'ils eurent commandé, Stanley Dexter fixa Malko avec un léger sourire.

– Je suppose que vous êtes au courant de la mort de Boris Berezovsky ? demanda-t-il.

– Je sais ce que les journaux ont dit, précisa Malko. Je me trouvais à Vienne lorsqu'il est mort.

Trois semaines plutôt, le garde du corps de Boris Berezovsky l'avait trouvé mort, enfermé dans sa salle de bains. Apparemment, il se serait pendu avec une cordelière, au montant de la douche... Quelques jours plus tôt, il venait d'être enterré au Brookwood Cemetery, dans le Surrey, avec à peine une trentaine d'invités, la plupart des membres de sa famille.

D'ailleurs, la presse britannique avait été assez discrète sur cette mort, relayant avec prudence les déclarations de certains amis de l'oligarque, persuadés qu'il avait été assassiné par les services russes.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Stanley Dexter au moment où on apportait une salade d'avocats aux crevettes.

– J'ai du mal à me faire une opinion, reconnut Malko. La police britannique semble avoir adopté la thèse du suicide.

– C'est la police locale qui a mené l'enquête, corrigea vivement le chef de Station de la CIA. Ils ne se sont attachés qu'aux apparences. En plus, les analyses des viscères sont loin d'être terminées.

– Il n'y a aucun signe d'intervention extérieure ? demanda Malko.

– Non, avoua l'Américain. Boris Berezovsky a été trouvé étendu sur le sol de sa salle de bains, après, apparemment, s'être pendu. Aucun témoin, il habitait seul et son garde du corps était parti faire des courses depuis plusieurs heures.

– Que dit la famille ? demanda Malko.

– Pas grand-chose... Sa fille est quasiment muette. Seuls ses amis proches pensent qu'il a été assassiné sur ordre du Kremlin. Une vengeance de Vladimir Poutine.

– Rien n'est impossible, reconnut Malko. Je suis bien payé pour savoir que le Kremlin avait déjà tenté de le liquider il y a huit ans. Avec du Polonium 210.

– J'ai lu votre rapport, dit l'Américain et j'en ai parlé avec nos amis du « 5 ». Eux aussi sont persuadés que le Polonium 210 n'était pas

destiné à Litvinenko, mais à Boris Berezovsky. C'est une erreur de manipulation qui a causé la mort de Litvinenko ; comme tous les membres du commando venus de Moscou ont pu quitter la Grande-Bretagne sans être interpellés, les Britanniques n'ont aucune certitude. Je répète ma question. Que pensez-vous de ce suicide ?

– Je n'ai aucun élément *matériel* pour le mettre en doute, répliqua Malko. Cependant, j'ai rencontré à plusieurs reprises Boris Berezovsky. Ce n'était pas un homme à se suicider.

– C'est ce que disent ses amis, remarqua l'Américain. Tous sont persuadés qu'il a été assassiné.

– Et vous ? demanda Malko, quelle est votre opinion ?

Stanley Dexter leva les yeux de son assiette.

– C'est aussi mon avis, dit-il d'une voix égale ; c'est d'ailleurs pour cela que vous êtes à Londres.



Brusquement, la calme salle à manger du Dorchester prit une autre dimension. Malko savait que le chef de Station de la CIA à Londres ne parlait pas à la légère...

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda-t-il, alors qu'on déposait devant lui une magnifique tranche de *roast-beef* à faire saliver.

La spécialité des Britanniques.

– Un faisceau d'indices, fit l'Américain. Ici, à la Station, nous avons toujours suivi les développements de l'affaire Litvinenko, bien que cela ne nous concerne pas directement. Vous en savez quelque chose...

– Évidemment, confirma Malko. J'ai toujours été persuadé que la personne visée était Boris Berezovsky. Ce qui s'est passé plus tard au bar du Lanesborough montre que j'avais raison.

– Nous surveillons tous les agissements des services russes à l'étranger, renchérit l'Américain. À Washington, on pense sincèrement que la guerre froide a recommencé sous une forme plus feutrée. Vladimir Poutine nous déteste viscéralement.

« C'est la raison pour laquelle nous n'avons jamais perdu Boris Berezovsky de vue. Il savait beaucoup de choses sur Poutine qui

auraient pu nous intéresser. Maintenant, c'est trop tard.

– Vous n'avez pas essayé de lui parler, avant ?

– Il refusait de nous contacter ; il avait peur. À cette époque, le « 5 » le protégeait. On se disait qu'on avait le temps.

Un ange traversa le restaurant en riant sous cape. Ce n'est pas pour rien qu'on avait surnommé la Grande-Bretagne la « Perfide Albion »....

– Pourquoi pensez-vous que Boris Berezovsky a été assassiné ? redemanda Malko.

Stanley Dexter répondit à sa question par une autre :

– Vous souvenez-vous du département « *Dezinformatzia* » du KGB ?

– Bien sûr, fit Malko. Ce sont eux qui montaient les grandes opérations de désinformation ou de manipulation. Comme l'Appel de Stockholm. En manipulant des « *idiots utiles* » comme aurait dit Lénine. Pourquoi ?

– Le KGB a disparu mais le département « *Dezinformatzia* » est toujours là, annonça l'Américain. Il n'est pas rattaché au SVR², mais directement au Kremlin. Il a pour objet de minimiser toutes les mauvaises nouvelles et de truquer certaines informations qui pourraient être nuisibles à la Russie.

– Pourquoi me parlez-vous de cela ? demanda Malko.

– Vous vous souvenez du procès de Boris Berezovsky contre son ancien associé Roman Abramovitch, un des plus riches oligarques russes ?

– Oui, bien sûr. Berezovsky a perdu.

– Dans des circonstances étranges, précisa l'Américain. L'issue de ce procès devait se dérouler en octobre de l'année dernière. Or, sa date a été avancée de deux mois, et le verdict rendu le 31 août 2012. Au détriment de Boris Berezovsky qui a été débouté de tout droit sur la compagnie Sibneft.

– C'est une décision de justice, remarqua Malko. Ce sont des choses qui arrivent.

– Certes, reconnut Stanley Dexter, mais il y a deux faits troublants. D'abord, peu de temps avant ce procès, Vladimir Poutine est venu à Londres rendre visite au Premier ministre David Cameron. La presse britannique a souligné leur convergence de vue et l'avenir qu'avaient les relations commerciales russo-britanniques.

« Ensuite, la juge qui menait le procès s'est trouvée étrangement partielle contre Berezovsky, le traitant par le mépris, ne l'écoutant pas, ne tenant pas compte des pièces pourtant indiscutables qu'il apportait. Comme si elle avait été sous influence.

– Qu'en concluez-vous ? demanda Malko.

– Je n'ai bien entendu aucune preuve, mais nous avons l'impression qu'il y a eu un deal d'État entre Poutine et Cameron. Ce dernier, contrairement à son prédécesseur, s'est montré très ouvert aux thèses russes. Le précédent gouvernement britannique avait remué ciel et terre pour retrouver les assassins de Litvinenko. Dévoilant même le nom de deux agents du FSB qui avaient apporté le Polonium 210 en Grande-Bretagne. Les médias étaient déchaînés. Évidemment, c'était il y a sept ans.

La presse avait quand même révélé qu'Alexandre Litvinenko avait été fait citoyen britannique et qu'il avait des liens avec le « 5 ». Autrement dit, les Russes étaient venus assassiner un citoyen britannique sur le territoire national...

Ce qui faisait désordre...

– Pensez-vous que le jugement contre Berezovsky ait pu être rendu « sous influence » ? demanda Malko.

– On ne peut pas l'exclure, reconnut l'Américain. Ce n'est pas une affaire qui passionne les foules. La coïncidence est quand même troublante. Quelques jours après la visite de Vladimir Poutine à Londres, le procès est avancé et Berezovsky le perd, alors qu'il avait tout pour gagner...

– Je comprends l'intérêt de Poutine qui haïssait Berezovsky, remarqua Malko, mais quel est celui de David Cameron ?

Le chef de Station de la CIA hocha la tête.

– J'en vois trois. D'abord, David Cameron est en froid avec les Chinois pour avoir accueilli le Dalai-Lama. Il compte peut-être sur Poutine pour réchauffer ses relations avec la Chine. Ensuite, la Grande-Bretagne a passé un accord avec la Russie pour assurer la sécurité des Jeux olympiques de Sotchi. Enfin, Cameron veut développer les exportations britanniques en Russie.

« L'affaire Litvinenko est vieille de sept ans. Cela pèse peu en face d'intérêts d'État. Et puis, si Litvinenko était citoyen britannique, il l'était de fraîche date.

L'ange repassa. Tous les citoyens britanniques étaient égaux, mais certains l'étaient moins que d'autres.

– Donc, conclut Malko, David Cameron, pour des raisons politiques, aurait voulu enterrer la hache de guerre avec la Russie. Mais, les Russes ?

Stanley Dexter posa sa fourchette, l'air grave.

– C'est là qu'intervient ma théorie, expliqua-t-il. Les Russes sont des joueurs d'échecs. Poutine voulait toujours liquider Boris Berezovsky, mais il avait compris que, compte tenu de ses nouvelles relations avec la Grande-Bretagne, il ne pouvait pas procéder avec la même brutalité que pour l'affaire Litvinenko. Donc, il a préparé le terrain.

« Notre Station de Moscou nous a envoyé après le procès contre Abramovitch de nombreux articles relatant que Boris Berezovsky était désormais ruiné, déprimé, qu'il pensait même mettre fin à ses jours. Comme par hasard, tous ces papiers venaient de journaux contrôlés par le Kremlin. Certains ont d'ailleurs été repris par la presse britannique sans la moindre vérification, présentant Berezovsky comme un homme fini, ruiné.

« À mon avis, c'était le premier étage de la fusée...

– C'est-à-dire ? demanda Malko.

Stanley Dexter le fixa avec gravité.

– Pour que la mort de Boris Berezovsky ne fasse pas de vague, il fallait que la thèse du suicide soit plausible. Donc, préparer l'opinion au fait que Berezovsky soit déprimé, dans des dispositions suicidaires...

– C'est assez énorme ! remarqua Malko, cela voudrait dire que Vladimir Poutine et David Cameron se sont donné la main pour faire croire au suicide de l'oligarque.

– C'est plus complexe, reconnut l'Américain. J'ai d'autres éléments qui montrent que David Cameron s'est probablement laissé abuser par Poutine.

1. Voir SAS n° 183 et 184, *Renegade*, Tomes I et II.

2. Service des renseignements extérieurs de la Fédération de Russie.

CHAPITRE III

– C'est-à-dire ? demanda Malko.

– David Cameron voulait faire la paix avec Poutine, en laissant tomber l'affaire Litvinenko, qui, de toute façon, n'aurait jamais débouché sur rien. Mais, je pense qu'il ne s'est jamais douté de la manip diabolique du Kremlin.

« Depuis le procès Abramovitch, les articles se sont multipliés, montrant la ruine de Berezovsky, ses difficultés financières et personnelles.

« Par exemple, avant sa mort, des magazines à scandale ont annoncé sa rupture avec une jeune Russe, Anita Spiridanova, expliquant qu'il en avait été très affecté et que ça l'avait plongé dans un état dépressif.

– Qui est cette Russe ? demanda Malko.

– Une étudiante. Le « 5 » nous a appris qu'elle avait un autre amant, en dehors de Berezovsky, un étudiant letton, très beau garçon dont on ne sait pas grand-chose... Nous avons demandé à notre Station de Riga de nous renseigner sur lui.

– Comment l'information est-elle parvenue aux journaux ?

– On n'en sait rien. L'enquête est en cours. Ce type s'appelle Piotr Zkatov.

« Ce n'est pas tout.

« La veille de sa mort, Boris Berezovsky a rencontré à l'hôtel Four Seasons de Londres un journaliste russe du magazine *Forbes Russie*. Appartenant au groupe Kommersant détenu jadis par Berezovsky mais maintenant contrôlé par le Kremlin.

« Personne ne sait ce qu'ils se sont dit, mais tout de suite après sa mort, ce journaliste, Ilya Sokolov, a raconté dans son journal que Boris Berezovsky lui avait confié « *avoir perdu goût à la vie* » après ses déboires financiers.

Dans le même article, il suggérait que l'oligarque avait liquidé ses gardes du corps parce qu'il ne pouvait pas les payer et qu'il était

également incapable de régler ses honoraires d'avocat.

– Évidemment, c'est troublant, reconnu Malko.

– Ce n'est pas tout, enchaîna le chef de Station de la CIA. Le lendemain, le Kremlin publiait un communiqué disant que Boris Berezovsky avait écrit une lettre à Vladimir Poutine lui demandant la permission de rentrer en Russie, disant qu'il n'en pouvait plus de la vie à Londres.

– Ils ont montré la lettre ?

L'Américain sourit.

– Non, mais de toute façon ils savent très bien fabriquer les faux. Souvenez-vous, lors du procès de Nuremberg, les Soviétiques ont amené à la barre de faux documents pour se dédouaner du massacre des officiers polonais, à Katyn.

« Bref, les Russes ont tout fait pour répandre l'idée que Boris Berezovsky était au bout du rouleau, ruiné, dégoûté de la vie.

« Ensuite, il n'y avait plus qu'à monter une manip avec des professionnels pour une exécution discrète. Ça, ils savent faire. Mais on en parlera plus tard...

Malko demeura silencieux. Si Stanley Dexter disait vrai, c'était une des plus belles manips qu'il ait connues. Un éclairage qui expliquait beaucoup de choses.

On leur apporta des tartes aux fraises qui semblaient en plastique tellement elles étaient belles.

Il voulut se faire l'avocat du diable et remarqua :

– Tout cela n'est qu'une construction de l'esprit. Il n'y a, hélas, rien de concret.

– Si, fit sèchement le chef de Station de la CIA, il y a un moins un point que j'ai pu vérifier. Boris Berezovsky, même s'il avait perdu une grande partie de sa fortune, n'était pas du tout ruiné. Il allait toucher avant l'été le produit de deux fonds d'investissements pour un total de 650 millions de dollars... Il possédait encore de nombreux biens immobiliers et avait beaucoup d'argent en Israël.

– Même riche, il aurait pu avoir envie de se suicider, remarqua Malko.

– Exact, reconnu Stanley Dexter. Il y a aussi un fait troublant.

« La veille de son « suicide », le vendredi, il avait réservé un billet pour le lundi suivant, à destination de Tel-Aviv. Il y avait rendez-vous avec un de ses amis, Michael Cherney, et une autre de ses copines russes pour une semaine de détente.

– Il n’a pas laissé de mot ?

– Non, rien.

Long silence. Ils attaquèrent la tarte aux fraises. Dans son for intérieur, Malko commençait à se dire qu’il était parfaitement possible que Vladimir Poutine ait fait assassiner Boris Berezovsky pour assouvir une vieille vengeance. Comme il l’avait dit à Stanley Dexter, il ne voyait pas l’oligarque se suicider. Ce n’était pas dans son ADN.

Même convaincu, il restait une question qui le tarabustait.

– Stanley, dit-il, nous sommes à Londres, le « suicide » s’est passé dans le Surrey et Boris Berezovsky était sous la protection du « 5 ». Pourquoi vous mêler de cela ?

L’Américain posa sa fourchette.

– C’est *la* question, reconnut-il. Normalement, je ne vous aurais même pas fait venir et j’aurais été voir mes « homologues » du « 5 ». Seulement, il y a un loup.

« Le ministre des Affaires étrangères britannique, William Hague, vient de demander au juge du dossier Litvinenko, qui n’est pas clos, de ne pas révéler des éléments classifiés *compromettants* pour Moscou, au nom de la sécurité nationale. Le coroner, Sir Robert Owen, s’est plié de mauvaise grâce à sa requête, en soulignant que son action risquait de déboucher sur un verdict incomplet, trompeur et injuste.

« Mais il a obtempéré.

« Ce qui, en pratique, signifie le classement de l’affaire.

Malko était stupéfait.

– Pourquoi cette étrange démarche ? demanda-t-il.

Stanley Dexter eut un mince sourire.

– Elle a eu lieu au retour d’un voyage à Sotchi de David Cameron où le Premier ministre britannique a rencontré Vladimir Poutine.

Un ange passa, une aile peinte à l’Union Jack, l’autre au drapeau tricolore russe...

– Les Russes et les Britanniques ont signé un accord secret de coopération dans le renseignement, affirma l'Américain. L'abandon de l'affaire Litvinenko était le prix à payer pour les Britanniques. Peut-être aussi, cherchent-ils à influencer Moscou sur la Syrie en leur passant la main dans le dos...

– OK, admit Malko, mais en dehors de Litvinenko, mort et enterré, il y a la mort de Boris Berezovsky. Vous n'en avez pas parlé à vos homologues ?

– Si, bien sûr, affirma Stanley Dexter. Ils étaient mal à l'aise. L'enquête a été confiée à la police locale qui n'a pas communiqué et a conclu à la thèse du suicide.

« Quand j'ai rencontré le patron du « 5 », il a tenté de me convaincre qu'il épousait la thèse du suicide. J'ai compris qu'il avait des instructions pour enterrer cette affaire.

« Boris Berezovsky est au cimetière, peu à peu, cela va tomber dans l'oubli.

– C'est quand même curieux, remarqua Malko, de voir les services britanniques s'effacer devant le FSB.

L'Américain soupira.

– C'est le prix du rapprochement avec les Russes. David Cameron estime sûrement que les intérêts de la Grande-Bretagne exigent le sacrifice de Berezovsky. Les Brits n'ont jamais été sentimentaux. Après tout, ce n'était qu'un réfugié politique à la réputation sulfureuse...

– Donc, côté britannique, conclut Malko, l'affaire est terminée ?

– Je le crains, confirma Stanley Dexter. Sauf coup de théâtre extraordinaire. La justice et la police ont reçu des ordres. Même si l'opposition proteste, cela ne changera rien.

Malko but son premier café et en commanda un autre.

– Dans ce cas, dit-il, pourquoi m'avoir fait venir à Londres ?

– C'est un ordre de Langley, expliqua Stanley Dexter. Ce rapprochement avec les Russes les inquiète beaucoup. Dans le passé, le « 5 » et le « 6 » ont été très pénétrés par les Soviétiques. Souvenez-vous de l'affaire Burgess Maclean. À tel point que nous hésitions à leur communiquer des informations pointues.

« Il ne faudrait pas que cela recommence. En plus, nous voulons savoir l'étendue des réseaux russes à Londres. Si Berezovsky a été

assassiné, il a fallu beaucoup de gens, une grosse opération. Encore plus que pour Litvinenko. Plus nous en saurons, mieux cela vaudra. N'oubliez pas que les Russes demeurent nos adversaires n° 1 !

– Sur qui comptez-vous pour mener cette enquête ? demanda Malko.

Stanley Dexter eut un sourire innocent.

– Sur vous.

Il y eut un silence troublé par les conversations feutrées de la salle à manger du Dorchester. L'Américain enchaîna aussitôt.

– Après ma conversation avec les gens du « 5 », j'ai acquis la conviction qu'il ne fallait pas compter sur eux. Ils vont nous enfumer. Je ne leur ai même pas parlé de vous...

– Ils savent sûrement que je suis à Londres, affirma Malko. Ils savent encore travailler.

– Bien sûr, mais je pense qu'ils ne vont quand même pas s'attaquer à vous ! On peut s'attendre de leur part à une neutralité, sinon bienveillante, du moins dépourvue d'agressivité.

On était loin du temps de la collaboration entre les deux services. Malko revoyait ses dîners au Travelers' Club avec le patron du « 5 », Sir William Wolseley, le directeur du cabinet de la patronne d'alors, « Dame » Eliza Manningham-Buller. Il devenait presque un clandestin. Un comble dans un pays supposé être le meilleur des alliés de l'Amérique.

– Je suis flatté de la confiance que vous m'accordez, dit Malko mais que puis-je faire ?

– Vous avez connu les protagonistes de l'affaire Litvinenko, vous parlez russe et vous connaissiez Berezovsky.

– D'accord, dit Malko, mais par où vais-je commencer ?

– À mes yeux, dit Stanley Dexter, il y a un témoin inappréciable.

« Uri Dan, le garde du corps de Boris Berezovsky. C'est lui qui a découvert son corps. Il est le seul, avec la police locale, à savoir comment il était. On ne sait même pas s'il y avait un tabouret.

« Quand vous vous penchez, généralement, vous montez sur un tabouret et vous sautez... Personne n'a parlé du tabouret...

« Boris Berezovsky se serait accroché au montant du rideau de la douche et se serait laissé tomber, s'étranglant avec une cordelière qui aurait d'ailleurs cédé.

« Donc, il ne devrait pas être mort...

« Un enfant de quatre ans ne croirait pas à cette version...

– Les Brits ne disent rien là-dessus ?

– Le « 5 » prétend que la police locale ne leur a rien communiqué...

– OK, admit Malko, où est ce garde du corps ?

– Nous l'ignorons, avoua l'Américain. Nous ne savons même pas s'il se trouve toujours à Londres. Il habitait avec Berezovsky, or la maison est fermée désormais. Mais, si je demande aux Brits où il se trouve, ils vont se fermer comme des huîtres. Nous devons donc le retrouver par nous-mêmes.

– Comment ? demanda Malko.

– Un seul homme peut le savoir, fit Stanley Dexter. Un ami proche de Berezovsky, Nikolai Glouchkov. Ils se connaissaient depuis 1989, et s'étaient retrouvés à Londres après que Grouchkov a purgé une peine de trois ans de prison à Moscou pour une affaire louche.

« Je pense qu'il est prêt à coopérer : il a déclaré à tous les journaux que Boris Berezovsky avait été assassiné.

– Vous le connaissez ? demanda Malko.

– Non, mais nous avons trouvé son portable. Je pense qu'il faut l'appeler et dire qui vous êtes. Lui peut vous conduire au garde du corps. Pour moi, c'est l'homme clef.

– Vous pensez qu'il peut être complice ?

– Je n'en sais rien, avoua Stanley Dexter. Il est Israélien, mais cela ne veut rien dire. Lui *sait* dans quel état était l'oligarque dans la salle de bains.

– C'est tout ? demanda Malko.

L'Américain demanda l'addition.

– Non, bien sûr, j'ai tout un dossier. On va aller au bureau et je vais vous nourrir. Beaucoup de gens bizarres tournaient autour de Berezovsky.

Ils quittèrent le Dorchester pour regagner la Ford de Stanley Dexter. Malko était perplexe et intrigué. Cela le ramenait sept ans en arrière.

Il revoyait Alexandre Litvinenko sur son lit d'hôpital, cadavérique, lui expliquant qu'il avait été assassiné par le KGB. Il était mort le lendemain.

Seulement, à cette époque, il avait l'appui de la police britannique. Désormais, il se retrouvait tout seul, contre une nébuleuse russe toujours dangereuse.

Installé dans la voiture, il demanda :

– Vous connaissez Gwyneth Robertson ?

L'Américain sourit.

– J'en ai entendu parler, mais elle avait déjà quitté l'Agence quand je suis arrivé à Londres. C'était une très bonne « *case officer* » et nous regrettons son départ. Hélas, un « *think tank* » lui a fait un pont d'or pour la récupérer... J'ai vu dans votre dossier que vous aviez travaillé ensemble à plusieurs reprises.

– C'est exact, dit Malko, sans commenter.

Désormais, la pulpeuse Gwyneth Robertson ne faisait plus partie de la CIA et roulait sur l'or, mais ce devait toujours être l'éblouissante salope qu'il avait connue. Si elle était à Londres, elle lui éviterait la solitude...



– Malko ! Tu es à Londres ?

– Arrivé hier, dit Malko, tu te souviens encore de moi !

Gwyneth eut un rire de gorge.

– Tu ne fais pas partie des gens qu'on oublie... Et puis, on s'est bien amusés ensemble.

– Tu travailles toujours autant ? demanda Malko.

– Et je gagne de plus en plus d'argent ! ajouta la jeune femme dans un éclat de rire. Si tu veux, je peux t'inviter à dîner. Où es-tu ?

– Au Lanesborough.

– Très bien, je viens te chercher à huit heures.

Il était six heures et cela lui laissait le temps de se reposer un peu. Et de travailler.

Le numéro de Nikolai Glouchkov sonna longtemps. Malko allait raccrocher lorsqu'une voix d'homme très grave répondit enfin.

– Nikolai Glouchkov ?

– *Da*.

– *Dobriden*, dit Malko. Nous ne nous connaissons pas, mais je pense que ce serait utile de nous voir.

En peu de mots, il expliqua, d'abord en anglais puis en russe, ce qu'il venait faire à Londres et pourquoi. Le Russe l'écouta sans l'interrompre. Lorsque Malko conclut en disant : « J'aimerais avoir votre opinion sur la mort de votre ami Berezovsky », il demeura quelques instants silencieux puis laissa tomber.

– Pour qui travaillez-vous ?

– Je vous le dirai si nous nous voyons, dit Malko.

– Pas pour les Britanniques ?

Il y avait une certaine hostilité dans sa voix.

– Absolument pas, assura Malko, mais je connais bien l'affaire Litvinenko. J'étais ici lorsqu'il est mort, il y a sept ans.

– Bien, conclut l'ami de Boris Berezovsky. J'accepte de vous rencontrer. Où habitez-vous ?

– Au Lanesborough.

Le Russe marqua une hésitation.

– Il y a trop de Russes là-bas, dit-il, je préfère vous rencontrer au Hilton. Dans deux jours à six heures, au bar.



Malko patientait devant une *Russky Standart* dans des fauteuils de velours rouge de « The Library », le bar du Lanesborough, lorsque Gwyneth Robertson fit son apparition, marchant d'un pas de cosaque, moulée dans un sage tailleur de tweed extrêmement bien coupé, à la jupe audacieusement courte.

Lorsqu'elle se laissa tomber à côté de Malko, elle croisa les jambes assez haut pour qu'il aperçoive brièvement le serpent d'une jarrettière. Gwyneth Robertson était certes américaine, mais avait parfaitement assimilé les codes de l'érotisme européen. Elle envoya un regard

brûlant à Malko.

– Tu n’as pas changé...

– Champagne ?

Elle secoua la tête.

– Non, je meurs de faim. Je t’emmène.

Il termina sa vodka d’un coup et la suivit, salué par le portier qui leur ouvrit la porte d’un coupé Bentley gris. Il était loin, le temps où Gwyneth se déplaçait en Mini. Devant le regard amusé de Malko, elle sourit.

– J’ai encore été augmentée... Il paraît que mes analyses ont fait gagner beaucoup d’argent à un des clients du « *think tank* ». Du coup, j’ai eu un bonus de 500 000 livres. Alors, je me suis fait plaisir.

Elle se glissa au volant et démarra.

– Où allons-nous ? demanda Malko.

– Dans un endroit « in », le Babboos à Tottenham. C’est délicieux, pas cher mais il faut retenir un an à l’avance. Si on arrive cinq minutes en retard, on n’a plus de table...

Elle s’était glissée dans la circulation et conduisait vite. La voiture sentait le cuir neuf, c’était grisant. Arrêtée à un feu, Gwyneth tourna la tête vers Malko et dit d’un ton léger :

– Puisque tu n’as rien à faire, pourquoi ne t’occuperais-tu pas un peu de moi ? C’est encore assez loin.

Le feu à peine passé au vert, Malko glissa une main sous la jupe de tweed, remonta le long du bas, suivit le serpent de la jarretelle et trouva la peau nue.

Tiède et douce.

Encore un effort et il atteignait le nylon d’une culotte assez serrée qu’il commença à masser doucement. Gwyneth Robertson ronronnait. Ils n’échangèrent plus un mot jusqu’au restaurant où elle abandonna sa belle Bentley à un chasseur. La salle était comble, mais un jeune homme au regard humide l’accueillit avec de grandes démonstrations et les conduisit à une table minuscule.

– *Naughty girl* ! lança-t-il. Un peu plus et je ne pouvais pas vous garder votre table.

À peine assise, la jeune femme commanda une bouteille de Château Pétrus. Elle avait vraiment envie de claquer son bonus ; dès qu’ils

eurent trinqué, elle fixa Malko.

– Ils l’ont eu cette fois ! dit-elle avec un demi-sourire.

Pas besoin de demander de qui elle parlait... Malko prit la balle au bond.

– Tu as des informations ?

Elle secoua la tête.

– Non, j’ai décroché, mais souviens-toi de l’affaire Litvinenko ! On savait bien que c’était Berezovsky qui était visé. Vladimir Poutine a la rancune tenace... « Au moins, ça t’a donné une occasion de venir à Londres.

À peine au volant de la Bentley, Gwyneth Robertson se tourna vers Malko et lança :

– La dernière fois, tu m’avais emmenée dans un endroit amusant, à Brooks Street...

Une discothèque cossue, mais un peu « spéciale ». Un club où tout était permis à condition de se tenir bien. Apparemment, Gwyneth, même si elle n’avait pas consommé, en avait gardé un bon souvenir.

– On peut y faire un tour, accepta Malko, émoussillé lui aussi.

Vingt minutes plus tard, ils stoppaient devant une porte noire vernie dans Brooks Street, sans aucune inscription. Malko sonna et un Pakistanais en turban leur ouvrit, examinant le couple en silence quelques instants avant de s’effacer pour qu’ils puissent emprunter un escalier menant à un sous-sol peu éclairé.

Des fauteuils et des canapés rouges, une musique douce, des couples en train de boire ou de flirter. Un long bar où se tenaient quelques hommes, des boxes presque pas éclairés.

– On va se mettre au bar, proposa Gwyneth, comme ça, on verra tout ce qui se passe.

À peine assise sur un haut tabouret, Gwyneth Robertson croisa les jambes si haut qu’elle découvrit en grande partie une de ses cuisses. Son voisin occupé à flirter avec une rousse piquante ne la quitta plus des yeux, tandis qu’il fourrageait entre les cuisses de sa compagne.

Gwyneth se pencha vers Malko et posa la main sur son bas-ventre, emprisonnant son sexe à travers le pantalon.

– Cette ambiance m’excite beaucoup ! dit-elle d’une voix rauque.

J'ai très envie de baiser. De *te* baiser. Regarde mes seins !

Malko obéit : les très longues pointes crevaient la soie du chemisier. Tranquillement, il avança la main et les effleura doucement, les faisant encore durcir.

À côté d'eux, le couple ne se tenait plus. Gwyneth se pencha vers Malko.

– Il faudrait qu'on trouve un endroit tranquille. Les tabourets, ce n'est pas très confortable...

Soudain, une grande jeune femme brune en longue robe de soirée noire échancrée jusqu'au bas du dos, découpant une chute de reins hallucinante, se matérialisa près d'eux.

– *Welcome !* dit-elle, je crois que je vais vous emmener au salon rouge. Vous serez mieux. Ici, vous risquez de choquer les spectateurs.

Sans attendre leur réponse, elle prit la main de Gwyneth et la fit glisser de son tabouret, découvrant sa culotte au passage. Malko suivit, le regard fixé sur cette magnifique croupe.

La brune colla sa bouche à l'oreille de Gwyneth et dit assez haut pour que Malko l'entende :

– Ici, tu vas trouver quelques garçons montés comme des ânes et bourrés de viagra, au cas où ton ami aurait une défaillance...

La pièce tout en longueur était encore moins éclairée, avec deux longs canapés se faisant face et des matelas par terre.

La brune à la croupe callipyge les installa sur un des canapés.

En face, sur l'autre, un homme masturbait furieusement sa compagne, les cuisses largement ouvertes. Des ombres évoluaient partout : des hommes nus, le sexe en érection. La brune se pencha sur Gwyneth qui semblait dans un état second, glissa la main sous la jupe de son tailleur et ramena sa petite culotte noire qu'elle glissa dans le sac de la jeune femme.

Ce simple geste sembla déchaîner Gwyneth.

Elle fit glisser le zip de Malko, faufila sa main dans l'ouverture et commença à le masturber régulièrement.

Plusieurs hommes s'étaient rapprochés et se tenaient en arc de cercle devant le canapé. Tous avec des sexes impressionnants qu'ils manipulaient lentement, les jambes écartés, le regard fixé sur les longues jambes de Gwyneth. Celle-ci ne pouvait s'empêcher de les regarder, tout en caressant Malko.

Fascinée par les deux les plus proches, des monstres braqués sur elle. Elle ferma les yeux, s'imaginant ces sexes monstrueux pénétrant dans son ventre. La sensation était si forte qu'elle sentit qu'elle perdait toute retenue.

En dépit des gens autour d'eux, elle dégagea le sexe de Malko, désormais en pleine érection, et l'engloutit dans sa bouche.

Malko faillit hurler de plaisir tant les mouvements de sa langue étaient habiles.

Les deux hommes aux sexes monstrueux s'étaient encore rapprochés.

Soudain, Gwyneth se redressa, releva la jupe de son tailleur et se laissa tomber sur Malko, faisant face à ses prédateurs. D'un coup, elle s'empala jusqu'à la garde, avec un soupir rauque.

Connaissant ses goûts, Malko commença à torturer les longues pointes de ses seins, lui arrachant des soupirs ravis.

Les deux hommes s'étaient encore rapprochés et se masturbaient désormais à quelques centimètres de son visage.

Soudain, Gwyneth, se souleva, arrachant le sexe de Malko de son ventre, avança un peu, passa la main entre leurs deux corps et, doucement, fit en sorte qu'il force l'entrée de ses reins, descendant lentement sur lui. En même temps, elle se pencha en avant et saisit les deux sexes énormes devant elle, s'y accrochant comme à des poignées.

Malko l'avait prise aux hanches et donnait de furieux coups de reins pour encore mieux la sodomiser. Jusqu'à ce qu'il explose avec un cri sauvage. Au même moment, Gwyneth lâcha les deux sexes qu'elle tenait et se laissa aller en arrière, contre Malko.

– Viens ! dit-elle, j'ai trop joui.

L'ombre de Boris Berezovsky s'était éloignée très loin. Malko était heureux de cette diversion. Demain serait un autre jour et il aurait quand même contre lui toute la puissance du Kremlin s'il essayait de prouver que l'oligarque ne s'était pas suicidé.

CHAPITRE IV

Rem Tolkatchev relut attentivement la dépêche de la *rezidentura* de Londres que le SVR venait de lui transmettre. Elle avait été rédigée par un vieux *silovik* qui avait fait toute sa carrière au KGB et ensuite au SVR. Un apparatchik en qui on pouvait avoir toute confiance, Boris Tavetroy.

C'est lui que Rem Tolkatchev avait chargé de gérer les suites de l'affaire Berezovsky.

Jusque-là, tout s'était parfaitement passé, en partie grâce à la passivité volontaire des services britanniques, qui, sur ordre politique, avaient minimisé l'incident. Un suicide banal dont on ne connaîtrait jamais les causes. La mort de Berezovsky n'était pas un sujet qui mobilisait la presse populaire. Ce n'était qu'un émigré au passé douteux. Certes, certains de ses amis criaient au meurtre, mais cela n'intéressait personne. Sa famille était restée d'une discrétion exemplaire. Évidemment, la veuve d'Alexandre Litvinenko avait crié au scandale en apprenant que la justice britannique avait interdit la divulgation d'éléments pouvant impliquer la Russie dans le meurtre de son mari.

Cependant, la Russie n'était pas directement concernée puisqu'il s'agissait d'une décision britannique.

Boris Tavetroy, l'auteur de la dépêche, signalait pourtant un fait ennuyeux qu'il fallait maîtriser coûte que coûte.

Apparemment, la CIA voulait plonger son nez dans l'affaire Berezovsky, même si elle n'était pas directement concernée.

Rem Tolkatchev l'avait appris grâce à sa prudence. Tous ceux qui touchaient de près l'oligarque avaient été mis sous surveillance par une équipe spéciale venue de Moscou en liaison avec la *rezidentura* de Londres.

En effet, certains détenaient des petits bouts de vérité, d'autres avaient été directement ou indirectement impliqués et l'un d'eux possédait des informations explosives. Tant que l'affaire ne serait pas complètement éteinte, il fallait redoubler de prudence. Rem

Tolkatchev n'avait pas envie de revoir surgir les problèmes liés à la mort d'Alexandre Litvinenko, qui avaient engagé la responsabilité de la Russie.

Heureusement que le Premier ministre avait changé et que le nouveau était plus pragmatique que l'ancien, préférant faire du commerce avec la Russie que de l'affronter.

Le rapport de Boris Tavetnoy faisait ressurgir un vieux fantôme qui leur avait déjà causé beaucoup de tort : Malko Linge, l'agent de la CIA qui avait « traité » l'affaire Litvinenko, et découvert la vérité sur la mort de l'ancien agent du FSB.

Comme pour tous ceux liés à la mort de Berezovsky, Boris Tavetnoy avait mis sur écoute le portable de Nikolai Glouchkov, le meilleur ami de l'oligarque assassiné. Révélant ainsi la conversation qu'il avait eue avec Malko Linge. Qui lui demandait un rendez-vous qu'il avait accepté. Certes, Nikolai Glouchkov ne savait rien de précis sur le décès de son ami mais il connaissait peut-être des éléments qui allaient forcer le FSB à prendre des contre-mesures.

C'était donc un problème à résoudre d'urgence.

Étant donné le contexte, il était hors de question de s'attaquer à lui. Une mort brutale après le « suicide » de Boris Berezovsky éveillerait les soupçons des médias, même si le « 5 » ne voulait pas toucher à l'affaire.

Cependant, il restait Malko Linge. C'était logique que la CIA ait fait appel à lui qui connaissait les dossiers Litvinenko et Berezovsky.

Rem Tolkatchev se leva et alla prendre dans son armoire blindée le dossier du chef de mission de la CIA.

Il le feuilleta longtemps avant de le reposer. Cet homme avait déjà causé beaucoup de tort à l'Union soviétique et à la Russie, ayant échappé à plusieurs tentatives d'élimination. On tenait peut-être là une occasion inespérée de se débarrasser d'un ennemi de la *rodina*, dans un pays étranger, ce qui ne désignerait pas immédiatement les Russes comme responsables de son élimination. Rem Tolkatchev referma le dossier et alluma une de ses cigarettes multicolores, afin d'aider sa réflexion.

C'était une décision qu'il ne pouvait prendre seul.

Il réfléchit le temps de trois cigarettes, échafaudant une manip faisable qu'il devait monter en très peu de temps. Ensuite, de sa petite écriture nette, il rédigea quelques lignes qu'il mit dans une enveloppe cachetée, avant d'appuyer sur une sonnette.

Lorsqu'un des hommes en noir se présenta, il lui tendit l'enveloppe et ordonna simplement.

– Portez cela à la secrétaire particulière du président !

Seul Vladimir Poutine pouvait prendre cette décision. Rem Tolkatchev croisa les doigts pour qu'il la prenne. De toute façon, l'élimination de Malko Linge cadrerait parfaitement avec ses nouvelles directives. L'agent de la CIA avait causé beaucoup de tort à la Russie.



Malko, venu à pied du Lanesborough, profitant d'un des rares moments ensoleillés de Londres, poussa la porte tournante du Hilton. Il était six heures moins dix et il espérait que Nikolai Glouchkov n'allait pas lui faire faux bond. Il avait une longue liste de questions à lui poser, et voulant connaître d'abord les coordonnées d'Uri Dan, le garde du corps qui avait découvert le corps de l'oligarque.

Seuls lui et la police locale savaient ce qu'il en était.

En émergeant de la porte tournante, il croisa un homme de haute taille, en imperméable et chapeau sombre, qui, lui, sortait. Comme ils se présentaient en même temps, ils faillirent se heurter.

Avec un sourire d'excuse, l'homme recula et posa sa main sur le bras de Malko, avant de se glisser dans la porte tournante. Il s'y trouvait encore lorsque Malko ressentit une légère sensation de piquûre dans le bras. Comme une piquûre d'épingle.

Concentré sur Nikolai Glouchkov, il n'y prêta pas attention. Il s'arrêta, regardant le bar à droite de l'entrée.

Personne, mais il était en avance.

Il avança en direction du bar. Soudain, il eut une impression de chaleur interne, comme si son sang s'était soudainement réchauffé. Pas désagréable, mais bizarre. Il s'arrêta, essayant d'analyser cette sensation étrange.

Tout à coup, il se sentit extrêmement fatigué, ses jambes se dérobaient sous lui. Il voulut faire quelques pas pour gagner un des fauteuils du bar. Sa vision se brouilla, il avait l'impression que les murs se gondolaient, les lustres semblaient se balancer, se dédoublaient devant ses yeux.

Il restait paralysé sur place, incapable d'avancer.

Et, d'un coup, il ne sentit plus rien, basculant dans un trou noir.



Rem Tolkatchev ouvrit le message de la *rezidentura* de Londres tout juste décrypté et lut avec plaisir l'unique ligne imprimée.

« *Le sujet a été traité.* »

Il aplatit la feuille, se leva, alla ouvrir son coffre où il prit le dossier de Malko Linge. Il l'ouvrit et plaça sur le dessus le message qu'il venait de recevoir, avant de le refermer et de le remettre dans l'armoire.

Ensuite, il rédigea un petit mot à l'intention d'un médecin travaillant dans la structure spéciale du FSB qui avait remplacé le 13^e Département du KGB, spécialisé dans le développement des poisons.



Malko ouvrit les yeux et ne vit d'abord qu'une silhouette floue, la chambre étant plongée dans la pénombre.

– *Malko ? You feel better ?* ¹

La voix lui sembla familière, mais il lui fallut quand même plusieurs secondes pour reconnaître celle de Stanley Dexter, le chef de Station de la CIA à Londres.

Il voulut dire : « *hello, Stanley* », mais seul un filet de voix sortit de sa bouche. C'est alors qu'il réalisa sa faiblesse. Il avait l'impression de flotter dans sa peau. Peu à peu, sa vision s'accommoda et il découvrit les murs blancs de ce qui semblait une chambre d'hôpital.

Une perfusion était enfoncée dans son bras droit et sa main semblait décharnée.

Il fit un gros effort de mémoire et se revit soudain, au milieu du Hilton, titubant, près d'un malaise soudain. Stanley Dexter se rapprocha et il distingua mieux son visage. Il essaya de sourire, mais ses lèvres ne suivirent pas le mouvement. Enfin, il parvint à prononcer quelques mots.

– Où est-ce que je suis ?

– À l'University College Hospital, répondit l'Américain. Dans le service « hématologie ».

« Vous avez failli mourir.

– Pourquoi ?

– Vous avez vraisemblablement été empoisonné. Une piqûre. Vous ne vous souvenez de rien ?

Malko fit un effort de mémoire et tenta de revivre la scène.

– J'entrais au Hilton, j'ai été bousculé par un homme aux yeux très noirs. Après, j'ai ressenti une sensation de piqûre. Je ne comprends pas, il ne se cachait pas, j'ai vu son visage...

Stanley Dexter eut un sourire plein de gravité.

– Évidemment, il était persuadé que vous alliez mourir. D'ailleurs, c'est un miracle. Vous êtes tombé inanimé dans l'hôtel et, évidemment, on a appelé les pompiers. Au moment où ils sont arrivés, je vous appelais sur votre portable. Un des pompiers a eu la présence d'esprit de prendre la communication et m'a expliqué ce qui se passait.

« J'ai tout de suite compris, et je leur ai demandé de vous transporter ici. C'est un des meilleurs hôpitaux de Londres.

– Je sais, dit Malko, il y a sept ans, j'étais venu voir Alexandre Litvinenko. Il est d'ailleurs mort le lendemain.

– Vous êtes dans le service où il avait été transporté, souligna Stanley Dexter. En hématologie. Dès que j'ai été alerté, j'ai prévenu le chef de service, le docteur Hoover, en lui signalant que c'était peut-être un cas criminel.

« Lorsque vous êtes arrivés à l'hôpital, ils vous ont déshabillé et ont examiné avec soin tout votre corps. Sur le bras gauche, ils ont trouvé une minuscule piqûre d'à peine un millimètre de diamètre avec du sang frais. La radio a révélé la présence d'un corps étranger sous votre peau et on vous a immédiatement incisé. Il s'agissait d'une microscopique capsule fabriquée dans un mélange d'iridium et de platine. Deux métaux qui ne sont jamais rejetés par le corps humain.

« Après l'avoir extraite, on l'a examinée. On a découvert qu'elle contenait un liquide qui devait pénétrer dans votre corps par deux minuscules orifices invisibles à l'œil nu.

– Que contenait cette capsule ? demanda Malko.

– De la ricine, un poison mortel extrêmement puissant qui se serait diffusé dans votre sang. Vous seriez mort dans de terribles souffrances en quelques jours. Si on vous avait transporté dans un autre hôpital, personne n'aurait pensé à examiner cette minuscule piqûre...

– Et après ? demanda Malko.

– Ils vous ont injecté de la cortisone, différents produits, on vous a fait des transfusions. Maintenant, vous êtes sauvé. Il faut rester ici encore deux ou trois jours. Ensuite, vous pourrez retourner au Lanesborough, si vous avez encore envie de rester à Londres...

– Pourquoi quitterais-je Londres ? demanda Malko.

Stanley Dexter eut un sourire teinté d'amertume.

– Parce que je ne peux pas compter sur les Brits pour vous assurer une protection... Bien sûr, je vais vous donner des « baby-sitters », mais ce n'est pas la même chose.

– Le « 5 » sait que j'ai été victime de cet attentat ? demanda Malko.

– Je ne leur ai rien dit, affirma l'Américain. Peut-être l'apprendront-ils par leurs sources. Ici, personne ne dira rien, c'est le secret médical.

Malko éprouva un léger vertige et dut fermer les yeux. Aussitôt, Stanley Dexter remarqua :

– Je vous fatigue, je vais vous laisser.

– Non, non, dit Malko, ce n'est rien. Je me sens seulement très faible.

– Vous revenez de loin, dit l'Américain. Cependant, à quelque chose malheur est bon...

– Que voulez-vous dire ?

Stanley Dexter eut un sourire froid.

– Nous *savons* désormais que Boris Berezovsky ne s'est pas suicidé, et qu'il y a quelque chose à découvrir au sujet de sa mort. Sinon, on n'aurait pas tenté de vous tuer...

– C'est vrai, reconnut Malko.

Il y eut un long silence, rompu par Stanley Dexter.

– Qui savait que vous alliez rencontrer Nikolai Glouchkov ?

– Personne, dit Malko. Je l'ai eu au téléphone et, à part vous, nul n'était au courant.

– Cela signifie donc qu'il est sur écoute, conclut l'Américain. Et que les Russes disposent à Londres d'une équipe opérationnelle de tueurs. Ils n'auraient pas eu le temps en deux jours de faire venir des gens de Moscou.

« Donc, tous ceux qui veulent mettre en question le suicide de Boris Berezovsky sont en danger. Il va falloir en tenir compte.

« Pourriez-vous reconnaître l'homme qui a tenté de vous tuer ?

Malko ferma les yeux et revit l'homme à la peau mate et aux yeux très noirs.

– Bien sûr, dit-il. Il a une cinquantaine d'années, costaud, le visage lourd, des lèvres charnues, un nez fort et des yeux à l'expression intense.

L'Américain hocha la tête.

– Dès que vous sortirez d'ici, je vous montrerai toutes les photos que nous avons pu rassembler, à commencer par les membres de la *rezidentura*. Je ne pense pas qu'ils soient dans le coup. Trop dangereux. Il s'agit sûrement d'un clandestin immergé ici depuis longtemps. Qui a peut-être participé au meurtre de Boris Berezovsky. Presque au prix de votre vie, vous avez fait faire un grand pas à notre enquête.

« Maintenant, je vais vous laisser. Je reviens demain.

« Tenez, je vous ai apporté ceci !

Il sortit de sa poche un automatique Beretta 92 accroché à une ceinture G.K. et le tendit à Malko.

– Mettez-le sous votre oreiller ! De toute façon, nous avons des « baby-sitters » qui vont se relayer *around the clock*. J'espère que le personnel médical n'en parlera pas au « 5 ».

Malko prit le pistolet automatique et le glissa sous les draps.

Il se sentait encore trop faible pour s'en servir.

Lorsqu'il fut seul, il prit son portable et examina ses messages.

Trois venaient de Gwyneth Robertson. Il la rappela et tomba sur le répondeur. Laissant un message. L'ex-CIA rappela une heure plus tard.

– J'étais en meeting ! dit-elle, tu m'as laissé tomber après m'avoir violée...

– Non, dit Malko, on a essayé de me tuer, je suis à l'University College Hospital.

– On t'a tiré dessus ? demanda aussitôt la jeune femme.

– Non, on a essayé de m'empoisonner. Je ne suis pas brillant mais si

tu veux me voir, je suis à la chambre 1312 au douzième étage.

« Bien sûr, personne ne sait que je suis ici.

– Je viens demain, dit la jeune femme. J’ai un « *breakfast meeting* », je serai là à 10 heures. Je peux t’apporter quelque chose ?

– Toi, dit Malko, mais je ne suis pas vraiment en forme.

Gwyneth Robertson eut son rire de gorge qui déclenchait les orgasmes.

– Rassure-toi, je ne te violerai pas...



Rem Tolkatchev avait annulé sa soirée au Bolchoï tellement il était contrarié. Les agents de la *rezidentura* londonienne avaient épluché la presse anglaise sans trouver la moindre trace de la mort de Malko Linge.

Pourtant, un agent resté sur place l’avait vu s’écrouler au milieu du hall du Hilton et les pompiers arriver. Quelque chose avait mal tourné. Impossible de savoir quoi.

Il était maudit avec Malko Linge, mais la fureur de l’avoir raté était effacée par un fait beaucoup plus grave. Malko Linge vivant, son employeur – la CIA –savait désormais que Boris Berezovsky ne s’était pas suicidé. Il allait donc redoubler d’efforts pour démonter la manip russe. Certes, les Britanniques resteraient en dehors du coup, mais c’était extrêmement fâcheux que la CIA apprenne la vérité.

Or, il y avait encore des éléments dangereux à Londres. Rem Tolkatchev avait escompté que les choses se tasseraient en quelques semaines. Désormais, il était engagé dans un combat douteux.

Où, une fois de plus, la réputation de la Russie risquait de souffrir.

Il était malade à l’idée de rédiger une note à l’attention du président, expliquant, qu’une fois de plus, il y avait eu une bavure. Désormais, il allait devoir être sur ses gardes à Londres, tout en restant cordial. Les Britanniques collaboreraient jusqu’à un certain point, mais il ne fallait pas agiter de chiffon rouge devant eux.

Un problème se posait : Malko Linge. Désormais, il serait sur ses gardes. Allait-il reprendre son enquête ? Si c’était le cas, il serait obligé de l’éliminer, quels que soient les risques.

1. Malko, vous vous sentez mieux ?

CHAPITRE V

Malko se sentait encore très faible. Lorsqu'il s'était remis debout pour la première fois, il avait failli tomber. Son visage était couvert de taches rouges et son bras était enflé. Il devait continuer à prendre un certain nombre de produits pour achever de se désintoxiquer.

Stanley Dexter lui jeta un regard inquiet.

– Vous êtes OK ? On peut travailler ?

Une voiture de la Station avec deux « *case officers* » était venue le chercher à l'*University College Hospital* pour l'emmener d'abord au Lanesborough se changer puis à Grosvenor Square.

– Je suis prêt, dit Malko.

– Venez !

Ils passèrent dans la *conference room* où une trentaine de photos étaient étalées sur une grande table.

– Voilà déjà les gens de la *rezidentura*, annonça l'Américain.

« Le « 5 » nous avait donné toutes ces photos. C'est tenu à jour. Est-ce que vous reconnaissez votre type ?

Malko s'approcha de la table et commença à regarder les clichés attentivement. En dix minutes, il en eut fait le tour.

– Ce n'est aucun de ceux-là ! affirma-t-il. Je suis formel.

– OK, dit Stanley Dexter. On va passer aux clandestins. Évidemment, les « Brits » ne les ont pas tous recensés.

Cette fois, c'était un album. Malko commença à en tourner lentement les pages. Chacune comportait plusieurs photos. Il y avait quelques femmes ; Malko était presque arrivé au bout lorsqu'il tomba en arrêt devant la photo en gros plan d'un homme au crâne rasé, avec de gros sourcils noirs et un visage un peu empâté. On aurait pu croire à un Oriental.

– C'est lui ! dit-il simplement, j'en suis sûr. Seulement, il avait un chapeau et je n'ai pas vu qu'il était chauve.

Stanley Dexter le rejoignit, retira la photo de l'album et la retourna.

Une douzaine de lignes imprimées s'étalaient au verso.

« *Arkady Lianine* », lut Stanley Dexter. Ancien agent du Premier Directorate de 1986 à 1990. A été agent à Londres pendant plusieurs années, parle parfaitement anglais, avec même l'accent cockney.

« Ensuite, il est revenu à Moscou et, comme beaucoup d'autres agents du KGB, il l'a quitté en 1992. Après, il a disparu. Une seule fois, les Brits ont trouvé sa photo sur un passeport moldave à un faux nom. Il arrivait de Bruxelles.

– Il se trouve à Londres ? demanda Malko.

Stanley Dexter esquissa une amorce de sourire.

– Oui, puisqu'il a essayé de vous assassiner la semaine dernière. Officiellement, lorsqu'il a demandé l'asile politique à la Grande-Bretagne, il avait déclaré avoir abandonné toute activité d'espionnage. Effectivement, pendant plusieurs années, il a offert ses services à des sociétés de sécurité privées. Puis, vers 2004, il a disparu, a officiellement quitté la Grande-Bretagne.

« Personne ne sait où il a été. Mais en 2006, le « 5 » a repéré cette photo sur un passeport moldave dont il ne s'est plus jamais servi.

– Donc, il continuerait à travailler pour le FSB ? s'enquit Malko.

– Après ce qui vous est arrivé, cela semble évident. Le problème c'est qu'on ignore sous quelle identité il se cache, sous quel nom et où. N'oubliez pas qu'il parle parfaitement anglais, il peut donc se fondre dans la foule sans difficulté !

– Un homme comme lui pourrait très bien avoir organisé l'assassinat de Berezovsky, remarqua Malko.

– Absolument ! approuva le chef de Station de la CIA. D'autant qu'il a dû constituer un réseau de clandestins. Vous avez désormais un avantage : vous pouvez le reconnaître. Encore faut-il le trouver. Un ange passa : Londres comptait quelques millions d'habitants et il y avait beaucoup de chances pour qu'Arkady Lianine ne se rapproche pas de Malko.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Stanley Dexter.

– Reprendre rendez-vous avec Nikolai Glouchkov, dit Malko. Tenter de trouver le contact avec Uri Dan, le garde du corps. Ensuite, on verra.

– J’attends de la Station de Lettonie des éléments sur l’amant de cœur de la maîtresse de Berezovsky, dit l’Américain. Peut-être découvrira-t-on quelque chose.

Malko était déjà en train de composer le numéro de Nikolai Glouchkov. Celui-ci parut surpris de l’entendre.

– Vous m’avez posé un lapin ! dit-il. Pourquoi n’êtes-vous pas venu au Hilton ?

– J’ai eu un grave empêchement de santé, dit Malko, j’ai été indisponible pendant plusieurs jours. Je suis désolé. Puis-je vous rencontrer ?

Le Russe ne se fit pas prier.

– Ce soir à la même heure, dit-il. Même endroit.



Rem Tolkatchev recevait désormais un rapport quotidien de la *rezidentura* de Londres. L’agent Malko Linge était sous surveillance constante, mais on n’avait pas réussi à mettre son portable sur écoute. Le calme semblait revenir ; personne n’avait parlé de la tentative de meurtre du Hilton. De nouveau, l’affaire Berezovsky retombait dans l’oubli.

Aucune réaction du président à ce nouvel échec qui, heureusement n’avait pas entamé l’image de la Russie.

Désormais, Rem Tolkatchev se trouvait confronté à un nouveau dilemme. Grâce aux écoutes, il savait à présent que Nikolai Glouchkov allait de nouveau rencontrer Malko. Il y avait deux options : laisser faire ou liquider préventivement le Russe, ami de Boris Berezovsky. Seulement, cela risquait de relancer l’affaire. Rem Tolkatchev, après s’être plongé dans le dossier, ne trouva pas ce que le Russe pouvait révéler à Malko Linge. Il fallait donc faire l’impasse.

En croisant les doigts.

Quant à attaquer de nouveau Malko Linge, ce n’était pas le moment. On lui avait signalé qu’il ne se déplaçait plus seul. La CIA lui offrait une protection. Pour l’instant, il était intouchable.

Cependant, il décida de tenter autre chose, à partir de sa chambre du Lanesborough.

Cette fois, il n’y aurait pas de contact *direct*. Si cela marchait, il en serait débarrassé pour de bon.



Malko identifia tout de suite Nikolai Glouchkov, installé dans un fauteuil, au pied du bar. Il était le seul client. Lorsqu'il s'approcha de lui, le Russe se leva vivement et lui jeta un regard intrigué. C'était un homme assez âgé, au visage marqué, petit, voûté, les yeux enfoncés. Il ne paraissait pas être en bonne santé.

– C'est vous qui m'avez téléphoné ? demanda-t-il en russe.

– Oui, c'est moi, confirma Malko. J'ai eu un problème de santé qui m'a immobilisé quelques jours.

Le Russe eut un geste évasif.

– Ce n'est pas grave. J'ai cru que c'était encore une manip des « autres », ce rendez-vous avorté. Pour me déstabiliser.

– Qui, « les autres » ?

Nikolai Glouchkov lança un regard noir à Malko.

– Ceux qui ont tué Boris. Ces salauds du FSB. Lorsque j'étais encore à Moscou, ils ont aussi voulu me liquider, parce que j'étais resté trop proche de lui.

– Vous vous connaissiez bien ? interrogea Malko.

– Oui, depuis 1989, confirma Glouchkov. Nous avons fait du business ensemble. C'était une période folle où on pouvait gagner beaucoup d'argent.

Il ne mentionna pas sa condamnation à trois ans et demi de prison pour fraude et détournement d'actif...

– Qu'avez-vous fait ensuite ? demanda Malko.

– Du business. Je me suis occupé de certaines des affaires de Boris. Nous sommes très liés, je suis le parrain d'une de ses filles, Arina. C'était un peu comme un frère pour moi.

– Que pensez-vous de sa mort ?

Nikolai Glouchkov n'hésita pas une seconde.

– Ce n'est pas une mort naturelle, il a été assassiné sur l'ordre de Vladimir Poutine.

– Pourquoi ?

– Deux raisons, fit Nikolai Glouchkov, penché vers Malko. D’abord, cela fait plus de dix ans que Vladimir Poutine veut le liquider pour lui avoir tenu tête. Ensuite, dans quelques semaines, Boris Berezovsky, devait témoigner dans l’affaire Litvinenko qui n’est pas close. Il avait des révélations importantes à faire qui auraient embarrassé Vladimir Poutine.

« Cela suffit, n’est-ce pas ?

– Si c’est le cas, interrogea Malko, comment s’y sont pris ses assassins ?

Nikolai Glouchkov secoua la tête.

– Je ne sais pas, mais je suis à peu près certain qu’il a été empoisonné... C’est la méthode russe. Ils ont à leur disposition des poisons indétectables, à effet rapide ou lent. Qu’on ne détecte pas comme le Polonium. En Russie, ils s’en moquent, il n’y a jamais d’autopsie. Je suis en train de faire une enquête là-dessus, grâce aux amis que j’ai encore à Moscou.

– Que pensez-vous de l’attitude des Britanniques ? demanda Malko.

Nikolai Glouchkov eut une grimace de mépris.

– Ce sont des chiens ! David Cameron a tout cédé à Vladimir Poutine.

« Il a donné des ordres pour que la police enterre l’affaire. On n’aura rien de ce côté-là.

Il y eut un court silence, rompu par Malko qui remarqua :

– Quelqu’un en sait plus que tout le monde sur cette mort. C’est celui qui a découvert le corps.

Le visage de Nikolai Glouchkov s’assombrit.

– Uri Dan. Oui, sûrement, reconnut-il.

– Vous lui avez parlé ?

– Oui, bien sûr.

– Il ne vous a rien dit ?

– Il m’a assuré que la police britannique lui avait interdit de parler de ce qu’il avait constaté à qui que ce soit.

– Même à vous ?

Le Russe hocha la tête.

– Nous n'étions pas intimes. Certes, il savait que j'étais le meilleur ami de Boris, mais c'est tout.

Étrange...

– Savez-vous où je pourrais le trouver ? demanda Malko.

– Je pense qu'il a quitté Londres, répondit aussitôt Nikolai Glouchkov. Je n'avais pas pu me rendre à l'enterrement de Boris il y a quelques jours, aussi, j'avais appelé Uri qui s'y trouvait.

« Il m'a décrit la cérémonie et m'a dit qu'il quittait bientôt la Grande-Bretagne pour retourner en Israël.

– Vous avez son portable ?

– Oui, je l'appelais souvent quand je n'arrivais pas à joindre Boris ; je savais qu'Uri se trouvait toujours avec lui.

– Votre ami avait confiance en lui ?

Nikolai Glouchkov parut surpris par la question.

– Oui, je pense, dit-il, il était avec lui depuis plusieurs années.

« Boris allait souvent en Israël, parlait hébreu et avait beaucoup d'attaches là-bas. Il était juif, comme vous le savez...

– Vous pouvez me donner le portable d'Uri Dan ?

Nikolai Glouchkov hésita à peine avant de tirer un petit carnet noir de sa poche.

– Voilà, dit-il. 7788 566 237.

Malko nota soigneusement. C'était le début du commencement d'une piste. Le Russe le regardait avec curiosité.

– Vous travaillez pour qui ? demanda-t-il.

– La Central Intelligence Agency, dit Malko.

L'autre hocha la tête.

– Pourquoi s'intéresse-t-elle à la mort de Boris ? Il n'avait pas de lien avec la CIA.

– À vrai dire, dit Malko, elle s'intéresse surtout aux activités russes à l'étranger. Les Américains se sont rendu compte que la guerre froide

avait recommencé. Cela les ennua qu'il y ait des cellules clandestines du FSB en Grande-Bretagne. Comme je me suis occupé de l'affaire Litvinenko, on m'a chargé de ce job.

– Bonne chance ! dit Nikolai Glouchkov ; si je peux vous aider, je le ferai avec plaisir. Maintenant, je dois vous quitter. Je dois aller voir *Chorus Line* au théâtre, tout à l'heure. Rappelez-moi quand vous voudrez !

Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main et le Russe, se tenant très droit, se dirigea vers la sortie.

Dès qu'il fut seul, Malko composa le numéro du portable du garde de corps israélien. Une voix féminine anonyme lui apprit que le numéro n'était plus en service.

Ça commençait bien...

Il ressortit du Hilton et alla prendre un taxi devant le Dorchester, demandant de le conduire à l'ambassade américaine.



– Je vais immédiatement alerter la Station de Tel-Aviv, annonça Stanley Dexter. Si on peut mettre la main sur cet Uri Dan, nous ferons un pas de géant. S'il a voyagé sous son nom, il y a une chance de le retrouver.

– Les Israéliens vont coopérer ? demanda Malko.

L'Américain eut une moue dubitative.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée de leur demander... Entre Juifs, ils se serrent les coudes.

– Il y a une autre possibilité, suggéra Malko. Michael Charney, l'ami de Boris Berezovsky. C'est lui qui avait réservé un hôtel pour l'oligarque. Peut-être connaît-il le garde du corps ?

– Je vais leur demander de mettre quelqu'un là-dessus, décida Stanley Dexter. Michael Charney, lui, sera peut-être décidé à collaborer. Après tout, c'était un ami de Boris Berezovsky.

– En attendant, remarqua Malko, je n'ai plus rien à faire. La famille de Berezovsky est aux abris, je n'ai pas les coordonnées de sa petite amie, Anita Spiridonova, même si elle n'est probablement pas dans le coup.

– J’ai quelque chose là-dessus, assura le chef de Station de la CIA. Je vais demander à ma secrétaire.

Cinq minutes plus tard, celle-ci débarquait, le dossier Berezovsky sous le bras. Stanley Dexter en tira une feuille et lut à Malko.

– Voilà. Cette fille est représentée par l’agence de relations publiques Richard Hillgrove. Qui gérait son « image ». Vous pourriez peut-être vous faire passer pour un journaliste pour tenter de la rencontrer. Il paraît que c’est une très jolie fille.

– Ça ne suffit pas, assura Malko, mais je vais essayer.

Il nota le numéro de téléphone et quitta le bureau sans dire à Stanley Dexter qu’il dînait avec Gwyneth Robertson.

CHAPITRE VI

– Tu as maigri ! s'exclama Gwyneth Robertson. Je vais t'emmener manger le meilleur « *roast-beef* » de Londres, au Connaught. Ce n'est pas très gai, mais leur viande est inouïe...

Malko se glissa dans la Bentley. Gwyneth Robertson était en tenue de travail : une longue robe grise jusqu'aux chevilles, des bottes – le temps continuait à être exécrable à Londres – à peine maquillée, mais toujours cet extraordinaire regard pervers de salope en manque.

Dans New Bond Street, l'ex-CIA abandonna sa Bentley à un chasseur poli et blasé et ils gagnèrent la salle à manger du vieil hôtel, légèrement sinistre, peuplée de businessmen. Dès qu'ils eurent choisi et qu'un maître d'hôtel amena avec componction un chariot dont il fit pivoter le couvercle, révélant une magnifique pièce de viande, Gwyneth Robertson dit d'une voix égale :

– Hier soir, j'ai dîné avec un de mes vieux amis du « 5 », que j'avais connu au moment de l'affaire Litvinenko. James Stillwell.

– Un ami ou un amant ? demanda Malko avec un léger sourire.

– C'est un garçon plein de charme, avoua la jeune Américaine.

« À l'époque, nous avons eu une brève aventure, il était fou de moi. Ce n'était pas complètement réciproque. Il vient de divorcer et il est remonté à l'assaut.

– C'est ta vie privée, remarqua Malko. Pourquoi m'en parles-tu ?

Gwyneth eut un sourire en coin.

– Ce n'est pas *tout à fait* ma vie privée. Je n'ai pas accepté son invitation par hasard. Depuis plusieurs années, James appartient à la section du « 5 » qui gère les immigrés russes en Grande-Bretagne. Il a progressé et, désormais, est chef de ce service. J'avais pensé que cela pourrait t'être utile.

– Évidemment ! reconnut Malko, mais est-ce qu'il parle ?

– Un homme amoureux se laisse toujours aller un peu, sourit la jeune femme. Tu penses que j'ai fait venir la conversation sur la mort

de Berezovsky...

Du coup, Malko n'avait plus envie d'entamer son *roast-beef*.

– Que t'a-t-il dit ? demanda-t-il.

– Ce que nous soupçonnions déjà. Le « 5 » a reçu des instructions de Downing Street pour ne pas faire de zèle. Apparemment, David Cameron a fait un deal avec les Russes : ils coopèrent sur le terrorisme mais les Brits leur foutent la paix sur leurs petites incartades.

Malko eut un sourire froid.

– Assassiner un homme, ce n'est pas une incartade.

Gwyneth Robertson avala une énorme bouchée de *roast-beef* et répliqua sans sourire :

– Aux yeux des Brits, si. Il n'y a pas eu de scandale comme dans l'affaire Litvinenko. Le simple suicide d'un homme pas très recommandable. Même la famille n'a pas crié au loup. Seuls quelques amis de Boris Berezovsky, eux aussi, jadis mouillés dans des combines louches ont crié au meurtre. Le public des tabloïds s'en moque éperdument. Le « 5 » joue sur du velours.

– Il t'a dit de quoi Boris Berezovsky était mort ? interrogea Malko.

La jeune Américaine secoua la tête.

– Non. James prétend que le dossier est toujours à la police locale.

– Et les analyses toxicologiques ?

– Elles ont été transmises à un laboratoire d'analyses qui est contrôlé par le gouvernement. Si on a des résultats, cela prendra des mois. Ou des années... Ou on n'en aura jamais. La sécurité des Jeux olympiques de Sotchi vaut bien quelques sacrifices. Il n'y a que Lisa, une des filles de Berezovsky, qui pense que son père était un personnage merveilleux.

– Donc, conclut Malko, ton dîner n'a servi à rien.

– À pas grand-chose ! reconnut la jeune femme. Simplement, désormais nous avons une certitude sur l'attitude des Brits.

– Tu as parlé à ton ami de ce qui m'est arrivé au Hilton ? interrogea Malko.

Gwyneth Robertson secoua la tête.

– Non. De toi, non plus. Il n’aurait pas aimé. J’ai l’impression que le « 5 » n’est pas au courant. En tout cas, tu n’as rien à attendre d’eux, conclut la jeune femme.

– Cela, je m’en doutais, laissa tomber Malko.

Déçu.

Soudain, il pensa à quelque chose qui pourrait considérablement aider son enquête.

– Je ne t’ai pas dit que j’avais identifié l’homme qui a tenté de m’empoisonner, dit Malko.

– Non. Comment as-tu fait ?

– C’est l’Agence, corrigea Malko. Ils m’ont montré tous les profils d’agents russes à Londres que leur avait jadis communiqué le « 5 ». Mon assassin s’appelle Arkady Lianine. C’est un ancien du KGB, passé au FSB dont nous ne savons pas grand-chose.

Il résuma à Gwyneth Robertson tout ce qu’il savait sur le « clandestin » russe, concluant :

– Si nous pouvions mettre la main sur ce type, je suis presque certain qu’il est mouillé dans l’affaire Berezovsky...

Gwyneth Robertson avait sorti son carnet et noté le nom de l’homme qui avait voulu tuer Malko. Elle releva la tête et esquissa un sourire.

– James connaît sûrement ce type... Peut-être ne sait-il pas non plus où il se trouve. Cependant, je vais essayer de lui tirer les vers du nez.

« Seulement, il va falloir que je paie de ma personne, que je sois très gentille avec lui...

Elle regardait Malko droit dans les yeux comme pour lui souligner qu’il était en train de la jeter dans les bras d’un autre homme. Malko s’en tira d’une pirouette.

– Je suis certain que tu peux promettre sans donner.

Gwyneth Robertson ne répliqua pas et dit, comme pour elle-même :

– Je n’ai de chance de trouver des choses sur cet Arkady Lianine que si je lui dis que c’est une demande de l’Agence, absolument pas liée à l’affaire Berezovsky. Ni à toi.

– Fais de ton mieux ! conclut Malko.

Ils avaient terminé le *roast-beef*. Encore des fraises à la crème puis Malko réclama l'addition.

Monstrueuse.

Londres était la ville la plus chère du monde.

Gwyneth Robertson abandonna au chasseur qui venait d'amener la Bentley un pourboire assez conséquent pour nourrir le Bangladesh pendant un mois et descendit New Bond en direction de Piccadilly.

Ensuite, elle tourna à droite en direction de Hyde Park Corner. Sans s'arrêter devant le Lanesborough, continuant dans Knightsbridge Road, vers l'ouest.

Comme Malko tournait la tête vers elle, Gwyneth Robertson dit simplement :

– Je veux te montrer mon nouvel appartement. Dans Kensington.

Apparemment, elle n'était pas vraiment amoureuse de James Stillwell.



Il y avait encore pas mal de monde à « The Library », le bar de l'hôtel Lanesborough. Deux hommes étaient installés au bar dans la première salle, devant des jus de tomate, en face de trois ravissantes putes venues du froid qui, elles, partageaient des sodas.

L'un d'eux prit son portable dans sa poche, le porta à son oreille, écouta, sans dire un mot, et demanda l'addition.

Quelques instants plus tard, les deux hommes quittaient le bar et se dirigeaient vers l'ascenseur.

Ils descendirent au quatrième. Le palier était désert, à l'exception d'un seul homme assis dans un fauteuil.

Les trois complices prirent le couloir de gauche et s'arrêtèrent devant la chambre 418.

Le troisième homme posa à terre sa sacoche, l'ouvrit et en sortit une boîte rectangulaire qu'il appliqua contre la serrure. Il y eut un léger ronronnement, puis un voyant vert s'alluma. L'homme sortit de sa poche une carte magnétique et l'enfonça dans la fente.

Il y eut un « clac » et le pêne se débloqua. Il n'y avait plus qu'à

pousser le battant...

La tâche accomplie, l'homme qui avait débloqué la serrure avec un passe électronique, remit son attirail dans sa serviette et s'éloigna dans le couloir, tandis qu'un des deux hommes pénétrait dans la chambre et que l'autre allait se poster à l'entrée du couloir, près des ascenseurs.

Resté seul dans la chambre, le troisième homme se mit au travail. Il n'avait rien à craindre : une seconde équipe surveillait Malko Linge et l'avait averti quand celui-ci était rentré avec sa cavalière avec qui il avait dîné dans un appartement de Kensington. Il sortit d'une serviette des gants doublés de deux couches de caoutchouc et les enfila soigneusement. Puis une sorte de masque à gaz, un respirateur imprégné d'un antidote puissant.

En effet, il jouait avec sa vie.

Il prit ensuite une capsule de verre contenant environ un milligramme de substance toxique. Il s'agissait d'un composé organophosphoré mortel. On le fabriquait dans l'usine chimique militaire de Chikhany dans la région de Saratov en Russie. Placée sous le contrôle du FSB.

Ce produit, diffusé par l'air ambiant, lorsqu'il atteignait sa victime, bloquait les impulsions nerveuses, entraînant d'abord le rétrécissement des pupilles, puis la paralysie du système nerveux. En cas d'examen post mortem, la mort semblait causée par une embolie cérébrale. Sans décrocher le téléphone fixe, l'homme brisa la capsule et fit tomber une goutte minuscule sur l'ébonite du combiné.

Ensuite, il laissa tomber la capsule dans sa serviette et la referma soigneusement. Puis, il fit de même pour le masque à gaz, ensuite pour les gants en caoutchouc.

Sa tâche était terminée.

La personne qui se servirait de ce téléphone en décrochant activerait le produit mortel déposé sur l'ébonite, qui, sous l'influence de la chaleur, au contact de la tête et de la bouche, entrerait dans l'organisme de l'utilisateur.

La serviette refermée, l'homme ressortit de la pièce, après avoir éteint, et rejoignit son complice qui l'attendait sur le palier.

Ils prirent l'ascenseur, et, en bas, traversèrent le hall, s'éloignant ensuite à pied dans Knightsbridge Road.

Il suffisait désormais d'appeler le numéro de la chambre.

Lorsque son occupant décrocherait, il inhalerait le produit mortel et serait mort en quelques secondes.



Gwyneth Robertson déposait sur le lit un plateau de petit déjeuner avec une théière et des toasts.

– Si tu veux, je t’emmène, proposa-t-elle. Je gagne très bien ma vie, mais je commence tôt. Sinon, tu fais la grasse matinée et tu prends un taxi...

Malko baissa les yeux sur sa montre : sept heures et demie... La veille, ils avaient regagné la petite maison de la jeune femme vers onze heures, mais ne s’étaient endormis que beaucoup plus tard. Une petite « *town house* » de poupée, au fond de Chelsea avec, miracle, une place de stationnement devant pour la Bentley. Comme on était à Londres, personne ne venait la rayer ou la vandaliser et on ne lui prenait jamais sa place...

– Je vais venir avec toi, dit Malko en s’étirant.

Vingt minutes plus tard, ils partaient vers le centre au milieu d’une circulation abominable. En dépit de la « *congestion tax* » qui taxait lourdement les véhicules entrant dans le centre, il y avait beaucoup de monde...

– Je vais appeler James aujourd’hui, promet Gwyneth Robertson. Je suis certaine qu’il sera ravi de déjeuner ou plutôt dîner avec moi. Seulement, je ne pourrai pas lui parler immédiatement de ton Arkady Lianine. Cela peut prendre plusieurs jours. Il a sûrement un dossier sur lui.

– Ce serait miraculeux, dit Malko. *Officiellement*, le « 5 » a juré à la CIA qu’ils l’avaient perdu de vue, qu’il n’était peut-être même pas en Grande-Bretagne.

– On sait qu’il y était, coupa la jeune femme. Tu peux compter sur moi.

Une bonne demi-heure après, la Bentley s’arrêta devant le Lanesborough. Gwyneth Robertson tendit ses lèvres à Malko avec un sourire en coin.

– Ne m’invite pas à dîner ces jours-ci, je serai prise...

Il lui caressa quand même la cuisse avant de descendre de voiture...

En dépit des promesses de Gwyneth Robertson, pour l'instant, il se trouvait au point mort dans son enquête. Il découvrit le *Times* accroché à la porte de sa chambre et gagna directement la salle de bains. Pour ne pas retarder son hôtesse, il ne s'était ni lavé ni rasé. Sous l'eau tiède de la douche, il repensa à l'homme qui avait tenté de l'empoisonner. De plus en plus persuadé qu'il était mêlé au « suicide » de Boris Berezovsky.



Un SMS s'afficha sur le portable de Malko.

« Je vous attends à Grosvenor Square. Stanley. »

Il était presque onze heures. Si le chef de Station de la CIA n'avait pas appelé Malko, c'est qu'il s'agissait d'une nouvelle importante... Cinq minutes plus tard, il était dans un taxi.

Stanley Dexter l'accueillit avec un sourire satisfait.

– Nous avons retrouvé la trace d'Uri Dan, le garde du corps, annonça-t-il.

CHAPITRE VII

Malko gagna le grand canapé de cuir en face de la table basse, rejoint par Stanley Dexter, et demanda :

– Il est toujours à Londres ?

– Non, grâce aux billets d'avion, nous avons reconstitué son parcours. Il est parti de Londres le lendemain de l'enterrement de Boris Berezovsky. Le « 5 » lui a facilité son départ à Heathrow. Il a pris un vol direct pour Tel-Aviv sur El Al.

– Et ensuite ?

– Nous savions que c'était un ancien du Mossad. Notre Station à Tel Aviv leur a demandé un coup de main. Pour eux, c'était facile. Uri Dan avait gardé un petit appartement à Tel Aviv, dont on nous a communiqué l'adresse.

– Pas le téléphone ?

– Non, ils n'ont pas poussé la coopération aussi loin et nous ont fait jurer de ne pas en faire état.

– Il sait qu'on s'intéresse à lui ? s'enquit Malko.

– Si le Mossad ne le lui a pas dit, non, précisa le chef de Station de la CIA.

– Qu'est-ce que vous suggérez ?

Stanley Dexter esquissa un sourire.

– Le temps est meilleur à Tel-Aviv qu'à Londres. Je pense que vous êtes tout indiqué pour aller lui poser quelques questions...

« La Station locale vous donnera un coup de main.

– Vous pensez que pour l'instant, il n'y a plus rien à faire à Londres ? demanda Malko.

Stanley Dexter esquiva.

– Si, sûrement, mais ce type est une urgence. Il peut disparaître dans la nature. Le mieux serait que vous partiez demain.

C'était un peu plus qu'une suggestion. Motivée. À part la police, le garde du corps israélien était le seul homme à avoir vu le cadavre de Boris Berezovsky, et, donc, à pouvoir donner des détails précis. Malko pensa à Gwyneth Robertson : il devait absolument la voir avant son départ afin de savoir si elle avait découvert quelque chose sur Arkady Lianine. Cette piste-là *aussi* pouvait grandement faire avancer son enquête.

– Très bien, conclut-il, je vais essayer de trouver un vol à une heure décente pour Tel-Aviv demain.

– Quelqu'un de la Station viendra vous récupérer à Ben Gourion Airport, promet Stanley Dexter.

Malko esquissait le geste de se lever quand le chef de Station de la CIA l'arrêta d'un geste.

– Attendez, avant de partir, je voudrais que vous ayez une conversation avec un membre de la D.O. qui est venu spécialement à Londres pour cette affaire. Ryan Young. Il va nous rejoindre.

– Qu'est-ce qu'il est venu faire ? demanda Malko.

– Ryan Young est un spécialiste des opérations clandestines et tordues, expliqua l'Américain. Il en a monté pas mal pour l'Agence.

« Nous lui avons donc demandé d'étudier le suicide de Berezovsky en supposant qu'il s'agissait d'un meurtre déguisé et de nous dire comment, dans ce cas, il aurait traité le problème. Vous êtes OK pour le voir ?

– Bien sûr, approuva Malko.

Le chef de Station sortit du bureau et revint avec un homme corpulent, les cheveux encore noirs, des joues bien gonflées, des yeux bleus un peu proéminents. On aurait dit un contremaître à la retraite.

Stanley Dexter fit les présentations.

– Ryan est un vicieux, dit-il. Peut-être va-t-il nous éclairer ?

Ryan Young eut un vague sourire et se tourna vers Malko.

– Par quoi voulez-vous commencer ?

– La scène de la mort dans la salle de bains, dit Malko, puisque je vais voir le garde du corps. Avez-vous des idées ?

Ryan Young ouvrit son dossier où il avait noté tous les points susceptibles d'intéresser Malko.

– Je n'ai pas vu les lieux, commença-t-il, donc je n'ai pas beaucoup de détails.

« Cependant, j'ai étudié plusieurs éléments. D'abord, le fait que la porte de la salle de bains soit fermée de l'intérieur, laissant supposer que Boris Berezovsky s'y était enfermé. Or, cela ne veut rien dire. Nous avons d'excellents spécialistes qui peuvent faire fonctionner une serrure avec des pinces spéciales qui ne laissent de traces que visibles au microscope. Cette porte peut donc avoir été ouverte et refermée.

« Je pense que les Russes ont des gens aussi bons que les nôtres.

– Et la pendaison ? demanda Malko.

Ryan Young eut une moue dubitative.

– Deux choses me paraissent bizarres. D'abord, lorsqu'on se pend, on monte sur quelque chose. Personne n'a parlé de chaise ou de tabouret... En admettant que la structure de la douche ait été assez solide pour supporter un corps, d'après la police, Boris Berezovsky a été retrouvé sur le sol avec une côte fracturée, conséquence de sa chute. Celle-ci ayant été provoquée par la rupture du lien qui servait à l'étrangler.

« Si ce lien s'est rompu, il y a de fortes chances pour que Boris Berezovsky ait encore été vivant lorsqu'il a chuté sur le sol.

« Or, une fracture de côte est extrêmement douloureuse.

« Comment expliquer qu'il n'ait pas réagi s'il était encore vivant. Il n'y a qu'une seule explication : il était déjà mort quand il est tombé ou qu'on l'a jeté sur le sol.

« Cependant, il n'était pas mort à la suite de son étranglement, mais d'une autre cause. Si c'est un meurtre, vraisemblablement par empoisonnement...

Vieille méthode russe. Les empoisonnements étaient légion dans les règlements de compte en Union soviétique ou en Russie, une des dernières victimes étant Alexandre Litvinenko.

Malko fixa le spécialiste de la D.O.

– Si on vous avait demandé de faire ce job, auriez-vous accepté ?

L'Américain n'hésita pas.

– Aucun problème. Cela demande simplement une très bonne préparation et une bonne équipe. N'oubliez pas que le garde du corps s'est absenté pendant plusieurs heures et que son patron était seul dans la propriété !

– Il y avait des caméras ? objecta Malko.

Ryan Young sourit.

– Toute ma vie, j'ai neutralisé des caméras et des systèmes d'alarme. Pendant un certain temps, je m'occupais du cambriolage des ambassades étrangères à Washington. Je peux vous dire qu'il y en avait beaucoup. Cela ne nous a jamais posé de problèmes...

Un ange passa, en se tordant de rire.

Malko était édifié...

– Autrement dit, conclut-il, à vos yeux de professionnel, il est parfaitement possible que Boris Berezovsky ait été assassiné ?

– Affirmatif, confirma d'une voix égale le spécialiste des opérations clandestines.

La visite à Uri Dan devenait de plus en plus impérative...

– Je vous remercie, dit Malko, pensant que Ryan Young n'avait plus rien à lui dire.

Ce dernier, cependant, se tourna vers lui et dit :

– *Sir*, j'ai soigneusement épluché le dossier de cette affaire et je voulais vous faire une remarque. Qui pourrait peut-être vous aider dans votre investigation.

– Laquelle ? demanda Malko.

Ryan Young prit dans sa serviette un dossier contenant des coupures de journaux dont certains passages étaient surlignés en jaune et leva la tête.

– La veille de sa mort, Boris Berezovsky a eu un entretien avec un journaliste du magazine *Forbes* Russie, Ilya Sokolov, venu spécialement de Moscou pour l'interviewer. Ce qui a étonné beaucoup de gens, car *Forbes* n'était pas en bons termes avec l'oligarque russe. Qu'en pensez-vous ?

– Qu'Ilya Sokolov a peut-être participé de loin au complot contre Berezovsky, expliqua Malko. En effet, dès le lendemain de sa mort, il s'est répandu dans la presse russe pour dire que l'oligarque lui avait semblé découragé, au bord du suicide, ruiné...

« À mes yeux, cela fait partie de la « *dezinformatzia* » russe, pour accréditer la thèse du suicide.

« Comme la lettre que Boris Berezovsky aurait soi-disant écrite à Vladimir Poutine pour lui demander la permission de revenir en Russie, étant au bout du rouleau. Les Russes sont coutumiers de cet accompagnement.

– C’est effectivement bien vu, reconnu Ryan Young. D’autant que *personne* ne sait ce que Boris Berezovsky et ce journaliste se sont dit au cours de cette rencontre au Four Seasons, à Londres.

Un autre point m’a frappé. J’ai fait traduire l’article en russe de *Forbes Magazine* par l’Agence. Je l’ai lu attentivement.

« Or, il n’y a *rien* dans cet article qui justifie une interview demandée avec insistance, au dernier moment... Absolument aucune révélation, à part les commentaires sur l’état d’esprit de M. Berezovsky, qui ne prenaient de la valeur qu’après le décès de ce dernier.

« Pourtant, M. Ilya Sokolov est considéré comme un journaliste de premier plan qui ne perd pas son temps à dire des platitudes...

– Qu’en concluez-vous ? demanda Malko.

Ryan Young demeura impassible et laissa tomber :

– Lorsqu’on prépare une opération de ce type, la première chose dont on s’assure c’est de pouvoir « localiser » la cible avec certitude.

– Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

L’Américain enchaîna.

– Supposons que l’opération ait été prévue pour le lendemain.

« Il fallait absolument s’assurer de l’endroit où Boris Berezovsky allait coucher. Il avait deux maîtresses à Londres, des amis, pouvait rester à l’hôtel. Ou rentrer dans sa résidence, ce qu’il a fait. Seulement, ceux qui avaient décidé de le liquider devaient *absolument* en être certains. Pour cela, la méthode la plus sûre était de suivre Boris Berezovsky à la sortie du Four Seasons pour vérifier où il allait.

« Avec une équipe entraînée, cela ne pose aucun problème. Et, ensuite, cela permet de frapper à coup sûr...

Le cerveau de Malko tournait à 100 000 tours minute. Il rompit le silence :

– Vous voulez dire que le but de cette interview aurait été uniquement de « prendre en charge » Boris Berezovsky pour s’assurer

de l'endroit où il serait dans les prochaines heures ? demanda-t-il.

– C'est ce que j'aurais fait dans le même cas, confirma Ryan Young.

– Donc, conclut Malko, cet Ilya Sokolov aurait joué un rôle beaucoup plus actif que nous ne l'estimons dans cette affaire ?

– C'est ce que je pense, conclut Ryan Young.

La suggestion du spécialiste de la D.O. était parfaitement cohérente et compatible avec ce qu'on savait du *modus operandi* des Russes. Si « on » avait demandé à Ilya Sokolov d'aller interviewer Boris Berezovsky sans lui expliquer pourquoi, il ne pouvait pas refuser.

– Je vous remercie, conclut Malko, je vais intégrer cette nouvelle donnée dans mes recherches. Cependant, il est retourné en Russie et ne doit pas être facile à joindre.

Ryan Young eut un geste évasif.

– Ce n'est plus mon problème. J'ai essayé de vous éclairer de mon mieux. À vous de jouer !

Cette fois, il se leva pour de bon, et sortit du bureau de Stanley Dexter. Celui-ci, lorsqu'il fut seul avec Malko, remarqua :

– Je me demande si vous ne devriez pas aller à Moscou...

Malko sourit.

– Je vais d'abord à Tel-Aviv. Si les Russes me voient débarquer à Moscou, ils vont immédiatement se douter que nous enquêtons sur la mort de Berezovsky.

– Ils le savent déjà, laissa tomber le chef de Station de la CIA. La tentative d'empoisonnement dont vous avez été victime en est la preuve. OK, faisons les choses dans l'ordre ! Je vais quand même voir avec la Station de Moscou ce qu'on peut apprendre sur cet Ilya Sokolov.

Il retourna à son bureau et appuya sur l'appel de sa secrétaire.

– Mary, M. Linge va s'en aller. Vous avez ce dont il a besoin ?

Trois minutes plus tard, la secrétaire débarquait avec une enveloppe qu'elle tendit à Malko.

– Voici votre billet pour Tel-Aviv, une réservation à l'hôtel Dan et tous les numéros de téléphone utiles.

– Quelqu'un de la Station viendra vous chercher à Ben Gourion,

confirma Stanley Dexter. *Good luck !* Vous allez avoir du soleil.

À peine fut-il sorti du « bunker » de l'ambassade américaine que Malko héla un taxi dans Upper Grosvenor Street. Et appela aussitôt Gwyneth Robertson qui demanda :

– Je suis en meeting. Il y a du nouveau ?

– Je quitte Londres demain matin, dit Malko, je voudrais te voir ce soir.

L'ex-agente de la CIA réfléchit quelques secondes.

– OK, mais pas avant neuf heures et demie. Au Caprice, dans Arlington Street, près de Piccadilly. Je te laisse.



On se serait cru à la bourse tant l'endroit était bruyant ! Tout le monde hurlait. Une sorte de brasserie typiquement britannique, pleine à craquer. Une réceptionniste asiatique annonça à Malko que la table de Mrs Robertson n'était pas encore prête et le parqua au bar.

Gwyneth Robertson entra en coup de vent, ployant sous les dossiers, à dix heures moins dix. Elle les jeta sur un tabouret et soupira.

– Si ce n'était pas toi, j'aurais filé directement au lit ! Je suis morte.

Le barman s'était approché, elle lui lança :

– Un double Martini avec vodka et à manger. Je meurs de faim.

Elle portait son tailleur Chanel de combat, avec un chemisier fuchsia toujours aussi bien rempli. Elle l'écarta subrepticement pour montrer son soutien-gorge à Malko.

– Tu vois, c'est assorti. Et la culotte aussi...

L'érotisme ne la quittait jamais complètement... Quelques secondes plus tard, on les mena à une petite table du fond, juste desservie, et elle regarda Malko avec un sourire en coin.

– Je sais que ton désir de me voir est intéressé, mais je t'aime quand même. Où vas-tu demain ?

– Tel-Aviv !

– Le garde du corps ?

Elle réfléchissait vite.

– Exact, dit Malko, l'Agence a retrouvé sa trace. J'ignore s'il va me parler. Et toi où en es-tu ?

Gwyneth Robertson but un peu de son Martini et sourit.

– Moi, dit-elle, je suis en train de sacrifier ce qui me restait de vertu pour retrouver la trace d'Arkady Lianine.

– Tu as obtenu des résultats ?

La jeune femme lui jeta un regard de reproche.

– Veux-tu que je te donne des détails sur la façon dont mon amant s'est jeté sur moi ? Il a passé le turbo et est fou de moi. Il ne me lâche pas. J'espère qu'il n'en parle pas dans sa boîte. Les gens pourraient se poser des questions.

– Tu as obtenu quelque chose de lui ? demanda Malko. Timidement.

– Pour l'instant, dit-elle, c'est *lui* qui a obtenu quelque chose de moi... Je suis en phrase d'approche.

« Le « *sting* », c'est pour plus tard. Peut-être à ton retour, si tu restes assez longtemps.

– Je suis désolé de ce que je te fais faire, assura Malko.

Gwyneth Robertson eut un sourire ironique.

– Rassure-toi, c'est un très bon amant ! Ce n'est pas une corvée. Il a été chez Harrods m'acheter une ravissante broche que j'avais vue dans un magazine. Il est en train d'entamer sa retraite...

Agréable cynisme. Se disant qu'elle avait peut-être blessé Malko, Gwyneth posa la main sur la sienne, et dit avec une nuance de tendresse :

– Je ferai quand même l'amour avec toi, avec beaucoup de plaisir, quand tu reviendras. Et je vais le mettre en condition ; s'il a les informations nécessaires, nous retrouverons Arkady Lianine...

On avait déposé devant eux des crevettes au curry avec un riz étrange. À part le beurre, excellent, tout était étrange. À leur droite, un clergyman s'empiffrait en louchant sur la poitrine de Gwyneth Robertson.

La jeune femme dévorait. Lorsqu'elle attaqua la meringue au citron, elle semblait plus détendue.

– Je vais lui mettre la pression progressivement. Il est si amoureux

qu'il ne va pas décrocher maintenant, encore faut-il qu'il possède l'information.

Le restaurant se vidait. Lorsqu'ils sortirent, il était près de minuit.

– Je te dépose, proposa Gwyneth Robertson.

Le voiturier avait déjà amené sa Bentley. La voiture était imprégnée de son parfum. À peine assis, Malko ne put s'empêcher de poser la main sur la cuisse de la jeune femme qui sourit.

– Ne fantasme pas, je reviens du bureau, j'ai des collants !



Rem Tolkatchev ouvrit l'enveloppe qu'on venait de lui apporter du FSB de la *Bolchaïa Loubianka*. C'était une note en provenance de la *rezidentura* de Londres. Lui apprenant que Malko Linge avait embarqué deux heures plus tôt sur un vol à destination de Tel-Aviv.

Il posa la note et commença à réfléchir.

Furieux intérieurement.

C'était bien la peine d'avoir neutralisé politiquement les Britanniques pour que la CIA lui tombe sur le dos ! Et surtout un homme comme Malko Linge.

Il devait désormais mesurer le risque et les contre-mesures possibles ; sachant très bien pourquoi Malko Linge se rendait en Israël.

Nouveau revers : les mesures qu'il avait fait prendre pour le neutraliser une seconde fois à Londres n'avaient apparemment pas fonctionné. Il fallait « démonter » coûte que coûte. Afin d'éviter une bavure.

CHAPITRE VIII

– *Housekeeping*!

Après avoir lancé son cri d'avertissement, Benazir Saldo poussa le battant de la porte de la chambre 418. Elle savait celle-ci libre, le client étant parti le matin même, mais c'était une seconde nature. Le personnel du Lanesborough ne pénétrait jamais dans une chambre sans avoir lancé son cri de guerre. Une règle strictement appliquée.

Après avoir coincé la porte en position ouverte, la femme de chambre pénétra dans la pièce et s'attaqua au ménage en commençant par la salle de bains.

Employée depuis six mois au Lanesborough, la jeune Pakistanaise mettait un soin maniaque à accomplir sa tâche fastidieuse. Elle tenait à garder sa place.

Tout se passa normalement jusqu'à la penderie. En faisant coulisser l'accès elle aperçut la porte du petit coffre-fort ouvert et quelque chose qui ressemblait à des billets. Elle envoya la main et ramena une petite liasse de billets de dix livres oubliés par le client.

La tentation ne l'effleura que quelques secondes, même si ces billets représentaient une demi-semaine de son salaire. D'abord, elle était honnête et, ensuite, cet argent pouvait avoir été laissé volontairement, pour la tenter.

Remettant les billets en place, elle gagna la table de nuit et décrocha le téléphone fixe, appuyant sur la touche « *housekeeping* ». Dès qu'on eut répondu, elle annonça d'une voix égale :

– Ici, Miss Saldo, je suis à la chambre 418 et je viens de trouver une somme d'argent oubliée dans le coffre. Pouvez-vous m'envoyer quelqu'un ?

– *No problem*, assura la voix de son *supervisor*.

Après avoir raccroché, la jeune Pakistanaise reprit son ménage, refaisant le lit avec soin.

Ce n'est que plusieurs minutes plus tard qu'elle éprouva une étrange sensation de vertige.

D'abord, elle crut à un malaise passager et continua, courageusement.

Mais ses jambes se dérobaient sous elle et la tête lui tournait. Bien que ce soit interdit par le règlement, elle se laissa tomber dans un fauteuil, incapable de bouger.

Son visage s'était couvert de sueur, et elle avait l'impression que son cœur s'emballait.

Entendant la porte s'ouvrir, elle voulut se lever, mais, à nouveau prise d'un vertige, elle ne termina pas son geste et s'effondra sur l'épaisse moquette.

C'est là que le *supervisor* la découvrit, étalée de tout son long au pied du lit.

– *My God !*

À son teint livide, il réalisa immédiatement que la femme de chambre était victime d'un grave malaise.

Pour gagner du temps, il n'utilisa pas le téléphone de la chambre mais son portable pour appeler directement la sécurité.

– J'ai une employée malade au 418, annonça-t-il. Cela semble sérieux. Pouvez-vous m'envoyer un *paramedic* ?

La femme de chambre ne bougeait plus. Il se pencha sur elle et prit son pouls, qu'il sentit à peine.

Elle respirait encore, mais elle était visiblement en très mauvais état. En attendant les secours, il alla récupérer les billets dans le coffre et les glissa dans une enveloppe de l'hôtel avec le numéro de la chambre.

Un infirmier et un *paramedic* arrivèrent cinq minutes plus tard avec une civière. On y déposa Benazir Saldo et le *supervisor* referma la porte, après s'être assuré que le ménage avait été fait. Il se dit que cette femme de ménage devait être enceinte et n'y pensa plus.



Malko, arrivant du vol British Airways de Londres, déboucha dans l'interminable couloir circulaire de l'aéroport Ben Gourion qui desservait tous les comptoirs d'embarquement. On se serait cru dans le métro tant il y avait de passagers, arrivant des quatre coins du monde

ou cherchant à atteindre leur porte d'embarquement.

Il gagna la zone d'arrivée, mêlé à une foule hétéroclite de touristes, de juifs orthodoxes en noir, de businessmen. La dernière fois qu'il s'était retrouvé en Israël avait véritablement failli être la dernière. En dépit de leur prudence légendaire, les Israéliens avaient quand même chercher à l'éliminer.

Discrètement².

Ils ne le considéraient pas comme un ami et il avait mis le doigt sur un point particulièrement sensible.

Devant les guichets d'immigration, les queues étaient interminables et il prit son mal en patience. Enfin, au bout d'une demi-heure, un « *immigration officer* » au visage impassible, prit son passeport, le photographia, lui demanda s'il acceptait d'être tamponné et le lui rendit.

Comme il n'avait qu'un bagage à main, il gagna directement la sortie et aperçut dans la foule attendant les nouveaux arrivants un homme brandissant une pancarte avec son nom. Lorsqu'il s'avança vers lui, l'inconnu lui tendit la main et se présenta.

– Je suis John Harding, annonça-t-il, un des *deputies* de M. Oliver Snow. Il m'a chargé de vous déposer à votre hôtel, le Dan, et de vous conduire ensuite à l'ambassade. Il vous attend pour déjeuner.

Cinq minutes plus tard, ils étaient sur le *freeway* menant à Tel-Aviv. Sous un soleil radieux. Plus ils se rapprochaient de la ville, plus la circulation ralentissait.

Le jeune Américain soupira.

– L'entrée de Tel-Aviv est une horreur... On devait construire un train entre Jérusalem et Tel-Aviv, mais ça n'a jamais été fait.

Malko regarda le paysage plutôt aride autour de lui, un train de banlieue longeait l'autoroute. Il y avait des usines partout, on aurait dit une ruche.

– Comment est l'ambiance là ? demanda-t-il.

– Mauvaise ! laissa tomber John Harding, une grande partie de la population vit très mal. Pas d'argent. Ici, à Tel-Aviv, les Israéliens ne pensent pas beaucoup aux Arabes : ils n'en voient jamais, sauf les arabes israéliens. La Cisjordanie, c'est loin... Tout ce qu'ils veulent,

c'est faire la fête et gagner beaucoup d'argent.

Ils passèrent devant deux soldates en uniforme qui faisaient du stop, le Galil à l'épaule.

Spectacle banal.

Quittant bientôt l'autoroute qui contournait la ville pour plonger dans le centre.

Malko se demanda comment allait l'accueillir l'ex-garde du corps de Boris Berezovsky, l'homme qui pouvait peut-être l'éclairer sur les circonstances de la mort de l'oligarque russe au suicide étrange.



Un soleil brillant arrivait à traverser les glaces blindées de la salle à manger de l'ambassade américaine de Tel-Aviv, qui donnait sur une des plages les plus fréquentées de la ville. Bien qu'Israël soit un pays ami, les précautions de sécurité étaient draconiennes. Pourtant, le bâtiment n'avait jamais été attaqué. Seuls les activistes du Hamas auraient eu intérêt à le faire, mais ils n'arrivaient pas jusqu'à Tel-Aviv.

Heureusement, une cascade de terrasses séparait l'ambassade de la promenade Herbert Samuel qui longeait la plage avec ses baraques de « *falafels* », ses marchands de bouées et ses restaurants bon marché.

Deux mondes différents.

L'ambassade US était coincée entre cette plage et l'étroite rue Hayarkon, perpétuellement encombrée, bruyante et étroite. Bizarrement elle avait été construite au milieu du quartier le plus touristique de Tel-Aviv, entre l'opéra et une brochette d'hôtels de luxe : le Hilton, le Sheraton et le Dan, où on avait installé Malko.

La rue étant en sens unique, cela ne facilitait pas les déplacements.

Blindée sur toutes ses faces, insonorisée, protégée par une nuée de capteurs électroniques, l'ambassade était une bulle sécurisée au milieu d'un monde supposé hostile.

Son toit plat, hérissé d'antennes de toutes les formes, servait aussi d'héliport, ce qui facilitait bien la vie de certains agents de la CIA infiltrés en Israël. Et servait aussi aux exfiltrations discrètes de certains Palestiniens amis des USA, recherchés par le Shin Beth. Sa position en bordure de mer simplifiait bien les choses.

Les deux pays étaient alliés, mais se faisaient quand même quelques cachotteries...

Lorsque Malko pénétra dans la salle à manger, Oliver Snow, le chef de Station, regardait la mer à travers une des grandes baies vitrées. Il se retourna et vint vers Malko avec un sourire chaleureux.

– Nous nous étions vus il y a un peu plus de deux ans, rappela-t-il. Je n'ai plus qu'un an à faire ici, avant de retourner à Langley.

L'Américain était un brun longiligne et plutôt austère, avec des lunettes carrées sans monture, un crâne dolichocéphale et un costume à fines rayures.

Les deux hommes s'installèrent à la grande table, un « marine » présenta une bouteille de Chablis et Oliver Snow leva son verre.

– Bienvenue à Tel-Aviv, M. Linge ! Je crois que votre mission ici est assez simple. Mais d'abord, déjeunons, vous devez mourir de faim !

Ils se levèrent pour aller se servir à un buffet : une grande table couverte de poissons grillés, frits ou cuits à la vapeur, avec un assortiment complet de *mezzes* orientaux et de salades, à l'américaine.

Deux « marines » silencieux et raides se tenaient à côté de la table pour assurer le service.

Tout le temps de la dégustation des poissons, les deux hommes devisèrent des problèmes de la région, du blocage des pourparlers israélo-palestiniens, enlisés depuis des années, à cause de l'intransigeance israélienne.

– Comment s'est passé le voyage d'Obama ? demanda Malko.

Le président américain était venu quelques semaines plus tôt.

Une visite éclair.

– Un non-événement ! soupira Oliver Snow. Il ne veut plus se mouiller dans une affaire à laquelle il ne croit pas. Personne n'en attendait rien. Ni les Israéliens, ni les Palestiniens. Nétanyahou ne l'aime pas et il n'aime pas Nétanyahou. Point final.

– Et la Syrie ?

Nouveau soupir du chef de Station.

– C'est une autre paire de manches ! Au fond, les Israéliens s'entendent bien avec les Syriens ; en trente ans de paix froide, il n'y a jamais eu d'incident sérieux entre les deux pays... Alors, finalement, Israël s'accommoderait bien d'une réélection de Bachar El-Assad en

2014, même s'ils prétendent le contraire. D'autant que son armée a remporté pas mal de succès sur le terrain. Tout le monde s'attendait à ce que ce régime s'effondre rapidement. Maintenant, beaucoup de pays font des révisions déchirantes. Au fond, personne n'a envie de voir Al-Qaida s'installer en Syrie... Les Israéliens moins que personne.

« Nous avons été imprudents de nous engager trop vivement dans la croisade anti-Bachar. Désormais, nous essayons de mettre sur pied cette fichue conférence de Genève, mais ce n'est pas gagné. Et puis, elle suppose le problème résolu : Bachar El-Assad prêt à s'effacer.

« Ce qui n'est pas du tout le cas...

« Des millions d'Arabes aimeraient aussi balayer Israël de la surface du Moyen-Orient, mais personne n'en a le pouvoir *militaire*. Pour Bachar, c'est un peu la même chose. Avec les Russes et les Iraniens à ses côtés, il peut tenir indéfiniment.

Un ange passa, rougissant.

Ce n'était pas vraiment la position *officielle* des États-Unis qui appelaient publiquement tous les jours au départ du président syrien.

– Donc, les Israéliens ne sont pas trop inquiets, conclut Malko.

Olivier Snow approuva.

– Non, d'autant que la situation intérieure est plutôt calme, en leur faveur. Ils continuent de coloniser la Cisjordanie à tour de bras, sournoisement, afin de rendre la situation irréversible. Allez faire un tour là-bas et vous verrez par vous-même que c'est *déjà* irréversible ! Une situation inextricable... avec un patchwork de villages palestiniens et d'implantations israéliennes, le tout complètement enchevêtré.

– Et les Palestiniens ne protestent pas ?

– Ils sont résignés, soupira l'Américain. Grâce aux tombereaux d'argent déversés par l'Union européenne, ils vivent un peu mieux. Les Israéliens ont supprimé les barrages les plus gênants et, à Ramallah, la « capitale », l'argent coule à flots.

– Et le Hamas ? demanda Malko.

– Il nage dans le bonheur ! expliqua le chef de Station. Lui n'a jamais voulu de négociations avec Israël. Avec le nouvel engagement du Qatar à ses côtés, il récupère *aussi* de l'argent, des armes et se consolide en attendant l'affrontement final. Les frontières avec l'Égypte sont entrouvertes et la vie un peu plus facile.

« La seule crainte des Israéliens c'est qu'Abou Mazen leur rende les clefs de la Cisjordanie, ce qui les obligerait à prendre en charge ce territoire. Un cauchemar économique car la situation est très mauvaise en Israël. Je connais des familles qui vivent avec 3 000 shekels par mois. Il y a vraiment, le long de la côte, des poches de misère et les salaires restent très bas.

Il fit signe au « marine » de leur verser un peu de Chablis et lança.

– *Back to the farm* ! La Station de Londres m'a averti de la raison de votre visite ici : vous voulez rencontrer l'ancien garde du corps de Boris Berezovsky. Un Israélien, du nom de Uri Dan.

– Exact, confirma Malko. L'Agence s'intéresse à cette affaire et je pense que cet homme qui a découvert le corps de Boris Berezovsky peut révéler des choses.

« À condition qu'il veuille parler.

– Lorsque j'ai reçu le message de Londres, dit Oliver Snow, j'ai contacté directement un de mes homologues au Mossad, sachant que cet Uri Dan a fait partie de leurs structures pendant plusieurs années. Ils n'ont pas fait de difficultés à me donner son adresse, tout en me garantissant qu'il n'avait plus de liens avec le Mossad et que, depuis son départ de l'Institut, il avait travaillé pour plusieurs boîtes privées.

– Ils ne vous ont pas demandé la raison de votre requête ?

– Si, bien sûr. Je leur ai dit la vérité. L'Agence souhaitait bavarder avec lui pour lui poser des questions sur la mort de Berezovsky. Ce qui n'a pas eu l'air de leur poser de problèmes.

C'était trop beau pour être vrai.

– Que fait-on alors ? demanda Malko.

– Nous ne savons pas si Uri Dan a un nouvel employeur. Il faut donc aller directement chez lui. Mon *deputy*, John Harding, vous accompagnera. Il connaît bien la ville ; mais, avant, il y a une précaution à prendre. Nous avons une « source » qui s'intéresse à tous les anciens du Mossad. Un journaliste du *Haaretz*. Il vous attend devant le théâtre Habima. Il connaît John. J'espère qu'il aura des informations.

« À cinq heures.

« D'ici là vous pouvez profiter de la plage.

Devant l'étendue bleue de la Méditerranée, les gens gambadaient

dans les vagues ; on ne se serait jamais cru dans un pays en guerre, cerné par des voisins hostiles.

Malko se dit que sa mission se présentait plutôt bien. Après tout, les Israéliens n'avaient aucune raison de s'intéresser à la mort de Berezovsky. Ils auraient pu, *aussi*, ne pas donner l'adresse de cet ancien du Mossad.

– Je vais vous laisser, dit le chef de Station. John viendra vous chercher au Dan à quatre heures et demie. Bonne chance !

1. Femme de ménage.

2. Voir SAS n° 183 et 184, « Renegade ».

CHAPITRE IX

– Qu'est ce qu'on fait avec le *schmock* ? demanda Yossef Burg, le responsable du Shin Beth pour Tel-Aviv.

Amir Peretz, officier de liaison avec le Mossad, hocha la tête, et laissa tomber :

– On surveille et on avise.

C'est lui qui avait été prévenu par le Mossad de la requête de la CIA concernant Uri Dan, l'autre agence n'ayant pas autorité pour traiter sur le territoire israélien. Au départ, cette requête n'avait pas soulevé de problème particulier. Uri Dan avait quitté le Mossad depuis longtemps, ne connaissait aucun secret d'État et travaillait depuis longtemps dans le secteur privé, comme beaucoup d'anciens agents du Mossad.

L'intérêt des Israéliens s'était éveillé en découvrant l'arrivée de Malko Linge à Ben Gourion. Il faisait partie des gens qui étaient immédiatement signalés à la police des frontières, qui répercutait. Considéré comme un ennemi d'Israël. Un ennemi à traiter avec ménagement car il appartenait à la CIA, organisation *amie*....

Dès son départ de Ben Gourion, il avait été pris en charge par une équipe du Shin Beth qui l'avait suivi jusqu'à son hôtel et ensuite à l'ambassade américaine.

Là, la piste s'était interrompue : les communications internes de l'ambassade US n'étaient pas à la portée des écoutes israéliennes. On avait vite ressorti le dossier de Malko Linge et découvert qu'il s'était intéressé au meurtre de Litvinenko à Londres, six ans plus tôt. Une affaire liée à Boris Berezovsky. Il y avait donc de fortes chances pour que ce soit lui qui vienne interroger l'ex-garde du corps de l'oligarque russe.

Cette affaire-là n'intéressait pas les Israéliens, mais ils se méfiaient de Malko Linge qui leur avait déjà beaucoup nui.

Bien sûr, il eut été facile d'interdire à Uri Dan de lui parler mais c'eut été un geste inamical vis-à-vis des Américains.

Le Mossad n'avait pas interrogé l'ex-garde du corps, voulant rester en dehors de cette affaire qui ne concernait pas les intérêts israéliens.

– Alors, insista Yossef Burg. Où est-il en ce moment ?

– Il a déjeuné à l'ambassade américaine et il se trouve à son hôtel. Nous avons sonorisé sa chambre.

Amir Peretz ne voulait pas être pris par surprise.

– Deux agents de chez nous vont le prendre en charge dès qu'il sort. Nous ignorons encore où et quand il va rencontrer Uri Dan, car il n'y a eu aucun contact.

Son bipeur vibra au fond de sa poche et il activa son portable. Après une brève conversation, il lança à Yossef Burg.

– Le *schmock* vient de sortir de son hôtel. Un type de l'ambassade US est venu le chercher avec sa voiture. Ils se dirigent vers le nord de la ville.

« Ce n'est pas le lieu où habite Uri Dan. Ils vont peut-être faire autre chose ?

– On saura bientôt quoi, laissa tomber Yossef Burg.

Il n'aimait pas l'idée qu'un homme comme Malko Linge se promène à Tel-Aviv sans savoir ce qu'il y faisait.



Un homme de haute taille, les cheveux gris en brosse, le visage buriné, vêtu comme la plupart des Israéliens, c'est-à-dire comme un clochard, faisait les cent pas devant le théâtre Habima. John Harding se tourna vers Malko.

– C'est lui, Yossi Milton.

Il arrêta la voiture en face du journaliste du *Haaretz* qui monta aussitôt à l'arrière et redémarra en direction de l'ancien port turc, peuplé désormais de Palestiniens ayant la nationalité israélienne.

Un dédale de petites rues étroites et animées. Avantage : il était facile de se rendre compte si on était suivi...

– Qu'est-ce qui vous amène depuis la dernière fois ? demanda Yossi Milton à Malko, penché vers l'avant.

– Je viens rencontrer un ancien du Mossad, expliqua celui-ci. Un

certain Uri Dan, qui était au service de Boris Berezovsky à Londres.

« Est-ce que vous savez quelque chose sur lui ?

– Le nom ne me dit rien, fit l'Israélien, je vais regarder dans mon répertoire.

Il prit dans la poche de sa veste un mini-Ipad et commença à faire courir ses doigts sur l'écran tandis qu'ils roulaient lentement dans une rue encombrée de voitures à bras. Dans le silence, la voix de John Harding résonna encore plus fort.

– Nous sommes suivis, annonça-t-il. Une Toyota beige. Cela fait trois fois que je la vois.

Cela ne parut pas bouleverser Yossi Milton. Il avait l'habitude.

– Voilà, fit-il au bout de quelques minutes. Uri Dan. Il était dans mes tablettes. Pas un type important... Il travaillait dans le service de sécurité du Mossad et ne faisait pas de renseignement à proprement parler. Il a quitté l'Institut il y a sept ans et a été engagé immédiatement par une boîte de sécurité. Niveau assez bas. Il a travaillé deux ans en Israël puis a été recruté en Angleterre. Avec l'autorisation de ses anciens supérieurs ; on ignorait que c'était pour protéger Berezovsky.

« D'après ce que je vois là, il a travaillé pour un de ses copains, Michael Cherney. C'est probablement lui qui l'a recommandé.

« Je n'ai même pas son adresse actuelle. Ce n'est pas un personnage de premier plan.

– Nous l'avons, dit Malko. C'est tout ?

– Oui, hélas. Il a accepté de vous voir ?

– On ne lui a pas demandé, fit John Harding. On y va directement.

L'Israélien se retourna et ajouta avec un sourire :

– Apparemment, vous n'allez pas y aller seul... Nos amis n'aiment pas vous perdre de vue. OK, dans quelle direction allez-vous ?

– Rue Brodski, fit John Harding.

– Vous me déposerez à un arrêt de bus. Je retourne au journal.



La rue Brodski était une artère calme, à l'aspect presque provençal. John Harding inspectait soigneusement les numéros. Il stoppa devant un immeuble de trois étages, moderne et cossu.

– C'est là, dit-il.

Ici, on était loin de l'animation du centre. Ils descendirent tous les deux et le jeune Américain inspecta les boîtes aux lettres, avec des noms en hébreu, évidemment.

– Il est au second, dit-il.

Il n'y avait pas de digicode et ils pénétrèrent facilement dans le petit immeuble. Pas d'ascenseur non plus. Dans l'entrée, il y avait des boîtes aux lettres avec des numéros.

– Appartement 6, annonça l'Américain.

Arrivé devant le battant, il sonna et ils attendirent, retenant leur souffle.

Il y eut des pas à l'intérieur et la porte s'ouvrit sur un homme au crâne rasé, athlétique, de haute taille, avec un regard froid, presque transparent. Il examina rapidement les deux hommes puis posa une question en hébreu.

John Harding répondit dans la même langue, expliquant le motif de leur visite. Uri Dan écoutait, impassible. Il se tourna vers Malko et demanda en anglais, avec une nuance de surprise :

– Vous êtes venu de Londres pour me voir ? Pourquoi ne pas m'avoir vu là-bas ?

– Je n'avais pas vos coordonnées, expliqua Malko. Pouvons-nous entrer ?

Uri Dan n'hésita que quelques secondes et ouvrit très grand le battant.

– *Come on in!*

Ils s'installèrent dans un petit living-room sans charme, impersonnel. Pour rompre le silence, Malko demanda :

– Vous avez recommencé à travailler ?

L'Israélien secoua la tête.

– Non pas encore, je ne suis pas rentré depuis longtemps. J'ai recontacté la boîte qui m'employait. Je pense qu'ils vont me trouver quelque chose. Il y a longtemps que je suis parti.

Il était complètement lisse, presque indifférent et son anglais était parfait.

Tourné vers Malko, il demanda d'une voix égale :

– En quoi puis-je vous aider ?

– C'est vous qui avez découvert le corps de M. Berezovsky, répliqua Malko...

– Exact...

– Dans quel état était-il ?

– C'est dans le rapport de police : allongé sur le sol, une cordelière encore nouée autour du cou, dont un autre bout était accroché au montant de la douche.

– Il était mort ?

– Depuis plus d'une heure, il était déjà atteint par la rigidité cadavérique.

Il répondait d'un ton indifférent, comme s'il n'était pas concerné. Malko insista.

– Beaucoup de gens pensent qu'il ne s'est pas suicidé, remarqua-t-il. D'après la position du corps, pensez-vous qu'il s'agisse d'un véritable suicide ?

Uri Dan esquissa un vague, très vague sourire.

– C'est une question qu'il faut poser à la police britannique. Je ne suis pas un expert en criminologie.

– Vous avez bien une opinion, insista Malko.

Il y eut un long silence, puis l'Israélien, son regard froid posé sur Malko, expliqua d'une voix posée :

– J'ai signé un *affidavit* avec la police locale où je me suis engagé à ne parler à personne de cette affaire, car l'enquête est toujours en cours. Je ne peux rien vous dire de plus.

– Même pas votre *opinion* ? insista Malko.

Uri Dan ne répondit même pas, écrasa sa cigarette dans le cendrier et se leva.

– Voilà, je ne peux rien vous dire de plus, mais puisque vous appartenez à une agence officielle américaine, vous devriez contacter

Scotland Yard.

Il les raccompagna poliment jusqu'à la porte pour une poignée de main sans chaleur et referma doucement le battant.

Lisse comme un galet.

John Harding attendit d'être au rez-de-chaussée pour demander :

– Qu'en pensez-vous ?

Malko esquissa un sourire amer.

– Nous venons d'avoir la preuve de la collusion entre les Britanniques et les Russes. Cette affaire ne doit *pas* sortir.

« Ils ont verrouillé. C'est facile de faire pression sur un garde du corps. Il peut être amené à retourner en Grande-Bretagne et préserve son avenir. Je suis sûr que s'il avait voulu parler, il avait des révélations à faire. Lui seul pouvait dire que ce suicide semblait suspect. Il ne le fera pas.

Lorsqu'ils ressortirent, la Toyota beige était toujours garée un peu plus loin, mais elle ne les suivit pas. Uri Dan allait avoir de la visite.



Oliver Snow, le chef de Station de Tel-Aviv, semblait déçu après avoir écouté le récit de Malko.

– Vous croyez que les Israéliens sont intervenus ? demanda-t-il.

– Même pas ! trancha Malko, Uri Dan est parti de Londres, programmé. Les Anglais l'ont verrouillé, de façon à ce qu'il ne dise *rien*.

– Qu'est-ce que cela signifie à vos yeux ?

– Cela confirme un fait qu'on soupçonnait déjà, expliqua Malko. Il y a un deal secret entre les Britanniques et les Russes. Contre un accord commercial et une réconciliation, le Premier ministre britannique a accepté de passer l'éponge, d'abord sur l'affaire Litvinenko, et ensuite sur la mort de Boris Berezovsky.

« Il n'y aura pas d'enquête, la thèse du suicide restant officielle et toute possibilité d'investigation étant bloquée.

– C'est choquant ! remarqua l'Américain.

– Et inquiétant, ajouta Malko. Jusqu'où va aller le rapprochement russo-britannique ?

Un ange passa, portant sous ses ailes les portraits de Burgess et de Maclean.

La CIA ne s'était jamais complètement remise de cet épisode où leur meilleur allié avait pactisé avec le diable.

Avec le renouveau de la guerre froide, il fallait absolument savoir jusqu'où allait la gangrène.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Oliver Snow.

– Quitter Israël, répondit Malko, je n'ai plus rien à faire ici.

– Pour aller où ?

– C'est une bonne question, répondit Malko. Je ne renonce pas à démontrer que Boris Berezovsky a été assassiné, mais il me faut des preuves. J'ai un fil à tirer à Londres, mais je ne sais pas où il va me mener.

Oliver Snow secoua la tête.

– Vous devriez laisser tomber... C'est une mission impossible.

« Les Russes et les Brits ont tout verrouillé.

– On va essayer de faire sauter les verrous, répliqua Malko. J'ai un compte personnel à régler. Les Russes ont essayé d'avoir ma peau. Je connais l'homme qui a voulu me tuer et je pense qu'il est toujours à Londres.

Il savait que la clef de cette affaire ne pouvait se trouver qu'à deux endroits : Londres ou Moscou. L'ordre d'assassiner Boris Berezovsky était parti de là. Mais qui pourrait-il voir à Moscou qui puisse l'aider ?

S'il s'y rendait, les Russes sauraient immédiatement pourquoi il venait et risquaient de réagir. Ils ne voulaient pas que le problème de la mort de l'oligarque soit résolu.

De toute façon, si Malko continuait, il allait encore jouer à la roulette russe.

Le problème, c'est qu'il n'avait pas envie de renoncer.

1. Entrez !

CHAPITRE X

Quatre hommes étaient réunis dans un petit bureau au siège du MI5, éclairé par une fenêtre donnant sur la Tamise qui reflétait le ciel gris. Une cellule présidée par le n° 3 du MI5, William Sharp. C'est lui qui gérait les cas sensibles qui réclamaient une confidentialité absolue.

William Sharp se tourna vers son voisin de droite.

– Luke, quelles sont les dernières nouvelles ?

Luke Seliger était le coordinateur des informations relatives à la mort de Boris Berezovsky. C'est à lui que la police locale du Surrey avait transmis les constatations postmortem, les témoignages du garde du corps israélien et tous les éléments de l'enquête, ainsi que les prélèvements faits sur les viscères de Boris Berezovsky.

C'est également Luke Seliger qui avait donné l'autorisation d'inhumer l'oligarque russe, trois semaines après sa mort. Un ordre qui lui avait été transmis par sa hiérarchie. Il ouvrit le dossier posé devant lui et commença d'une voix monocorde :

– La *Special Branch* m'a fait un rapport sur un incident survenu à l'hôtel Lanesborough, il y a trois jours. Qui pourrait être lié à l'affaire dont je m'occupe.

– Pourquoi ? demanda d'une voix égale William Sharp.

– Il s'agit d'une mort extrêmement étrange, expliqua Luke Seliger.

« Il y a trois jours, une femme de ménage pakistanaise de l'hôtel a été prise d'un malaise en nettoyant la chambre 418. On l'a trouvée inanimée, en très mauvais état physique. Emmenée à l'hôpital, elle y est décédée quelques heures plus tard.

« La cause de la mort n'a pu être immédiatement identifiée. Il s'agissait d'une attaque du système nerveux et elle avait les pupilles rétrécies comme si on lui avait administré une dose massive d'atropine.

« Devant ces symptômes inhabituels, le coroner a fait appel aux spécialistes des poisons du St James Hospital où le corps a été transporté.

« En vingt-quatre heures, ils ont remis à la *Special Branch* leurs conclusions. Cette jeune femme, Benazir Saldo, est morte pour avoir inhalé un gaz mortel, proche du sarin ou du soman, qui provoque la mort très rapidement.

William Sharp haussa les sourcils.

– Qu’est-ce que c’est que ces produits ?

– Des composés organophosphorés mortels, ce qu’on appelle des gaz de combat qui pénètrent dans le corps par inhalation. Il suffit d’un milligramme pour tuer un homme. Le sarin avait été utilisé il y a quelques années, à Tokyo, dans le métro par la secte Aum et avait provoqué la mort de seize personnes. Récemment, les deux gaz ont été utilisés en Syrie par les deux parties.

Le n° 3 du MI5 semblait tétanisé.

– Qui peut utiliser de tels produits ? demanda-t-il.

Luke Selinger attendit quelques secondes avant de répondre.

– On n’a jamais vu un tel cas en Grande-Bretagne. Il est pratiquement impossible à un criminel ordinaire de se procurer ce genre de produit qui n’est fabriqué que par l’industrie militaire.

– Nous en avons, nous ? jappa William Sharp.

– Je l’ignore, *sir*. C’est secret défense.

– Qui peut s’être procuré ces produits ?

Grattement de gorge.

– Sir, je ne vois qu’un grand service, appuyé par son gouvernement.

Un ange passa.

Pourquoi un Grand Service – il n’y en avait pas beaucoup – se serait-il attaqué à une femme de ménage pakistanaise ?

De nouveau, William Sharp rompit le silence.

– Ce sont tous les éléments dont vous disposez ?

– Non, *sir*. À la suite de ce rapport, la *Special Branch* a effectué une enquête approfondie au Lanesborough. Ils m’ont transmis ce matin leurs conclusions.

« La jeune Pakistanaise qui faisait la chambre a trouvé une liasse de billets oubliée dans le coffre-fort. Comme le règlement l’y oblige, elle a aussitôt appelé la sécurité pour qu’ils viennent récupérer cet argent oublié par le client. Pour ce faire, elle a utilisé le téléphone fixe de la

chambre.

« Lorsque les gens de la sécurité sont arrivés quelques minutes plus tard, elle était déjà inanimée, mais la séquence ne fait aucun doute.

« Bien entendu, la *Special Branch* a saisi le téléphone et l'a fait analyser. On a trouvé des traces de soman sur l'ébonite de l'appareil. Quelqu'un s'était introduit dans la chambre et avait projeté du soman sur le combiné. Il suffisait donc de s'en servir pour inhaler ce gaz mortel.

« Cependant, il semble peu probable que la personne visée ait été cette femme de chambre sans histoires.

William Sharp l'interrompt d'une voix sèche.

– Qui était le précédent occupant de cette chambre ?

– Un sujet autrichien, répondit aussitôt Luke Selinger. Un certain Malko Linge qui était resté une semaine à l'hôtel...

– Vous en savez plus sur lui ?

– Oui. Nous le connaissons très bien.

« Il s'agit d'un *operative* de la Central Intelligence Agency qui est déjà fréquemment venu à Londres. Notamment pour l'affaire Litvinenko, il y a sept ans. Il était parti de l'hôtel le matin même pour Tel-Aviv.

Le silence qui suivit aurait pu être coupé au couteau. Il fut rompu par William Sharp.

– Ce pourrait donc être lui, l'homme visé par cet attentat ?

– C'est possible, *sir* ; c'est la conclusion à laquelle nous sommes arrivés. Mais nous manquons de preuves.

William Sharp, lui, n'avait pas besoin de preuves. Il n'y avait qu'un coupable possible : les services russes, coutumiers de l'usage du poison. Mais pourquoi s'être attaqué à Malko Linge, à Londres ? On pouvait parfaitement l'assassiner en Autriche ou ailleurs.

– Sait-on ce que Malko Linge faisait à Londres ?

– Non, *sir*. Étant donné les dates, nous supposons qu'il est venu enquêter sur la mort de Boris Berezovsky, mais ce n'est qu'une hypothèse.

Nouveau silence.

– Qui est au courant de cette affaire ? demanda-t-il.

– Personne, à part les enquêteurs. La *Special Branch* a ordonné au personnel de l'hôtel de garder un silence total sur cet incident. Celui-ci n'a pas été communiqué à la presse. La famille de la femme de chambre a été avertie qu'elle avait fait un arrêt cardiaque. De ce côté-là, il n'y a pas de problème. J'ai demandé la convocation de cette réunion pour avoir vos instructions. Il s'agit évidemment d'une tentative de meurtre. Sur la personne d'un membre d'une organisation amie, la CIA. Celle-ci n'est pas au courant, puisque la cible n'a pas été atteinte. Devons-nous les avertir ?

La réponse de William Sharp fusa immédiatement.

– Non. Ce dossier doit rester « top-secret ». Je vais en référer au directeur général qui tranchera.

« Joignez ces pièces au reste du dossier Berezovsky.

« Bien entendu, la *Special Branch* n'a identifié aucun suspect ?

– Personne ne sait qui s'est introduit dans cette chambre, ni comment, répondit Luke Selinger. Il s'agit évidemment de professionnels qui n'ont eu besoin que de quelques minutes. Tous les services savent forcer des serrures magnétiques sans laisser de traces.

– Très bien, conclut William Sharp, prévenez-moi s'il y avait de nouveaux développements !



Stanley Dexter, le chef de Station de la CIA à Londres, poussa la porte du Traveler's Club, impressionné car il n'y avait été convié que deux fois, depuis son arrivée à Londres. Le club, un des plus sélects de la capitale, extrêmement fermé, était utilisé par les hauts responsables des services britanniques pour leurs rendez-vous confidentiels. Ici, aucun étranger n'était admis.

Il avait reçu par porteur, le matin même, un mot de Sir George Dearlove, le patron du MI5, le conviant pour y déjeuner, à 12 heures 30.

Intrigué : ce n'était pas leur façon habituelle de communiquer et le patron du « 5 » n'avait pas pour habitude d'inviter un simple chef de Station.

Un maître d'hôtel en queue-de-pie surgit de nulle part, arborant un

sourire poli et froid et demanda :

– *Sir*, êtes-vous membre de ce club ?

Question idiote, il les connaissait tous, mais polie pour écarter un importun.

– Non, répondit Stanley Dexter. Je suis invité par sir George Dearlove.

Le sourire du maître d'hôtel s'affermir.

– Parfait ! Veuillez me suivre !

Au passage, il vérifia sur sa liste d'un coup d'œil si ce déjeuner était prévu et mena l'Américain jusqu'à une des petites salles à manger du club. Installant Stanley Dexter à une table dans une salle aux murs de velours rouge.

– Je vous souhaite un excellent déjeuner, *sir*, fit-il avant de s'éclipser.

Quelques minutes plus tard, un garçon déposa sur la table de petits sandwiches de pain de mie au concombre et au fromage blanc, de l'eau minérale et proposa des boissons à l'Américain qui refusa.

Le silence était absolu : on se serait cru dans une crypte, loin des bruits de Londres. Piccadilly n'était pourtant qu'à quelques centaines de mètres.

Stanley Dexter prit machinalement un sandwich tout en se demandant ce que Sir George Dearlove pouvait bien lui vouloir. C'était une marque d'estime de le convoquer au Traveler's, donc ce ne pouvait être que pour une chose positive.



Lorsque la haute silhouette ascétique de Sir George Dearlove apparut, Stanley Dexter venait de dévorer le dernier sandwich. Il avait des excuses : il était une heure et quart...

Le Britannique prit place en face de lui et s'excusa aussitôt.

– J'ai été convoqué à une réunion interministérielle qui s'est prolongée. Je suis désolé. J'espère qu'on vous a bien accueilli.

– Parfaitement, assura l'Américain.

Un maître d'hôtel apporta le menu du jour. Très simple. Gratiné d'asperges, *lamb chops* et desserts. Sur ce plan, il n'y avait que de mauvaises surprises à attendre : côté pâtisseries, les Britanniques en étaient encore à l'âge de pierre. Des gâteaux lourds comme des parpaings, des crèmes aux couleurs inquiétantes et des fruits qui semblaient arriver d'une autre planète. Sir George Dearlove se fit apporter un gin tonic pour tenir compagnie au scotch de Stanley Dexter. Ils trinquèrent, échangèrent quelques propos convenus sur le temps épouvantable comme d'habitude avant que le patron du MI5 lance d'une voix égale :

– Vous devez vous demander la raison de ce déjeuner ?

– Je suis toujours flatté de vous rencontrer, assura Stanley Dexter, et cet endroit est délicieux.

Sir George Dearlove esquissa un sourire.

– Mon cher, ce n'est pas une invitation *mondaine*. Notre rendez-vous doit rester secret, dans nos deux maisons. C'est la raison pour laquelle j'ai utilisé un messenger. Tous mes téléphones sont enregistrés.

– Vous êtes le patron, pourtant, objecta Stanley Dexter.

– Certes, confirma Sir George Dearlove, mais nous avons un système de sécurité intérieure extrêmement efficace et je ne suis qu'un haut fonctionnaire de sa Majesté la reine. Je dois rendre compte au pouvoir politique.

Stanley Dexter écoutait, sans bien comprendre.

Les asperges arrivèrent et il y eut un break. Ils étaient les seuls occupants de la petite salle à manger. Lorsque Sir George Dearlove eut terminé, il lança à voix basse :

– Je suis ici à l'insu de mon gouvernement et de mon service.

« Ce que je vais vous révéler pourrait être assimilé à de la haute trahison, car je transgresse les ordres de mon gouvernement. Ordres qui ne m'ont été transmis qu'oralement. Cependant, si ce rendez-vous s'ébruitait, je perdrais instantanément ma place et beaucoup d'autres choses. Pouvez-vous vous engager à ce que notre conversation ne soit rapportée à personne ?

– Même pas à Langley ? demanda l'Américain.

– Pour l'instant, non. Langley rend compte au pouvoir politique. Nous ne savons pas dans quelles oreilles l'information que je vais vous communiquer peut tomber...

– Très bien, accepta Stanley Dexter qui commençait à être sur des charbons ardents.

Pourquoi tous ces mystères ? Pourtant, l'homme en face de lui n'était pas un plaisantin.

– Que voulez-vous me dire ?

Sir George Dearlove baissa encore la voix.

– Un de vos agents, Malko Linge, a bien séjourné à Londres récemment ?

– C'est exact.

– Il a été victime d'une tentative d'assassinat qui a tourné court. Le téléphone fixe de sa chambre à l'hôtel Lanesborough a été enduit d'un poison violent. Heureusement pour lui, il ne l'a pas utilisé et c'est une femme de chambre pakistanaise qui a été mortellement intoxiquée. Malko Linge n'est pas au courant car il avait déjà quitté l'hôtel. Lorsque j'ai été mis au courant, j'ai immédiatement décidé de vous communiquer cet incident.

« Avant de vous contacter *officiellement*, j'ai demandé le feu vert de Downing street. Il m'a été refusé.

« Le gouvernement britannique ne veut pas que vous soyez informé de cet *incident*.

CHAPITRE XI

Devant le silence tétanisé de Stanley Dexter, Sir George Dearlove ajouta avec un demi-sourire :

– C’est la raison pour laquelle, je me suis transformé en *deep throat*. Simplement à cause de l’idée que je me fais de mon métier. Je ne suis pas un politicien. Nous sommes deux maisons amies, qui combattent les mêmes adversaires. Vous avez toujours été loyaux avec nous, même pendant la période terrible Burgess-Maclean.

– Je vous remercie, fit Stanley Dexter d’une voix blanche. Qui a donné cet ordre ? Et pourquoi ?

– Cela vient du Premier ministre lui-même. C’est le fruit d’un accord dont j’ignore les détails, passé entre Vladimir Poutine lorsqu’il est venu à Londres l’année dernière et David Cameron. Un accord *politique*.

« Depuis 2003, les relations entre la Russie et la Grande-Bretagne étaient exécrables.

– Pourquoi ? demanda Stanley Dexter.

– En 2003, la Grande-Bretagne a accordé l’asile politique à Boris Berezovsky, en guerre contre Vladimir Poutine. Ce dernier ne le lui a pas pardonné. En 2006, il y a eu l’affaire du Polonium 210 avec l’assassinat de Litvinenko. Tout désignait la Russie et le scandale a été énorme. Nous pensons que la véritable cible était Boris Berezovsky.

« On a remonté la trace du Polonium 210 jusqu’à Moscou. On a même mis un nom sur celui qui l’a introduit en Grande-Bretagne : un certain Lugovoi, agent du FSB devenu depuis député à la Douma. Or, celui-ci ne pouvait l’avoir obtenu que du GRU, la branche militaire des services de renseignement russes...

« La glaciation a continué jusqu’au changement de majorité. Le nouveau Premier ministre, David Cameron, a décidé pour des raisons commerciales de faire la paix avec Vladimir Poutine. Il l’a invité l’année dernière à Londres. Personne ne sait exactement ce que les deux hommes ont conclu. Cependant, la Grande-Bretagne a obtenu, tout de suite après cette visite, la sécurité des Jeux olympiques de Sotchi, en 2014 et de nouveaux accords commerciaux.

« Fait troublant, quelques mois plus tard, un juge en charge de l'affaire Litvinenko qui allait révéler des éléments impliquant la Russie dans le meurtre d'Alexandre Litvinenko, en a été empêché par un ordre *politique* venant du 10 Downing Street...

Second fait troublant : un procès entre Boris Berezovsky et l'oligarque Abramovitch, proche de Poutine, s'est tenu devant une cour britannique qui a donné raison à Abramovitch contre toute logique, prétendant que Boris Berezovsky n'avait jamais été actionnaire de la compagnie russe Sibneft, alors qu'il en avait toutes les preuves.

– C'est en effet troublant, admit calmement Stanley Dexter qui connaissait déjà tout cela. Mais c'est explicable. Et acceptable dans une certaine mesure...

– Exact, reconnut le Britannique. Le « 5 » n'était pas impliqué et nous n'avons pas réagi.

« Et puis, il y a eu la mort de Boris Berezovsky. Son « suicide ».

« Cela remonte à un peu plus d'un mois. Bien entendu, tout le monde, y compris ses amis, a dénoncé un assassinat sophistiqué, organisé par le Kremlin. Tout le monde, sauf la police britannique. Nous n'avons pas été saisis et c'est la police locale qui a enquêté et envoyé son rapport à la *Special Branch* de Scotland Yard.

« Qui a refusé de nous le transmettre...

« Il n'y a eu aucune véritable enquête. Les prélèvements de viscères n'ont pas été exploités, la police locale a accepté l'inhumation de Boris Berezovsky, sans véritable autopsie.

« Au « 5 », nous en avons conclu que la mort de Berezovsky faisait partie du deal passé entre Vladimir Poutine et David Cameron. Elle terminait une affaire extrêmement sensible pour les Russes. C'était de la raison d'État.

« Après tout, peu de gens, à part sa famille, pleuraient vraiment Boris Berezovsky. Pour nous, cette affaire était classée. Jusqu'à l'incident du Lanesborough. Je vais vous poser une question.

« Votre agent, Malko Linge travaillait-il sur la mort de Berezovsky ?

Stanley Dexter n'hésita pas à répondre.

– Oui, dit-il, il était venu à Londres pour cela, sans résultat jusque-là.

Sir George Dearlove parut soulagé par la réponse de l'Américain.

– Je n'ai pas trahi ma maison pour rien, conclut-il d'un ton apaisé.

« Ce sont donc les Russes qui ont tenté d'éliminer Malko Linge pour faire cesser son enquête. Ce qui est dans une certaine logique, mais prouve aussi que Berezovsky ne s'est pas suicidé. S'il n'y avait rien à découvrir, ils ne se seraient pas livrés à cette tentative de meurtre.

– Je vous remercie de m'en avoir averti, dit Stanley Dexter. C'est un geste extrêmement amical. Et utile.

– Je suis pris dans un dilemme, avoua le Britannique. Je comprends les motivations politiques de David Cameron. La raison d'État n'a que faire des cas individuels. Cependant, en tant que responsable du MI5, je ne peux admettre que le pouvoir politique britannique accorde un permis de tuer sur le territoire britannique à des gens qui ne sont pas vraiment nos amis. Voilà pourquoi je tenais à vous prévenir. En passant outre aux ordres politiques que j'ai reçus, interdisant de faire état de cette tentative d'empoisonnement.

Le maître d'hôtel apportait les cafés accompagnés d'une assiette de pâtisseries qui semblaient venir d'une autre planète. Les deux hommes cessèrent leur conversation.

Ensuite, sir George Dearlove regarda sa montre.

– Je vais devoir vous quitter, annonça-t-il. Je compte sur votre discrétion absolue. J'ai mis mon sort entre vos mains, mais il y a des choses que je ne peux accepter.

– Je ne l'oublierai pas, promit Stanley Dexter. Me permettez-vous de mettre Malko Linge au courant ?

– Bien entendu, mais je pense qu'il devrait retourner pour le moment dans son château en Autriche...

Les deux hommes se serrèrent longuement la main, puis Stanley Dexter regarda le Britannique s'éloigner. Ce dernier ignorait que c'était la *seconde* tentative de meurtre contre Malko pour l'empêcher de continuer son enquête.

Ce qui prouvait que la mort de Boris Berezovsky n'était pas vraiment « naturelle ».



Malko s'était réveillé au Dan, avec un ciel immaculé bleu, les gens étalés sur la plage en contrebas et un goût amer dans la bouche : son expédition israélienne était un fiasco. Les Britanniques avaient verrouillé le garde du corps qui ne révélerait rien.

Après avoir pris sa douche, il prit le risque d'envoyer un SMS à Gwyneth Robertson, le plus neutre possible :

« *Nothing new ?* » La réponse arriva quelques minutes plus tard, tout aussi concise : « *Not yet* ».

Son enquête à Londres était donc au point mort. Il se dit que le mieux était peut-être de retourner en Autriche pour laisser à la jeune Américaine le temps d'obtenir des informations de sa source. Il allait appeler la réception pour demander les vols pour Vienne lorsqu'un second SMS arriva :

« *Je dois vous voir. C'est important. Stanley.* »

Il était donc obligé de repasser par Londres. Peut-être que, de vive voix, il obtiendrait quelque chose de Gwyneth Robertson. Que pouvait bien lui vouloir le chef de Station de la CIA ?



Boris Tavetnoy, membre de la *rezidentura* du FSB à Londres, était l'homme de confiance de Rem Tolkatchev. C'est à lui qu'avait été confiée la liaison avec la « cellule » chargée du cas Berezovsky et de son environnement.

Après la mise en condition du téléphone de l'agent américain Malko Linge au Lanesborough et le départ de ce dernier pour Israël, il avait tremblé.

Apparemment, rien de grave ne s'était passé : il avait eu beau scruter les journaux, il n'y avait aucun cas d'empoisonnement au Lanesborough. Soit la substance mortelle s'était dissoute naturellement, soit elle avait été neutralisée. Aucune réaction non plus de Scotland Yard et du MI5.

Malko Linge ayant quitté la Grande-Bretagne, le cas semblait donc clos.

Il conclut son message pour Rem Tolkatchev sur cette note optimiste : le cas Berezovsky était définitivement réglé et la Russie, cette fois, ne serait pas impliquée.



Malko venait d'écouter en silence le récit de Stanley Dexter. Tombant des nues. Ainsi, bien qu'il n'ait rien encore découvert, les Russes avaient continué à s'acharner contre lui ! D'une façon particulièrement sophistiquée et redoutable. Qui avait coûté la vie à une innocente femme de chambre pakistanaise...

Était-ce pour l'empêcher de rencontrer le garde du corps ? Sa visite à Tel-Aviv avait prouvé le contraire. Sauf si les Russes ignoraient qu'il avait été verrouillé par les Britanniques. Une conclusion s'imposait.

– Nous sommes désormais à peu près certains que Boris Berezovsky a été assassiné, conclut-il, sinon le FSB ne se donnerait pas tant de mal pour stopper mon enquête.

– Qui n'a débouché sur rien jusqu'ici, souligna l'Américain.

Un ange traversa le bureau du chef de Station.

Malko, vexé, riposta aussitôt.

– J'ai encore un fil à tirer, mais c'est un « *long shot* ». Je ne veux pas encore vous en parler.

Stanley Dexter secoua la tête.

– Je pense que vous avez pris assez de risques. Je vais suggérer à Langley de clore cette opération. Vous n'allez pas rester à Londres à vous tourner les pouces. Sans beaucoup d'espoir. Les Russes ont bien réussi leur coup, c'est tout.

– Je n'ai pas envie d'abandonner, répliqua Malko. D'abord, j'ai toujours un contact à Londres. Il va peut-être payer et puis, il y a peut-être quelque chose à faire qui prenne les Russes à contre-pied.

– Quoi ?

– Aller à Moscou.

Stanley Dexter regarda Malko, stupéfait.

– Vous êtes fou ! Ils ont déjà essayé de vous assassiner à Londres, alors à Moscou, ils vont s'en donner à cœur joie !

– C'est un risque, reconnut Malko. Mais c'est aussi une possibilité de donner un coup de pied dans la fourmilière. Le FSB risque d'être pris de court et de commettre une erreur. Je suis certain que tout est parti de Moscou, il y a donc là-bas des gens qui savent.

– Vous en connaissez ?

– Peut-être.

– À qui pensez-vous ?

– À une certaine Irina Lopoukine. Une ex-maîtresse d’Alexandre Litvinenko que j’avais rencontrée à son enterrement. La femme d’un banquier qui lui a laissé beaucoup d’argent. Lorsque je lui ai parlé à Londres, elle m’a semblé très au courant des tenants et aboutissants de cette affaire ; elle en veut aux gens qui ont tué Litvinenko. Peut-être acceptera-t-elle de m’aider.

– Vous risquez de la mettre en danger, remarqua l’Américain.

– Elle est assez grande pour savoir ce qu’elle doit faire, répliqua Malko. Elle connaît toutes les arcanes du pouvoir, y compris Lugovoi. N’oubliez pas que lorsque qu’elle a connu Litvinenko, il était *encore* au FSB ! Elle a aussi des relations politiques à très haut niveau.

Stanley Dexter soupira.

– Vous prenez un risque insensé !

– Peut-être, dit Malko, mais j’ai pensé à quelque chose : je vais repasser par Vienne et demander au chef de Station de m’envoyer à Moscou, officiellement pour enquêter sur l’affaire Snowden. J’irai même voir le FSB de Moscou. Peut-être que cela les enfumera.

– J’en doute, dit Stanley Dexter, je vais transmettre votre proposition à Langley. Vous retournez au Lanesborough ?

Malko esquissa un sourire :

– Les Russes ignorent que je suis revenu à Londres, sauf si les Britanniques le leur ont dit, ce dont je doute. Et puis, ils n’ont pas piégé toutes les chambres. Dès que vous avez la réponse de Langley, communiquez-la-moi !



Cela lui fit quand même une curieuse impression de retrouver le cadre du Lanesborough dans une chambre exactement semblable à celle dont le FSB avait empoisonné le téléphone. Heureusement, il n’était pas superstitieux...

Il avait quand même le cœur battant lorsqu’il composa le numéro de Gwyneth Robertson. La jeune Américaine répondit presque immédiatement et demanda :

– Tu es encore à Tel-Aviv ?

- Non, je suis à Londres. Je voudrais te voir.
- Impossible ce soir, dit-elle. À cause de toi. Je peux passer à l'hôtel demain matin.
- Je t'attends, fit Malko.

CHAPITRE XII

La sonnerie du téléphone fixe fit sursauter Malko. Avec une minuscule appréhension, il décrocha :

– Je suis en bas, annonça la voix claire de Gwyneth Robertson.

– Tu ne montes pas ? demanda Malko. On aurait pu prendre le breakfast ici.

La jeune Américaine eut un rire un peu trop joyeux.

– Ne me tente pas ! Je n’ai pas beaucoup de temps. Je me connais : je fonds facilement. Je suis dans le lounge.

Malko n’insista pas et descendit, retrouvant Gwyneth Robertson dans un des petits salons attenants au bar. Elle avait déjà commandé les breakfasts. Vêtue d’un tailleur en soie, de bas, d’escarpins, elle était toujours aussi sexy. Sentant le regard de Malko posé sur elle, son sourire s’agrandit.

– Tu n’as pas trouvé de belles Israéliennes à Tel-Aviv ? demanda-t-elle.

– Je n’ai rien trouvé sur aucun plan, répliqua Malko, plutôt vexé.

Il lui raconta ce qui s’était passé avec le garde du corps de Boris Berezovsky et Gwyneth Robertson hocha la tête gravement.

– Cela ne m’étonne pas. Nous sommes tombés dans une affaire d’État. Un accord secret entre les Brits et les Russes. Pour des raisons commerciales et politiques. Je m’en rends compte tous les jours.

– Avec ton soupirant ?

– Oui. Il est bloqué. Je pense parvenir à le débloquer, mais dans une affaire *normale*, il y a longtemps qu’il m’aurait donné l’information que je lui demande. Seulement, celui que tu cherches, Arkady Lianine, est sûrement mouillé dans l’affaire Berezovsky. Il m’a dit à mot couverts que si on apprenait qu’il me fournit le moyen de le trouver, il risquait sa carrière et peut-être plus...

Un garçon apporta les jus d’orange, le thé, le café, les toasts et les

scrambled eggs. Lorsqu'il fut reparti, Malko lança à la jeune femme :

– Laisse tomber ! Je regrette de t'avoir demandé cela. Tu n'y arriveras pas.

Gwyneth Robertson eut un sourire presque sadique.

– J'y arriverai ! Notre ami est désormais fou de moi. Dès maintenant, je vais le mettre à la diète jusqu'à ce qu'il cède. Il est fou de moi, il m'appelle toute la journée, m'envoie des SMS à tout bout de champ. Il m'a même proposé de divorcer... Si je m'éloigne un peu, il va devenir dingue...

Malko la regardait pensivement : elle se prostituait pour lui, par tendresse, par complicité. Il l'imagina en train de faire l'amour avec le jeune agent britannique du MI5. Petite pensée désagréable, quand même.

– Ça va prendre encore un peu de temps, assura la jeune femme, mais il va me livrer quelque chose. Ou alors, j'ai perdu de mon charme.

– Ce n'est pas le cas, assura Malko.

Comme pour se donner une contenance, elle croisa les jambes très haut, découvrant une partie de ses cuisses et ses bas clairs. Elle était *toujours* prête à séduire ; tout en beurrant un toast, elle conseilla à Malko :

– Inutile d'attendre ici à Londres ! Tu es sûrement surveillé et si les Russes te voient rester, ils vont se demander pourquoi. Retourne à Liezen ! Je te préviendrai dès que j'aurai réussi.

– Je comptais quitter Londres, assura Malko, mais je ne vais pas à Liezen.

– Où vas-tu ?

– À Moscou.

Gwyneth Robertson en posa son toast.

– Tu es fou ! Tu veux vraiment te suicider. Le FSB te hait. Ils ont déjà essayé de t'assassiner plusieurs fois. Ici encore, il n'y a pas longtemps, n'est-ce pas ? Que veux-tu aller faire à Moscou ?

– Tirer la queue du lion, répliqua Malko, avec un sourire. Je pense que tout est parti de là. J'ai quelques contacts, ma venue risque de déstabiliser le FSB et de lui faire commettre une erreur.

– C'est toi qui commets une erreur, répliqua Gwyneth Robertson.

« Tu peux disparaître corps et bien...

– Je n’aime pas l’inaction, répondit Malko. Moi aussi, je veux résoudre ce problème, démonter la manip du FSB qui a mené à la mort de Berezovsky. Après tout, je n’ai rien ramené de Tel-Aviv. Cela peut être la même chose à Moscou.

– Sauf qu’à Tel-Aviv, tu ne risquais pas d’être assassiné, fit vertement la jeune femme. Renonce à ce projet !

Malko secoua la tête.

– Non, dit-il. Tu sais bien que j’aime jouer à la roulette russe...

Gwyneth Robertson esquissa un ricanement.

– Là, c’est la roulette belge : il y a six balles dans le barillet...

– *Nitchevo* ! fit Malko.

Ils échangèrent un long regard et soudain, Gwyneth Robertson prit son portable dans son sac, plaçant un appel très court. Malko l’entendit dire :

– Je serai en retard.

Lorsqu’elle remit le portable dans son sac, elle lança un regard étrange à Malko.

– J’ai une demi-heure à te consacrer. Viens, ne perdons pas de temps !

Elle était déjà debout et le précéda jusqu’à l’ascenseur. Dans la cabine, elle fixa longuement Malko.

– Je ne suis pas sûre de te revoir, dit-elle, je voudrais garder un dernier souvenir de toi.



Gwyneth Robertson n’avait ôté que sa veste de tailleur et sa culotte. Agenouillée sur le lit, elle administrait à Malko une des fellations dont elle avait le secret, ses seins lourds se balançant sous son chemisier.

Quand elle le jugea à point, elle se laissa aller en arrière, les bras en croix et dit simplement :

– Fais-moi l’amour, maintenant !

Il s'allongea sur elle et elle écarta largement les cuisses pour lui faciliter le passage. Ils étaient tous les deux un peu crispés devant cette étreinte sans grand préliminaire, mais, lorsque Malko sentit les hanches de la jeune femme commencer à s'animer comme il la pénétrait, sa gêne disparut. C'était un geste amoureux, pas une formalité. Une forme de lien sentimental...

Ils firent l'amour un long moment. Les bras de Gwyneth s'étaient refermés dans son dos et elle haletait légèrement. Lorsque Malko se répandit en elle, la jeune femme se cambra et poussa un soupir étouffé. Ensuite, ils restèrent dans la même position, sans bouger puis Gwyneth Robertson dit à voix basse :

– J'espère que mon instinct me trompe. Ton absence définitive me ferait beaucoup de peine.



La journée s'était écoulée lentement. Malko avait réservé sa place pour Vienne et n'attendait plus que le feu vert de Stanley Dexter.

Il reçut un SMS à six heures du chef de Station de la CIA.

« *Je vous attends à Grosvenor Square.* »

Malko était quand même tendu quand il pénétra dans le bureau de l'Américain. Ce dernier leva les yeux sur lui, avec une expression grave.

– Je viens de recevoir la réponse de Langley, annonça-t-il. Ils sont OK pour que vous alliez à Moscou. En dépit de l'avis défavorable que je leur ai donné. La Station de Moscou avertira le FSB que vous venez enquêter sur l'affaire Snowden. Votre visa sera demandé par la Station de Vienne ; c'est le mieux qu'on puisse faire, mais ce n'est pas grand-chose. Vous allez vous jeter dans la gueule du loup.

– Je sais, reconnut Malko, mais je pense que le jeu en vaut la chandelle. Irina Lopoukine risque de m'aider et elle a beaucoup de relations.

– Que le ciel vous entende, fit Stanley Dexter, mais vous savez à quel point les Russes sont vicieux. Ils seraient ravis de se débarrasser de vous, même en dehors de l'affaire Berezovsky.

– Je prends le risque, trancha Malko. Et je serai prudent.



Alexandra n'était pas dans sa propriété. Lorsque Malko tenta de la rejoindre, il finit par la trouver en Croatie où elle passait quelques jours avec des amis.

– Je ne t'attendais pas, dit-elle, sinon, je ne serais pas partie.

« Je serai de retour dans deux jours.

– Dans deux jours, je serai reparti, dit Malko.

– Où ?

– Je ne peux pas te le dire maintenant. Je ne serai pas absent longtemps...

Il y eut un court silence puis Alexandra dit d'une voix moins légère :

– J'espère que tu ne vas pas encore prendre des risques insensés.

– Rassure-toi ! fit Malko, je vais dans un pays civilisé.

Il dîna seul dans la grande salle à manger, servi par Elko Krisantem et partit se coucher. Liezen lui paraissait vide et il n'avait pas envie de s'éterniser.

Le lendemain, il se réveilla tôt et fila sur Vienne, à l'Ambassade américaine. Après avoir déjeuné au Rote Café du Sacher, au milieu des vieux Viennois, il retourna chercher son passeport avec un nouveau visa russe. Ceux-ci n'avaient fait aucune difficulté, la demande étant présentée par le chef de Station de la CIA. Les relations entre les deux pays avaient beau être exécrables, elles étaient toujours, en apparence, empreintes d'une exquise courtoisie. Cependant, Malko savait que le FSB n'ignorait plus sa venue à Moscou...



L'officier d'immigration de l'aéroport Cheremetievo tamponna le visa de Malko d'un air indifférent. Le hall tout neuf grouillait d'animation. Dehors, c'était la cohue habituelle des taxis ; Malko était en train de se débattre entre cinq voyous qui cherchaient à lui extorquer des tarifs exorbitants pour le mener en ville lorsqu'il aperçut un jeune homme brandissant une pancarte à son nom.

Il s'approcha.

– Je suis Malko Linge, annonça-t-il.

– *Good morning, sir*, je suis Foster Steele. L'ambassade vous a retenu une chambre au Ritz Carlton. Cela vous convient ?

– Tout à fait, dit Malko.

Ils gagnèrent le parking et s'engagèrent dans l'interminable Leninsky Prospekt. Le paysage n'avait guère changé depuis sa dernière visite de Moscou. Il se demanda s'ils étaient suivis. Sa venue devait prodigieusement agacer le FSB... Ils mirent plus d'une demi-heure pour arriver à l'hôtel. Toujours aussi clinquant et animé.

Quelques popes discutaient dans un coin en lorgnant sur les interminables jambes de deux jeunes putes installées dans des canapés à côté de l'ascenseur. L'une avait des yeux particulièrement attractifs : verts très pâles, soulignés de noir. Un fauve attendant sa proie.

Une fois installé, il rechercha dans son carnet le numéro d'Irina Lopoukine.

C'était un « *long shot* » : elle pouvait très bien ne pas se trouver à Moscou ou ne pas avoir envie de lui parler. Après tout, cela faisait sept ans qu'ils ne s'étaient pas vus. Beaucoup de choses avaient pu se passer... Le destinataire mit longtemps à répondre. Une voix de femme que Malko reconnut aussitôt.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-on en russe.

– C'est Malko. Malko Linge, répondit Malko. Irina, vous vous souvenez de moi ?

Il y eut un long silence au bout du fil puis, la voix étonnée d'Irina Lopoukine lança :

– Malko ! Quelle surprise ! Où êtes-vous ?

– À Moscou, je viens d'arriver. Vous êtes la première personne que j'appelle. J'avais gardé un *très* bon souvenir de notre rencontre à Londres, bien que les circonstances ne soient pas gaies.

– Moi aussi, fit Irina Lopoukine. Vous avez de la chance de me trouver : je viens juste d'arriver d'un long voyage dans l'Est. J'étais à Vladivostok pour étudier des placements immobiliers.

– J'en suis heureux ! fit Malko. Me permettez-vous de vous inviter à dîner ?

Nouveau silence. Il insista :

– Il doit y avoir de nouveaux restaurants à Moscou.

– Je préfère dîner à la maison, répondit la jeune femme. Je suis fatiguée et j'ai une bonne qui fait très bien la cuisine. Venez plutôt prendre le thé vers six heures ! Vous avez gardé l'adresse ?

– Oui.

– L'appartement est le 1276. Le concierge vous indiquera.

Lorsque Malko raccrocha, il était sérieusement refroidi. Irina Lopoukine allait peut-être lui claquer dans les doigts comme Uri Dan à Tel-Aviv. Il serait venu à Moscou pour rien.

CHAPITRE XIII

En sortant du Ritz Carlton, Malko fit quelques pas sur la chaussée de Tverskaya, ignorant les limousines alignées sous l'auvent. Tous leurs chauffeurs travaillaient forcément pour le FSB. Même si celui-ci avait repéré Malko à Moscou, inutile de lui mâcher le travail.

Dès qu'il leva la main, une BMW grise conduite par un homme seul s'arrêta et son conducteur baissa la glace.

- Je vais à l'immeuble Vyzokta, annonça Malko. Vous connaissez ?
- 500 roubles ! laissa tomber le chauffeur de la BMW.

Malko s'installa aussitôt à côté de lui et ils descendirent vers la plage du Manège, tournant ensuite autour de la Place Rouge.

Le Vyzokta se trouvait plus au nord, sur l'autre rive de la Moskova. Un immeuble majestueux, construit en 1952 par des prisonniers de guerre allemands sur l'ordre de Lavrenti Beria qui voulait que Moscou possède un gratte-ciel comme ceux de New York. À l'arrivée, c'était une énorme pâtisserie avec des tours, des terrasses ; un style vaguement Art déco, qui était devenue une des meilleures adresses de Moscou.

Le chauffeur de la BMW déposa Malko en face de l'entrée principale et s'éloigna. Ils n'avaient pas échangé un mot... Le portier, chamarré comme un amiral, adressa à Malko un sourire de bienvenue.

- *Gostnaya Irina Lopoukine* ? demanda Malko en russe.
- Elle vous attend ?
- Elle m'attend.

L'autre décrocha un téléphone intérieur, échangea quelques mots avec Irina Lopoukine et désigna à Malko l'ascenseur de gauche :

- Seizième étage. Appartement 1276, à gauche en sortant de l'ascenseur. *Gospodine*.

Les couloirs étaient immenses, les dimensions impressionnantes. Lorsque Malko sonna à la porte de l'appartement 1276, il avait quand même le cœur battant. À quoi allait ressembler Irina Lopoukine après tant d'années ?

La porte s'ouvrit silencieusement et Malko reçut le choc des magnifiques yeux verts étirés en amande comme ceux d'un chat russe.

Ses cheveux noirs tressés en natte lui donnaient une allure un peu désuète, mais sa grande bouche rouge soigneusement maquillée brillait comme un phare au milieu de son visage.

Ils se dévisagèrent quelques instants en silence. C'était toujours une très jolie femme.

Irina Lopoukine ouvrit tout grand le battant et ses lèvres s'écartèrent pour un sourire chaleureux.

– Bienvenue à Moscou, je ne pensais pas vous revoir...

– Moi non plus, avoua Malko, mais je suis ravi de m'être trompé...

– Venez !

Il la suivit vers un immense salon au très haut plafond, dont les baies donnaient sur la Moskova. De la musique classique sortait d'une chaîne stéréo, cela sentait l'encens, tout était impeccable, avec beaucoup de tapis, de meubles anciens, de tableaux.

Un appartement cossu.

Irina Lopoukine prit place sur un long canapé mauve et fit signe à Malko de se mettre en face. Ils n'avaient échangé aucun geste d'intimité, pourtant Malko n'avait pas oublié la brève aventure qui les avait réunis, sept ans plus tôt, en rentrant au Lanesborough où il avait découvert une femme extrêmement sensuelle mais décidée à rester maîtresse du jeu.

Il n'avait même pas pu lui faire l'amour...

La jeune femme semblait avoir complètement oublié cet épisode brûlant. À plusieurs mètres de Malko, à cause de la table basse vernie, elle l'observait comme un chat.

Une petite bonne noire apparut avec un plateau de thé et des gâteaux et les servit tous les deux. Irina Lopoukine attendit qu'elle ait disparu pour demander d'une voix égale :

– Qu'êtes-vous venu faire à Moscou, M. Linge ?

Elle ne l'avait pas appelé Malko... Maintenant volontairement une certaine distance entre eux. Il hésita puis se dit qu'elle était trop fine pour se laisser mener en bateau.

– Je m’occupe de la mort de Boris Berezovsky, fit-il, et je pense que certaines clefs de cette affaire se trouvent à Moscou.

Irina Lopoukine esquissa un sourire.

– À Moscou, sûrement, mais pourquoi chez moi ?

Malko se versa un peu de thé et enchaîna.

– Lorsque je vous ai rencontrée à Londres pour l’enterrement d’Alexandre Litvinenko, dit-il, vous aviez fait spécialement le voyage de Moscou pour y assister. Vous m’avez aussi révélé beaucoup de choses sur cette affaire. Vous sembliez être très bien introduite auprès du FSB et de ceux qui tirent les ficelles. Alors, j’ai pensé m’adresser à vous.

Irina Lopoukine attendit quelques instants avant de répondre puis dit d’une voix grave :

– J’étais venue dire adieu à un homme qui avait beaucoup compté dans ma vie. Alexandre Litvinenko m’a rendu d’immenses services et c’est en partie grâce à lui que je peux vivre une vie confortable à Moscou.

« Mon mari, à l’époque, était traqué par les Tchétchènes et d’autres gens encore plus dangereux. Alexandre l’a convaincu de mettre certains biens à mon nom.

« Ce qu’il a fait, sans se dépouiller ; ensuite, je suis tombée amoureuse d’Alexandre. Un homme très gentil, très doux et, surtout, qui ne buvait pas... Alors que Leonid, mon mari, commençait à la vodka à neuf heures du matin...

« En plus, il était en admiration devant moi. Voilà pourquoi je suis venue à son enterrement. Même aujourd’hui, je ne l’ai pas oublié. Je fais régulièrement mettre des fleurs sur sa tombe au cimetière de Hyde Park.

– Que pensez-vous de la mort de Boris Berezovsky ?

Irina Lopoukine but une gorgée de thé avant de répondre, avec une moue un peu méprisante :

– C’était un rat. Beaucoup de gens se sont réjouis de sa mort. Il n’avait pas de cœur et, en plus, je ne le connaissais pas. Ce n’est pas un personnage qui m’intéresse.

– Sa mort ne vous intrigue pas ? insista Malko.

La Russe eut un rire sans joie.

– C'est un secret de polichinelle... Toute la Russie sait que Vladimir Poutine est responsable de sa mort, mais tout le monde s'en fout. Pas vous ?

– Je ne le pleurerai pas, reconnut Malko, mais j'ai été chargé par la CIA de tirer sa mort au clair.

– *Nitchevo* ! lança Irina Lopoukine. Laissez-le dans son cercueil !

Elle semblait sincèrement détachée du sort de Boris Berezovsky. Malko, désarçonné, chercha la faille.

– Je ne connais pas beaucoup de gens qui peuvent m'aider, reconnut-il, c'est pour cela que j'ai pensé à vous...

Il y eut un long silence, rompu par Irina Lopoukine.

– Je crains que vous ne fassiez fausse route, répliqua-t-elle. Pour deux raisons. D'abord, Boris Berezovsky ne m'intéresse pas : c'était un prédateur, il a volé comme un fou et je ne l'ai même jamais rencontré.

« Bien sûr, je pourrais obtenir des informations, mais ce serait sans enthousiasme.

« La seconde raison est plus importante : j'ai une vie très agréable à Moscou, je vais tous les week-ends dans ma datcha, je sors, j'ai des amis, un appartement confortable. Je ne veux pas perdre tout cela.

– Pourquoi le perdriez-vous ? demanda Malko.

Irina Lopoukine lui jeta un regard de commisération.

– Le FSB sait déjà que vous êtes venu me voir. L'affaire Berezovsky est extrêmement sensible : même si Vladimir Poutine est ravi de l'avoir éliminé, il ne veut pas qu'on puisse accuser les organes. J'ai entendu quelques conversations là-dessus...

« Donc, si je coopère avec vous, je risque d'en payer le prix. Un prix très cher. Je n'ai plus de « *kricha* » depuis la séparation avec mon mari. Personne pour me protéger.

« Donc, je vous souhaite bonne chance, mais ne revenez pas me voir ! Sur le plan personnel, cela m'aurait fait très plaisir, mais je dois penser à ma sécurité.

Malko avait l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête. Il avait oublié la férocité des mœurs russes. Irina Lopoukine avait raison : on ne luttait pas contre la « structure verticale ». N'importe quoi pouvait

lui arriver.

Il était encore plongé dans ses réflexions quand Irina Lopoukine se leva et dit simplement :

– Je dois me préparer pour dîner.

C'était sans appel. Elle le raccompagna jusqu'à la porte et, au moment de le quitter, se pencha et l'embrassa légèrement sur la bouche.

– *Dosvidania*. Peut-être un autre jour, ailleurs.

Lorsque le battant se referma, Malko gagna l'ascenseur. Il ne s'était pas attendu à cet accueil... Maintenant, qu'allait-il faire à Moscou ?

Il arrêta un taxi sur le quai et regagna son hôtel. Dépité et démoralisé.

Bien sûr, il y avait encore la piste du journaliste de *Forbes* Russie, Ilya Sokolov. Le dernier à avoir interviewé Berezovsky. Celui que les Américains soupçonnaient d'avoir attiré Boris Berezovsky dans les griffes de ses tueurs.

Mais c'était un peu court...

Il n'avait pas envie de passer la soirée seul, aussi appela-t-il sa vieille complice et amante, Alexandra Portanski, la femme du peintre.

Elle ne répondit pas tout de suite, et il allait raccrocher quand il entendit enfin sa voix fluette.

– *Da* ?

– Alexandra ! C'est Malko.

Il y eut un long silence puis la jeune femme dit d'une voix douce et énamourée :

– Malko ! Tu es à Moscou ?

– Depuis ce matin.

– Je suis heureuse d'entendre ta voix, fit la jeune femme.

Malko ne lui trouvait pas sa voix habituelle. Elle semblait déstabilisée.

– Comment va Alexei ? demanda-t-il.

Il y eut quelques instants de silence puis Alexandra Portanski dit d'une voix faible :

– Il est mort. Il y a six mois. Un cancer foudroyant, heureusement, il n'a pas trop souffert. J'ai eu beaucoup de peine, c'était un homme bon.

« C'est difficile de vivre seule à Moscou.

– Comment fais-tu ? demanda Malko. Il t'a laissé de l'argent ?

La jeune femme eut un rire étouffé.

– Il n'en avait pas... Il m'a laissé deux cents tableaux, cela va me permettre de vivre un certain temps. Après, *nitchevo*.

Malko était sincèrement peiné. Alexandra Portanski n'avait jamais dissimulé son attachement pour lui et lui avait rendu beaucoup de services, au péril de sa vie...

– J'ai envie de te voir, fit-il. Je t'invite à dîner.

– Il y a longtemps que je ne suis pas sortie, dit-elle, je n'ai pas le cœur à ça. Je suis détruite...

– C'est moi qui vais venir te chercher, fit Malko d'un ton sans réplique. Fais-toi belle, je t'emmène au café Pouchkine et tu vas te changer les idées. Moi aussi, je suis triste pour Alexei.

Il sentit des sanglots dans la voix de la jeune femme et elle renifla brièvement.

– *Dobre*, dit-elle, je vais essayer de trouver une robe.



Rem Tolkatchev, tapi dans son bureau du Kremlin, épluchait les derniers rapports transmis par le FSB. Il était neuf heures du soir, mais il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Quelques jours plus tôt, Vladimir Poutine l'avait félicité pour la façon dont il avait mené l'affaire Berezovsky ; le maître du Kremlin gagnait sur tous les tableaux. Il avait obtenu sa vengeance et l'État russe n'était pas impliqué, grâce à l'attitude amicale des Britanniques.

Il feuilleta la pile de rapports et découvrit celui sur l'agent Malko Linge, arrivé ce matin à Cheremetievo et pris en charge aussitôt.

On ignorait encore ce qu'il était venu faire à Moscou, mais il y avait

de grandes chances pour que ce soit lié à la mort de Boris Berezovsky.

À la dernière ligne du rapport, les agents du FSB en charge de surveiller Malko signalaient son passage à l'immeuble Vyzokta. Interrogé, le concierge avait déclaré que Malko Linge avait été rendre visite à une certaine Irina Lopoukine.

Le nom disait quelque chose à Rem Tolkatchev. Il alluma son ordinateur et retrouva facilement le nom de la jeune femme. Une maîtresse d'Alexandre Litvinenko à l'époque où il se trouvait encore au FSB. Elle devait savoir beaucoup de choses sur cette affaire.

Rem Tolkatchev se dit qu'il valait mieux être prudent et rédigea une note à l'intention du FSB Moscou, demandant de « sensibiliser » Irina Lopoukine.

CHAPITRE XIV

Alexandra Portanski était diaphane, flottant dans sa longue robe d'organza un peu vieillotte. Pourtant, elle s'était jetée sur les harengs fumés, spécialité du Café Pouchkine. La jeune femme avait de grands cernes noirs sous les yeux et le regard vide.

Le premier verre de vodka amena un peu de rose à ses joues et elle posa sa main sur celle de Malko.

– Je suis contente de te voir, dit-elle, je me sens très seule.

Elle semblait totalement détachée du sexe, elle qui s'était si souvent montrée déchaînée. C'était une parenthèse douce pour Malko. La jeune femme ne pouvait plus rien lui apporter sur le plan professionnel, et il ne voulait surtout pas qu'elle prenne le moindre risque. Elle en avait pris assez dans le passé...

L'ambiance était toujours aussi chaleureuse au Café Pouchkine et Alexandra Portanski semblait se réchauffer progressivement.

– Notre Russie a bien changé, dit-elle au bout d'un moment. Nous sommes revenus au temps de l'Union soviétique.

– C'est-à-dire ?

– Il ne faut jamais dire en public ou à des voisins ce qu'on pense, si on est contre le régime... Vladimir Poutine a recréé un état totalitaire « soft » où il n'y a plus d'opposition, mais mes compatriotes s'en moquent. Du moment qu'ils ont de la vodka, de bonnes saucisses et une datcha, ils se fichent de la politique.

– Est-ce qu'on a parlé de la mort de Berezovsky, ici ?

Alexandra Portanski secoua la tête.

– À peine. Tout le monde l'avait oublié et c'était un oligarque corrompu. Il y a eu seulement quelques articles orientés, expliquant qu'après avoir renié la mère patrie, Boris Berezovsky s'était suicidé parce qu'il ne pouvait pas revenir en Russie.

« Le Kremlin a fait savoir que le tsar était prêt à lui pardonner, que Berezovsky lui avait écrit une lettre le suppliant de le faire.

« C'est sûrement faux...

« Vladimir Poutine a éliminé le dernier oligarque qui lui ait tenu tête. Discrètement, avec les bonnes vieilles méthodes. Khodorkovski est en Sibérie, les autres comme Humachev, Abramovitch ou Deripaska rampent devant lui... Tu t'intéresses à cette mort ?

– Professionnellement, dit Malko. Je voudrais démonter la manip, savoir comment ils ont maquillé un meurtre en suicide.

Alexandra Portanski secoua la tête.

– Tu n'y arriveras pas ! Ce sont des tueurs professionnels, avec l'appui de l'État. Ils frappent et ils disparaissent. Ne prends pas de risques ! Berezovsky n'en valait pas la peine...

Elle semblait complètement résignée.

Ils continuèrent leur repas. De nouveau, Alexandra Portanski semblait s'éteindre. Lorsqu'elle eut terminé sa côtelette Pojarski, elle posa de nouveau sa main sur celle de Malko et dit avec un faible sourire :

– Tu ne m'en veux pas, j'ai envie de rentrer. Il y a si longtemps que je n'étais pas sortie...

« Si tu restes à Moscou, nous nous verrons une autre fois...

– Je vais te raccompagner, proposa Malko.

En sortant, il arrêta un taxi « sauvage » et donna l'adresse de la jeune femme. Au moment de se quitter, Alexandra lui tendit ses lèvres pour un baiser presque chaste.

– Tu sais, dit-elle, je suis toujours amoureuse de toi.



Irina Lopoukine décrocha son téléphone fixe, pensant qu'il s'agissait d'un appel du concierge. À peine eut-elle répondu qu'une voix d'homme au ton neutre, demanda :

– *Gostnaya* Lopoukine ?

– *Da.*

– Lieutenant Pavel Constantinov, du FSB de Moscou.

Il y eut un moment de silence, puis Irina Lopoukine, demanda d'une voix un peu altérée :

– Pourquoi me téléphonez-vous ?

– J'aimerais m'entretenir avec vous. D'une affaire importante.

Irina Lopoukine essaya de garder son calme.

– Pas de problème. Je vais voir quand je peux passer à votre bureau. Où vous trouvez-vous ?

– 26 *Bolchaïa Loubianka*.

Une des adresses les plus sinistres de Moscou. Pendant des années, les souterrains avaient retenti des exécutions de tous les déviationnistes... au troisième sous-sol.

– Bien, je pense que demain... commença Irina Lopoukine.

L'officier du FSB l'interrompit aussitôt d'une voix courtoise mais ferme.

– *Gostnaya*, il s'agit d'une affaire *importante*. Afin de vous éviter un déplacement fastidieux, je vous ai envoyé une voiture du service.

« Elle se trouve en ce moment devant votre immeuble. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir descendre, afin de ne pas faire attendre mes officiers...

Irina Lopoukine sentit ses joues s'empourprer. Le ton de son interlocuteur ne lui laissait aucune alternative : si elle ne descendait pas, les agents du FSB allaient monter et tout l'immeuble serait au courant de ses démêlés avec la police d'État.

– Très bien, dit-elle d'une voix étranglée, je descends.

Folle de rage, elle rafla son sac et ses clefs et claqua la porte. Une boule d'angoisse au creux de l'estomac. On savait quand on entrait au FSB, on ne savait jamais quand on en sortait... Sous l'auvent du Vyzokta, elle repéra tout de suite l'Audi noire avec un gyrophare sur le côté gauche du toit. Deux hommes se trouvaient à l'avant et l'un d'eux descendit aussitôt pour ouvrir la portière à Irina Lopoukine qui s'installa à l'arrière.

Un quart d'heure plus tard, l'Audi stoppait devant la porte métallique du 26 Bolchaïa Loubianka. Le gyrophare et le fait de rouler au milieu de la chaussée aidaient considérablement les déplacements...

La porte coulisssa silencieusement et, aussitôt, l'agent du FSB assis à côté du chauffeur sauta à terre et ouvrit la portière à Irina Lopoukine.

– *Pajolsk, Gostanaya Lopoukine*¹.

Les temps avaient bien changé depuis les arrestations menées par le KGB, avec des suspects emmenés les mains relevées dans le dos, ce qui les forçait à avancer courbés : la position du « poulet » qui humiliait profondément les agents de la CIA et réjouissait les Russes.

Précédée par le policier, Irina Lopoukine gagna le hall de l'immeuble, passant devant une sentinelle figée au regard absent.

Deuxième étage.

Un bureau anonyme éclairé par des rampes de néon... Le policier fit asseoir Irina Lopoukine sur une chaise et l'abandonna.

Elle n'avait pas été fouillée et avait toujours son portable. Elle se demanda à qui elle pouvait téléphoner, à son mari d'abord, puis y renonça. Ici, elle était en dehors du temps.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur un homme aux cheveux très noirs, de grande taille, les yeux verts, en civil, un dossier sous le bras. Il s'assit derrière le bureau et demanda :

– Vous êtes bien Irina Lopoukine, divorcée de Leonid Lopoukine ?

Comme s'il ne le savait pas.

– Oui, confirma Irina Lopoukine d'une voix lasse.

– Je suis le capitaine Nikolai Morozov de la section « contre-espionnage » du FSB de Moscou.

– Je ne suis pas une espionne, protesta aussitôt Irina Lopoukine.

Un très faible sourire éclaira le visage de l'officier du FSB.

– Évidemment, *Gostnaya*, sinon, vous ne seriez pas ici, mais à la prison de Lefortovo.

– Alors, que me voulez-vous ?

Il baissa les yeux sur son dossier.

– Nous avons eu à votre sujet des informations qui nous ont alertés. Vous savez que la sécurité de l'État est notre premier souci.

– Quelles informations ? croassa Irina Lopoukine, sachant déjà ce que l'homme du FSB allait répondre.

– Il se trouve que nous exerçons une surveillance sur un étranger, un sujet autrichien nommé Malko Linge qui est fiché chez nous

comme un ennemi de la *rodina* et qui se trouve en ce moment à Moscou.

– Si c’est un espion, pourquoi le laissez-vous entrer en Russie ?

L’officier du FSB demeura impassible.

– La Russie est un pays libéral, *Gostnaya*, nous n’avons que des soupçons à l’égard de cet homme qui se nomme Malko Linge. Le connaissez-vous ?

La question était posée sans aucun humour et Irina Lopoukine faillit exploser.

– Vous savez très bien que je l’ai reçu pour prendre le thé hier après-midi. Sinon, je ne serais pas ici.

– Pourquoi ?

– C’est une ancienne relation, connue à Londres, il y a plusieurs années. Il m’a téléphoné et s’est invité pour le thé. Je ne comptais pas le revoir.

L’officier notait soigneusement. Il releva la tête.

– *Gostnaya*, puis-je vous demander sur quoi a porté votre conversation ? Il est resté chez vous près de deux heures.

Prise de court, Irina Lopoukine mit quelques secondes à répondre.

– Rien d’important ! dit-elle. Nous avons parlé de la vie à Moscou. Il voulait m’inviter à dîner, mais j’ai refusé...

– Pas de sujet politique ?

– Non.

– Puis-je vous demander comment vous vous êtes rencontrés à Londres, il y a sept ans ?

Irina Lopoukine fit semblant d’hésiter : le FSB savait tout sur elle.

– J’étais venu à l’enterrement d’Alexandre Litvinenko, dit-elle. Un ancien officier de chez vous que j’ai connu lorsqu’il était en fonction, d’ailleurs, précisa-t-elle. J’y étais très attachée. Je suis repartie à Moscou ensuite.

Le visage de l’officier du FSB se rembrunit.

– Alexandre Litvinenko était un traître ! dit-il d’une voix égale, et sa

mort n'a pas peiné beaucoup de monde.

– Moi, si, répliqua la jeune femme. J'ai toujours gardé de l'affection pour lui. *Nitchevo*, il est mort...

Un ange passa.

Litvinenko avait quand même été assassiné par le FSB, les amis de l'homme qui l'interrogeait. Ce dernier balaya l'affaire d'un revers de main.

– Je comprends, dit-il. Revenons à Malko Linge ! Avez-vous l'intention de le revoir ?

– Je vous ai dit que non.

Hochement de tête, puis le capitaine laissa tomber d'une voix égale :

– Nous pensons que ce serait bien que vous le rencontriez à nouveau...

– Pourquoi ?

– Cet homme représente un risque de sécurité. Nous aimerions savoir ce qu'il fait à Moscou. Je pense qu'il a confiance en vous et que vous pourriez en apprendre beaucoup.

Irina Lopoukine s'emporta et dit d'un ton cassant :

– Je suis une citoyenne russe, pas une espionne. Je n'ai pas à faire votre travail.

L'officier du FSB ne broncha pas.

– Tous les citoyens russes sont des auxiliaires de notre organisation, dit-il d'un ton sentencieux. Je ne vous demande rien de choquant. Simplement de vous comporter en bonne citoyenne...

Nouveau silence.

Irina Lopoukine avait envie de se lever et de claquer la porte, ce qui eut été une folie.

– Très bien, dit-elle de guerre lasse. Je vais réfléchir, mais je ne pense pas que cet homme puisse m'apporter quoi que ce soit...

– C'est à nous de juger, dit l'officier du FSB. Je vous remercie d'avance de votre coopération. Quelqu'un de chez nous vous contactera dans les jours prochains. Je vais vous faire signer votre déposition, conclut-il.

« Il y en a pour dix minutes.

Il y en eut pour une heure. Lorsque l'officier du FSB revint avec une liasse de documents, Irina Lopoukine apposa son paraphe sur chaque page, et le capitaine du FSB lui serra longuement la main.

– Nous allons vous raccompagner à votre domicile, dit-il.

La même Audi noire attendait dans la cour. Lorsqu'elle s'arrêta devant le Vyzokta, le portier lui jeta un regard particulièrement respectueux.

En Russie, c'était le FSB qui menait la danse...

Irina Lopoukine était dans un état second lorsqu'elle rentra dans son appartement. Elle jeta son sac sur le canapé et alla se verser une vodka qu'elle but d'un trait, avant de se laisser tomber sur le canapé mauve.

Elle se maudissait d'avoir invité Malko Linge chez elle. Sans mesurer le poids des « organes ». Certes, elle avait de la sympathie pour lui et avait gardé un bon souvenir de leur brève rencontre sexuelle, mais elle ne lui devait rien. À cause de lui, sa vie allait changer.

Elle savait déjà que ses téléphones seraient sur écoute, son appartement « sonorisé », qu'elle serait suivie, épiée, surveillée. Et surtout, elle se trouvait dans un dilemme. Son premier réflexe était de ne rien faire, de ne pas obéir aux injonctions du FSB lui demandant de revoir Malko Linge. Cependant, elle savait aussi que si elle choisissait cette solution, ils ne la lâcheraient pas...

Ils reviendraient à la charge, l'accuseraient de conduite anti-civique, lui causeraient toutes sortes d'ennuis.

Elle savait qu'aux yeux du Kremlin, même si les Russes s'en moquaient, l'affaire Berezovsky était importante, le tsar lui-même étant impliqué. Donc, les choses ne se tasseraient pas d'elles-mêmes.

Peu à peu, l'abattement fit place à la fureur : elle haïssait ces bureaucrates lisses, tout-puissants, méprisant la vie des autres.

N'obéissant qu'à leurs supérieurs.

Elle attrapa son portable et composa le numéro de son ex-mari avec lequel elle était restée en très bons termes. En entendant sa voix traînante, son moral revint un peu.

– Je voudrais te voir, dit-elle. Quand est-ce possible ?

– Demain, on peut déjeuner, proposa aussitôt Leonid Lopoukine.

« Au Turandot. Une heure.

Il ne posa aucune question. C'était un habitué des problèmes.

– Je serai là, promit Irina Lopoukine.

Lui ne pouvait être que de bon conseil, mais ce n'était pas suffisant. Elle allait de nouveau téléphoner lorsqu'elle se souvint de la situation où elle se trouvait. Désormais, tous ses contacts étaient surveillés. Avant de bouger, elle devait obtenir des informations, savoir ce que Malko Linge avait pu venir chercher à Moscou.

Un seul homme pouvait les lui donner.

Lavrenti Pavlovitch. Un homme qui avait été son amant et qui siégeait désormais au Conseil de sécurité de la Russie. Lui était assez puissant pour ne pas avoir peur du FSB qui lui mangeait dans la main. Si elle l'appelait, le FSB n'oserait pas se retourner contre lui.

Seulement, il fallait le joindre.

Elle rédigea rapidement un petit mot qu'elle mit sous enveloppe, lui demandant un rendez-vous urgent et appela le concierge.

– J'ai un mot pour le Kremlin, dit-elle, peux-tu le porter ?

Cinq minutes plus tard, le concierge était là. Irina Lopoukine lui tendit l'enveloppe et un billet de 500 roubles, en lui expliquant où il devait déposer l'enveloppe.

Ensuite, rassérénée, elle reprit sa place sur le canapé et alluma une cigarette.

Bien décidée à ne pas se laisser faire.



Malko broyait du noir devant la télévision dans sa chambre du Ritz Carlton. Alexandra Portanski l'avait chaleureusement remercié pour le dîner, mais cela ne lui servait à rien.

Que faire ?

Il devait communiquer avec Washington.

Cinq minutes plus tard, il était dans un taxi, en route pour l'ambassade américaine. Après avoir prévenu le chef de Station de son arrivée.

– Les choses se passent bien ? demanda ce dernier lorsque Malko fut dans son bureau.

– Pas vraiment, reconnu Malko, je tourne en rond. Vous avez eu des informations, ici, sur la mort de Boris Berezovsky ?

L'Américain secoua la tête.

– Pas vraiment. Des rumeurs. Bien sûr, tout le monde sait que c'est une opération pilotée par le Kremlin. Vous voulez communiquer avec Langley ?

– Oui.

– Je vous emmène dans le « *yellow submarine* ».

La seule pièce de l'ambassade à l'abri des écoutes russes, dotée de moyens d'investigations sophistiqués. Une fois seul, Malko composa le numéro de Stanley Dexter à Londres. C'était d'abord à lui qu'il fallait rendre compte...

Le chef de Station de la CIA répondit trois minutes plus tard, lorsqu'on l'eut sorti d'un meeting.

– Vous avez des problèmes ? demanda-t-il aussitôt, en reconnaissant la voix de Malko.

– Même pas ! fit ce dernier.

Sans donner de noms, il fit le point avec Stanley Dexter sur son impasse.

– Je n'ai plus rien à faire à Moscou, dit-il, mon unique contact ne fonctionne pas.

– Dans ce cas, rentrez ! conseilla Stanley Dexter, inutile de perdre du temps et de l'argent ! Tant pis, on passera l'affaire Berezovsky par pertes et profits.

« Avez-vous pensé à explorer la piste du journaliste ?

Malko avoua qu'il ne voyait pas par quel bout prendre le problème.

Le Russe ne l'accueillerait pas à bras ouverts... Et il n'avait aucune question précise à lui poser...

– Très bien, conclut-il, je me donne jusqu'à demain et je reprends l'avion pour l'Autriche.

Lorsqu'il se retrouva sur le Koltso 2, il était amer et découragé. Les Russes devaient bien s'amuser... Il retourna à son hôtel et pensa soudain à son vieil ami géorgien, Gotcha Sukhumi. Même si ce dernier ne lui apportait aucune information, il pourrait au moins le

distraindre....

Dès qu'il reconnut la voix de Malko, Gotcha Sukhumi poussa un rugissement de joie.

– Tu es à Moscou ?

Les deux hommes avaient pourtant eu dans le passé pas mal de différents.

– *Da*, fit Malko.

– Je donne une petite fête ce soir, dit Gotcha. À la maison. Je t'attends.

Il ne lui avait même pas demandé pourquoi il était à Moscou. Jadis dans une autre vie, avant de faire fortune, Gotcha Sukhumi avait appartenu au KGB de Géorgie. Il avait aussi très bien connu Boris Berezovsky et les gens qui l'entouraient au Kremlin. Maintenant qu'il était devenu milliardaire, il avait un peu distendu ses liens mais avait encore beaucoup de relations. Malko se dit au moins qu'il allait passer une soirée agréable.



Gotcha Sukhumi étreignit Malko de toutes ses forces. Il avait grossi et son teint était légèrement plus rouge.

Le grand appartement du quai de la Moskova était plein d'une foule bruyante, hommes et femmes mélangés qui buvaient comme des trous. Dans un coin, un orchestre jouait de la musique russe.

Le Géorgien montra à Malko une fille très brune avec des seins énormes et une chute de reins à faire trembler les mains, mais étrangement, un visage plein d'innocence.

– Tu vois cette petite chienne ! dit à voix basse Gotcha Sukhumi.

« On lui donnerait une icône sans problème. Eh bien, c'est la pire salope que j'ai connue. Elle a *quinze* ans et elle s'est tapée tout le club Dynamo. Elle s'appelle Nadejda.

« Je te l'ai réservée...

– C'est gentil, dit Malko, mais...

Gotcha fronça les sourcils.

– Tu ne vas pas me vexer ! Je lui ai donné dix mille roubles. Elle ne baisera qu'avec le type que je lui désignerai. Alors quand tu auras bu

assez de vodka, tu la prends, tu l'emmènes dans le salon vert et tu la défonces.

Comme si elle avait senti qu'on parlait d'elle, la fille tourna la tête dans leur direction et adressa à Malko un sourire où il y avait tous les vices du monde.

Ensuite, elle s'éloigna, balançant sa croupe de rêve, faisant fantasmer tous les hommes qu'elle croisait.

– quinze ans, grommela Gotcha, tu te rends compte ! Tu ne vas pas rater cela.

Malko commençait à faiblir.

Il se mêla à la foule et gagna la grande terrasse dominant la Moskova. Il faisait tiède, les couples flirtaient un peu partout. Par hasard, Malko se retrouva derrière une silhouette en robe noire. Il frôla une croupe élastique et sa propriétaire se retourna.

C'était Nadejda qui soutint son regard.

– *Dobrevece*, dit-elle d'une voix fluette. Vous êtes un ami de Gotcha ?

On avait l'impression que, si on la touchait, on risquait de la casser. Pourtant sa poitrine débordait de la robe, sans le moindre soutien-gorge, et son léger déhanchement appelait le sexe avec un haut-parleur.

– Vous voulez quelque chose à boire ? demanda Malko.

– Oui, dit Nadejda, une orangeade.

On ne peut avoir tous les vices...

Malko se dirigea vers le bar.

Il l'avait presque atteint lorsque son regard tomba sur une grande femme brune en justaucorps de velours noir très échancré, une jupe longue, une taille fine. Leurs regards se croisèrent : c'était Irina Lopoukine.

1. S'il vous plaît, Madame Lopoukine.

2. Périphérique intérieur.

CHAPITRE XV

C'est Irina Lopoukine qui sourit la première, et tendit la main à Malko.

– Quelle surprise ! fit-elle, j'ignorais que vous connaissiez Gotcha.

– Moi aussi, dit Malko.

Un grand balèze venait de se matérialiser derrière Irina et celle-ci le présenta d'un ton très mondain :

– Youri Khokhov.

Ce dernier ressemblait à un grizzli sortant d'hivernage. Il murmura quelques mots indistincts et prit Irina Lopoukine par le bras, l'entraînant vers le bord de la terrasse.

– Peut-être à tout à l'heure ! lança la jeune femme.

Sans que Malko sache s'il s'agissait d'une simple formule de politesse ou d'autre chose.

Pourtant, la veille, la jeune femme ne lui avait guère laissé d'espoir... Malko reprit sa marche vers le bar, se fit servir une orangeade et revint vers Nadejda qui n'avait pas bougé d'une semelle, éloignant une meute de soupirants d'un regard glacial.

– Merci ! fit-elle de sa voix flûtée.

C'était vraiment un animal extraordinaire ; une caricature de pin-up.

Soudain, Gotcha Sakhumi surgit de la foule, une tartine de caviar noir dans une main et un verre de vodka dans l'autre. Il referma un bras autour de la jeune femme et Malko crut qu'il allait la casser... En même temps, il lui murmurait quelques mots à l'oreille. Lorsqu'il s'éloigna, Nadejda était toujours impassible, mais, lorsque Malko se déplaça, elle le suivit.

Comme un petit animal bien dressé.

Malko ne savait plus où se mettre... C'était sûrement la fille la plus bandante de la soirée...

L'une suivant l'autre, ils parcoururent les diverses pièces de l'appartement. On aurait dit un chat. Soudain, la jeune femme se rapprocha de Malko et demanda, les yeux dans les yeux :

– Je voudrais que vous me fassiez visiter l'appartement, je ne le connais pas bien.

Sans attendre sa réponse, elle le prit par la main et l'entraîna le long d'un couloir où étaient entassés des cartons de cognac arménien et de vodka.

Sachant parfaitement où elle allait.

C'est elle qui poussa une porte. Immédiatement, Malko aperçut les murs tendus de vert. Ils étaient dans le salon vert... Aussitôt entrée, Nadejda se retourna et donna un tour de clef à la porte... Puis, elle revint vers Malko, s'approcha, colla délicatement son pubis au sien et leva la tête avec la même expression toujours aussi innocente.

Lorsque la pointe aiguë de sa langue effleura les lèvres de Malko, il eut l'impression de recevoir une décharge électrique, Nadejda embrassait avec une habileté consommée, délicatement, jouant avec sa langue.

C'était trop fort.

Malko glissa un bras autour de sa taille et aussitôt, Nadejda s'appuya encore plus contre lui.

Sa main fila vers sa taille puis sa chute de reins. C'était une sensation extraordinaire : on aurait dit qu'elle n'était pas vraie. Une croupe élastique, ferme, avec des courbes absolument inouïes ; sûre d'elle, Nadejda ne perdait pas de temps. Sa main droite s'appliqua sur le zip de Malko et commença à le masser. Obtenant très vite une érection d'enfer. Malko avait beau se dire que ce n'était qu'une petite pute docile, il ne pensait plus qu'à cette extraordinaire croupe qu'on avait envie de défoncer.

Avec les mêmes gestes délicats, Nadejda sortit son sexe de son pantalon d'alpaga, le masturba quelques secondes, puis le tenant toujours par la main, elle entraîna Malko jusqu'à un grand canapé de velours vert où elle s'agenouilla, lui tournant le dos.

Ensuite, elle glissa une main sous sa jupe et fit descendre le long de ses jambes un minuscule string noir qu'elle jeta par terre. Le buste appuyé au dossier, elle se cambra alors un peu plus, ce qui eut pour effet d'augmenter encore le désir de Malko et dit de sa voix fluette :

– *Davaï*1.

Il n'eut qu'à remonter la jupe sur les hanches et avancer un peu pour pointer son sexe contre celui de la jeune femme. À peine fut-il au contact de sa muqueuse qu'il ne put plus se retenir. D'un puissant coup de rein, il s'enfonça entièrement dans le ventre de Nadejda, prenant sa croupe à pleines mains pour mieux se guider.

La tête de côté, les yeux clos, la jeune pute se laissait faire. Malko avait le cerveau vide. Il avait beau savoir que cette étreinte n'avait aucun sens, il était transformé en homme des cavernes. Nadejda dégageait une sexualité si puissante avec cette croupe inouïe que toute la vie de Malko s'était réfugiée dans son sexe. Bien sûr, tout en la besognant, il pensait à la suite. Ce n'était pas possible de ne pas se servir d'elle complètement...

Quand il se retira doucement de son ventre, Nadejda comprit parfaitement ses intentions.

Ramenant ses mains sur sa croupe, elle l'écarta le plus possible afin de bien dégager l'entrée de ses reins.

Un appel muet.

Malko n'eut qu'à se poser sur la corolle marron et pousser un peu. Apparemment, la sodomie n'était pas un sport inconnu de Nadejda, Malko avait la tête en feu.

Les neurones collés, il ne vivait plus que par son sexe en train de perforer cette croupe hallucinante... Hélas, les meilleures choses ont une fin... Quand il sentit la sève monter de ses reins, il chercha à s'enfoncer encore plus loin et explosa avec un cri sauvage...

Restant soudé à sa partenaire, pour prolonger le plaisir. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé une sensation physique aussi violente....

C'est Nadejda qui le repoussa doucement et il se retrouva, debout derrière elle, flamberge au vent.

Sans même lui jeter un coup d'œil, la jeune femme ramassa sa culotte, la renfila, rabattit sa jupe et adressa un sourire timide à Malko.

– Je vais prendre un jus d'orange, annonça-t-elle.

Elle s'était déjà éclipsée.

Malko mit un peu plus de temps à redescendre sur terre ; Gotcha lui avait fait un cadeau empoisonné... Nadejda avait sûrement une

superbe carrière devant elle...

Quand il ressortit du salon vert, les invités étaient toujours aussi nombreux, buvant et bavardant à tue-tête. Au moment où il atteignait le bar, il reçut une grande claque dans le dos.

– Alors, elle est super, non ?

C'était Gotcha, hilare.

Un peu gêné, Malko lui adressa un sourire ambigu.

– Elle est assez extraordinaire ! reconnut-il.

– Si tu veux la revoir, tu me le dis, assura Gotcha, là elle est partie se coucher, elle mène une vie très saine : pas d'alcool, pas de tabac, beaucoup de sommeil...

Il disait ça sans le moindre humour... Comme Malko se versait une vodka, le Géorgien ajouta :

– Irina Lopoukine te cherchait tout à l'heure : elle m'a demandé où tu étais, je ne le lui ai pas dit... Je crois qu'elle est sur la terrasse.

« Décidément, tu as de la chance ce soir, c'est *aussi* une très jolie femme.

Il disparut dans la foule et Malko gagna la terrasse noire de monde. Plusieurs couples flirtaient, appuyés à la rambarde de bois, mais sa libido à lui s'était éteinte. Là où Nadejda passait, elle ne laissait que terre brûlée.

Soudain, il vit une femme fendre la foule dans sa direction. Irina Lopoukine, le regard brillant. Elle s'approcha et prit Malko par le bras, l'entraînant dans un coin sombre.

– Où étiez-vous passé ? demanda-t-elle.

– J'étais là, mentit Malko.

– Peu importe ! J'ai changé d'avis, j'aimerais vous revoir.

– Vous avez vraiment changé d'avis ?

Irina Lopoukine lui jeta un regard furibond.

– Oui. Je vous expliquerai pourquoi.

– Très bien, dit Malko. On dîne ensemble demain ?

– Non, après-demain. Venez me chercher ! Je vais réserver quelque part. Je vous laisse, mon copain doit commencer à se demander où je

suis.

Elle se fondit dans la foule, laissant Malko perplexe. Pourquoi Irina Lopoukine avait-elle fait volte-face ? Était-ce lié à une foudrerie sentimentale ou à autre chose ?

Il s'éclipsa après avoir dit au revoir à Gotcha et marcha quelques mètres sur le quai pour s'éclaircir l'esprit avant de faire signe à une vieille Mercedes qui accepta de le ramener au Ritz Carlton pour 400 roubles.



L'Audi 8 noire aux glaces fumées attendait devant le Vyzokta.

Il était midi trente. Lorsqu'Irina Lopoukine sortit de l'immeuble, un garde du corps jaillit de la limousine et lui ouvrit la portière.

Lavrenti Pavlovitch l'avait conviée à déjeuner au Kremlin, dans un des salons particuliers du Conseil de sécurité. Les agents du FSB qui surveillaient la jeune femme allaient sûrement être bluffés : même eux ne se trouvaient pas en terrain ami là-bas. Leur filature allait s'arrêter aux portes du Kremlin... Lorsque l'Audi 8 s'engouffra dans la porte n° 9, ils décrochèrent discrètement.

Escortée d'un garde du corps, Irina Lopoukine grimpa un escalier monumental, prenant ensuite un ascenseur jusqu'au deuxième étage. Ici, il n'y avait que de l'or et du marbre. À chaque coin de couloir, un homme en noir veillait. C'était une des zones du Kremlin les plus sécurisées. Ils mirent plus de cinq minutes pour atteindre la salle à manger ronde où elle devait déjeuner. On la fit s'asseoir sur une banquette et elle alluma une cigarette, en dépit des consignes de sécurité. Maintenant qu'elle était là, elle se sentait nerveuse, se demandant si elle ne commettait pas une grosse erreur. Quand elle aurait mis le doigt dans l'engrenage, elle ne pourrait plus reculer.

Ce n'était même pas pour faire plaisir à Malko Linge qu'elle agissait ainsi, mais pour faire taire son orgueil. Elle n'admettait pas d'avoir été humiliée par le FSB d'une façon aussi brutale.

Alors, elle allait retourner ses demandes pour se venger... Elle entendit à peine entrer Lavrenti Pavlovitch. L'homme était mince, presque décharné, vêtu d'un costume mal coupé, les traits creusés, un regard pétillant d'intelligence. Il s'approcha d'Irina, lui prit les deux mains et les lui baisa avec tendresse.

– Douchka ! dit-il, tu es toujours aussi belle ! Un rayon de soleil. Moi qui ne vois que des vieux apparatchiks rubiconds et ventrus toute la journée...

– Toi aussi, tu sembles en forme, affirma-t-elle.

Une ombre passa dans le regard de Lavrenti Pavlovitch.

– C'est une illusion ! dit-il. J'ai une saloperie qui me ronge. Si je perds le combat, je mourrai comme un soldat, je ne me laisserai pas diminuer. Viens, on va bavarder un peu avant de déjeuner !

Leur liaison remontait à plus de dix ans, mais ils avaient toujours gardé des relations de tendresse amoureuse. Elle l'estimait et il en était toujours secrètement amoureux.

Galamment, il lui servit une « limonade » et revint s'asseoir à côté d'elle.

– Quel bon vent t'amène ? demanda-t-il. Tu as de la chance, j'ai un déjeuner qui s'est décommandé avec le gouverneur de Vladivostok, ce qui m'a permis de te voir. Sinon, il aurait fallu attendre des semaines.

– J'avais envie de te voir, répliqua Irina Lopoukine. Le temps passe si vite. Un jour, nous ne serons plus là...

Il hocha la tête.

– C'est vrai. Mais dis-moi la vérité, tu as sûrement une autre raison !

Il était trop fin pour qu'on puisse le mener en bateau et Irina Lopoukine comprit qu'il fallait jouer cartes sur table. Elle voulut dissiper une dernière inquiétude. À voix basse, elle demanda :

– On peut parler tranquillement ici ?

Lavrenti Pavlovitch sourit.

– Comme si nous étions au milieu d'un champ, très loin dans la campagne... Nos gens passent tous les matins toutes les pièces au crible. Et puis, n'oublie pas que c'est *nous* les patrons des *siloviki*. Tu as des choses si dangereuses à me dire ?

– Non, protesta Irina Lopoukine, j'ai des questions à te poser, mais tu n'es pas obligé d'y répondre.

– Pose-les !

– Que sais-tu de l'affaire Berezovsky ? demanda-t-elle, quand même à voix basse.

Lavrenti Pavlovitch parut surpris.

– Son suicide ?

– Non, sa *mort*.

Le Russe demeura impassible et laissa tomber.

– Je sais *tout*, comme quelques personnes, mais pourquoi t'intéresses-tu à cette affaire ? Tu le connaissais ?

– Non. Je veux seulement savoir ce qui est vraiment arrivé.

Il hocha la tête.

– Très bien, je vais te le dire.

1. Vas-y !

CHAPITRE XVI

Le capitaine Nikolai Morozov écouta le rapport de ses deux agents, impassible. Cette visite au Kremlin d'Irina Lopoukine le perturbait.

– Je veux savoir qui elle a été rencontrer là-bas, dit-il.

– C'est très difficile, osa dire Pavel Bromoukine, qui avait suivi la jeune femme. J'ai relevé le numéro de la voiture qui est venue chercher la dame, mais c'est un pool de véhicules officiels, le numéro ne mènera nulle part.

« Je ne suis même pas sûr de pouvoir entrer dans ce korpus. Il faut des autorisations spéciales et notre carte ne suffit pas. En plus, si je pose des questions, je risque d'être emmené à la sécurité et questionné. Ils ne plaisantent pas. Je serai obligé de révéler qui m'a envoyé.

Donc, cela pouvait se retourner contre le capitaine Nikolai Morozov... Or, ce dernier ignorait le rang de celui qui avait invité Irina Lopoukine...

– *Karacho !* conclut-il. Le plus simple sera de poser la question à *Gostnaya* Lopoukine. A-t-elle repris contact avec ce Malko Linge comme nous le lui avons demandé ?

– Pas à ma connaissance, affirma Pavel Bromoukine. Elle ne l'a pas contacté téléphoniquement et ils ne se sont pas rencontrés. Hier soir, elle est sortie avec un de ses amants qui l'a ensuite déposée chez elle.

– Et l'agent Malko Linge ?

– Il a appelé un de ses vieux amis, un certain Gotcha Sukhumi qui l'a invité à une soirée chez lui dans la Maison de la Rivière.

– Qui est ce Gotcha Sukhumi ?

– Un ancien de la maison. Il dirigeait l'antenne du KGB de Tbilissi jusqu'en 1990. Ensuite, il s'est lancé dans les affaires et a gagné beaucoup d'argent. Il connaît Malko Linge depuis longtemps.

– Il faudra le contacter, demanda le capitaine.

Pavel Bromoukine ne semblait pas enthousiaste.

– Il a mauvais caractère et beaucoup d'amis. S'il ne veut pas répondre, il ne dira rien. Et on ne peut pas le brusquer. Enfin, j'essaierai.

Tout cela n'était pas brillant. Le capitaine du contre-espionnage conclut :

– Si demain, *Gostnaya* Lopoukine n'a pas recontacté Malko Linge, je vais la reconvoquer ici. Essayez quand même une chose : allez planquer à la porte n° 9 ! Pour voir quand elle ressort. Peut-être ne sera-t-elle pas seule...

Cette visite au Kremlin l'ennuyait vraiment. Il ne pensait pas que Irina Lopoukine avait des relations aussi haut placées. Pourvu qu'elle n'ait pas été se plaindre... Il n'était que simple capitaine. Une mutation en province ne l'arrangerait pas.



Deux maîtres d'hôtel avaient apporté des zakouski, un choix de hors-d'œuvre variés, amenés du Buffet n° 1 du Kremlin puis Irina Lopoukine et son hôte avaient commencé à manger. Lavrenti Pavlovitch termina son hareng et demanda d'un ton égal :

– Connais-tu un homme qui se nomme Rem Tolkatchev ?

La jeune femme secoua la tête.

– Non, pourquoi. Qui est-ce ?

– Un des hommes les plus puissants du Kremlin. Très peu de gens le connaissent et savent ce qu'il fait. Moi-même, j'ai ignoré son existence jusqu'à ce que j'arrive ici. Son bureau se trouve dans le même korpus. Il a un contact permanent avec le président. Je devrais dire les présidents, car il en a servi plusieurs. Le seul fait de te donner son nom est un crime d'État.

– Pourquoi me parles-tu de lui ? demanda Irina Lopoukine, surprise.

« Je ne veux pas te mettre en danger.

Lavrenti Pavlovitch esquissa un sourire.

– Parce que tu m'as demandé de te parler de l'affaire Berezovsky. Or, c'est Rem Tolkatchev, qui, sur l'ordre du président, a tout organisé. Officiellement, rien ne le lie à cette affaire, mais j'ai su son rôle par des amis du FSB Moscou.

– Tu es certain ? demanda Irina Lopoukine. Ce ne sont pas seulement des rumeurs ?

– Certain, affirma Lavrenti Pavlovitch. Pour une affaire aussi sensible, il n'y a aucun rapport écrit. Seul, peut-être, Rem Tolkatchev possède des éléments écrits, des preuves, mais il ne les livrera à personne. Seulement, ici, au Conseil de sécurité, nous recueillons *toutes* les informations sensibles.

« De très hauts gradés du FSB nous les donnent, sous le sceau du secret, simplement pour que nous soyons au courant.

« Pour cette opération Berezovsky, c'était d'autant plus facile qu'il s'agissait d'une manip 100 % FSB, sans aucune intervention du GRU ou d'une autre agence fédérale.

« Et encore, peu de gens au FSB sont au courant ! La *rezidentura* de Londres a été laissée en dehors du coup.

« L'affaire a été menée par un petit groupe d'une dizaine de personnes, sous la houlette de Rem Tolkatchev, réunies uniquement pour cette circonstance, ensuite, le groupe a éclaté et chacun a repris ses occupations.

Irina Lopoukine était fascinée et effrayée en même temps. Elle savait bien à quel point tout ce qui touchait au Kremlin était sensible et les révélations de Lavrenti Pavlovitch lui donnaient le vertige.

– Tu es certain de vouloir me parler ? demanda-t-elle. Tu mets ta vie en danger.

Lavrenti Pavlovitch eut un léger sourire teinté de tristesse.

– Ma vie est déjà en danger pour d'autres raisons. Mon espérance de vie est extrêmement limitée. Je dois d'ailleurs quitter mes fonctions très prochainement. Je pense que c'est le dernier service que je peux te rendre...

– Tu ne trahis pas tes fonctions ? demanda-t-elle.

L'officier secoua la tête.

– Non. Il ne s'agit pas d'une affaire affectant la sécurité de la Russie. Simplement d'une vengeance personnelle. Boris Berezovsky n'avait plus aucun poids politique et sa mort n'a rien changé. Sinon, apaiser Vladimir Poutine qui se débarrasse ainsi de son dernier ennemi. Un homme qui l'a trahi. Or, le président n'aime pas les traîtres...

« Je ne trahis donc aucun secret d'État.

« Maintenant, veux-tu que je dise ce qui s'est réellement passé ? Du moins ce que je sais, car je ne connais pas tous les détails....

– Bien sûr, fit Irina Lopoukine d'une voix blanche.



Lavrenti Pavlovitch avait débité son histoire d'une voix lente et précise. Donnant des noms, des dates, des précisions. De l'or en barre. De temps en temps, il buvait une gorgée de thé et s'essuyait le visage.

Irina Lopoukine avait tout gravé dans son cerveau. Ne prenant par écrit qu'une seule note. Un nom dont elle n'aurait pas pu se souvenir. Lorsque son ami se tut, elle se rendit compte qu'il était fatigué aux cernes sous ses yeux et à son regard qui s'était peu à peu éteint.

Lavrenti Pavlovitch poussa un léger soupir.

– Je ne sais pas si je te reverrai, petite colombe, dit-il de sa voix lasse, mais c'était une joie de déjeuner avec toi !

C'est lui qui se leva le premier et prit les deux mains de la jeune femme dans les siennes, les baisant l'une après l'autre.

– Je vais te faire raccompagner, dit-il.

Il appuya sur une sonnette et un homme en noir surgit, à qui il jeta un ordre. Irina Lopoukine et lui échangèrent un long regard puis se séparèrent dans le couloir. La jeune femme suivit des yeux sa longue silhouette mince un peu voûtée, le cœur serré. Elle ne retrouverait pas d'ami de son espèce.

Tandis qu'elle arpentait l'épaisse moquette bleue et dorée, suivant son guide, elle se demanda ce qu'elle allait faire des révélations de Lavrenti Pavlovitch. C'est comme si on lui avait apporté un bidon de nitroglycérine qui pouvait exploser et la détruire ainsi que beaucoup d'autres choses.



– La voilà !

L'équipe du FSB planquée de l'autre côté de la porte 9 du Kremlin vit sortir la limousine qui avait amené Irina Lopoukine. Elle prit la direction des quais de la Moskova. À cause des glaces fumées, ils ne pouvaient pas distinguer si la jeune femme se trouvait à l'intérieur.

Aussi furent-ils obligés de la suivre jusqu'à l'immeuble Vyzokta pour s'assurer qu'elle descendait bien. L'Audi 8 était déjà repartie. Inutile de la suivre : c'est eux qui risquaient de se faire arrêter.



Irina Lopoukine se laissa tomber sur son grand canapé mauve, les jambes coupées. Du temps où elle était mariée avec son banquier de mari, elle avait souvent détenu des secrets brûlants, mais jamais comme ce qu'elle venait d'apprendre.

Une petite voix lui disait de tout oublier, de passer à autre chose, et elle avait très envie de suivre ce conseil.

La sonnerie de son portable la fit sursauter.

Le numéro qui s'affichait était inconnu ; mais elle répondit quand même. La voix froide du capitaine du FSB lui envoya une giclée glaciale dans la colonne vertébrale.

– *Gostnaya* Lopoukine ? Je ne vous dérange pas ?

– Non ! fit la jeune femme d'une voix blanche. Que voulez-vous ?

– Nous avons pris certains accords, continua l'officier. Il ne semble pas que vous les respectiez...

Irina Lopoukine sentit la rage l'envahir. Cet apparatchik était si sûr de lui, si odieux !

D'un trait, elle répondit :

– Vous vous trompez capitaine, je dois dîner avec Malko Linge ce soir. Il vient me chercher.

Elle raccrocha, furieuse et soulagée d'une certaine façon : les dés étaient jetés. Maintenant, il lui restait à décider si elle allait faire profiter Malko Linge des révélations faites par Lavrenti Pavlovitch.



Irina Lopoukine avait mis sa tenue de combat : un haut en velours très fin noir, rebrodé, moulant au possible, une très large ceinture de cuir ouzbek et une longue jupe descendant jusqu'aux chevilles, fendue des deux côtés.

– Où allons-nous ? demanda Malko.

– J'ai retenu au Mayak, dit la jeune femme.

Un restaurant branché et cher où on servait de la cuisine internationale.

– Davai, fit Malko, en la précédant.

Il avait pris une voiture au Ritz Carlton pour éviter les courses en taxi. Une Mercedes 600 conduite par un jeune homme blond au visage neutre. Durant le trajet, ils n'échangèrent pas trois mots. Évidemment, le chauffeur pouvait très bien travailler pour le FSB.

Au Mayak, on leur donna une table non loin du bar où sévissaient quelques créatures sulfureuses, aux jambes interminables et au regard froid comme la glace. Malko commanda du champagne de Crimée, des zakouski et de l'épaule d'agneau. L'ambiance était étrange : pourquoi Irina Lopoukine s'était-elle laissée inviter à dîner ? Il attendit l'agneau pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

– Pourquoi avoir changé d'avis ? demanda-t-il.

Irina Lopoukine lui répondit par une autre question.

– Vous êtes venu à Moscou uniquement pour le cas Berezovsky ?

– C'est exact, reconnut Malko. Je vous l'avais dit, mais vous sembliez peu disposée à m'aider.

– Les choses ont changé, laissa tomber Irina Lopoukine.

– C'est-à-dire ?

– Deux choses : lorsque nous nous sommes vus, je ne connaissais rien de cette affaire. Ce qui a changé. Ensuite, des gens maladroits ont voulu faire obstruction à ma liberté. Alors, je me demande si je ne vais pas vous aider. Même si c'est dangereux pour moi.

Malko attendait, tendu, essayant de ne pas rompre le charme. Il sentait la jeune femme encore hésitante.

– Je vous écoute, dit-il. Mais vous savez qu'il s'agit d'un sujet extrêmement sensible... Qui peut vous mettre en danger.

– Je le sais, fit Irina Lopoukine, un peu sèchement. Bien, que voulez-vous savoir ?

– Tout, dit Malko. D'abord qui est le responsable de l'opération, en dehors de Vladimir Poutine.

– Un homme dont je ne vous donnerai pas le nom, répliqua la jeune femme. Un très haut fonctionnaire du Kremlin habitué à régler ce genre de problème. Il a dirigé une équipe composée par lui-même de

gens sûrs.

Jusque-là, ce n'était pas passionnant.

– Qui sont les membres de cette équipe ? demanda Malko.

– Je ne les connais pas tous. Mais celui qui a joué un rôle essentiel est un journaliste du *Forbes* Moscou.

– Ilya Sokolov ? demanda aussitôt Malko.

Irina Lopoukine esquissa un sourire.

– Je n'ai rien à vous apprendre.

– Si, corrigea Malko, je savais qu'il avait joué un rôle, mais j'ignore jusqu'où.

– Il a joué un rôle *vital*, confirma la jeune femme. Plusieurs rôles même. D'abord, il était chargé d'harponner Boris Berezovsky pour que ce dernier soit pris en charge par les gens qui devaient l'exécuter. Ensuite, il a joué un rôle de désinformation en prétendant que Boris Berezovsky lui avait fait part de son mal de vivre... Mais surtout, c'est lui qui a acheminé le poison qui a servi à liquider l'oligarque.

– Quel poison ? demanda Malko.

– Boris Berezovsky a été empoisonné, précisa la jeune femme. Grâce à un produit très rare qui ne laisse aucune trace dans l'organisme et laisse croire à une crise cardiaque. Ce produit est fabriqué ici, en Russie. C'est Ilya Sokolov qui l'a acheminé en Grande-Bretagne pour le remettre aux assassins.

– De quoi s'agit-il ? demanda Malko.

Irina Lopoukine tira un bout de papier de son sac et le posa sur la table.

– Voilà le nom !

Malko prit le papier et lut : « *fluorure de sodium* ».

– Une dose de 2,5 à 10 grammes est létale. Elle peut agir entre quelques minutes et douze heures. C'est ce qui a permis aux assassins de « conditionner » Boris Berezovsky pour mettre en scène son faux suicide.

« Lorsqu'il a été amené dans sa salle de bains pour la mise en scène, il était déjà mort... »

Elle reprit le papier et le remit dans son sac.

Enfin, Malko progressait, même s'il n'avait encore aucune preuve tangible.

– Ilya Sokolov travaille avec le FSB ? demanda-t-il.

– Évidemment ! Comme beaucoup de journalistes, mais lui a un statut plus élaboré. Ce n'est pas seulement un collaborateur occasionnel.

– Il est à Moscou ?

– Je le pense, mais c'est inutile de chercher à le voir. À la seconde où le FSB l'apprend, il sait que vous savez et c'est très dangereux pour vous comme pour moi.

– Et du côté des « exécuteurs », demanda Malko, vous en savez plus ?

– Non.

Il y eut un silence et le regard de Malko balaya la salle, repérant deux hommes installés à une table en surplomb qui les regardaient.

– Nous sommes surveillés, remarqua-t-il. J'espère que ces hommes n'ont pas fait attention à ce bout de papier.

Irina Lopoukine haussa les épaules.

– Nitchevo ! Voulez-vous savoir autre chose ?

– Oui. Pourquoi Boris Berezovsky a-t-il été assassiné *maintenant* ?

Irina Lopoukine sourit.

– C'est probablement l'information la plus intéressante que l'on m'a communiquée. L'affaire Berezovsky est le point final à une longue dispute entre la Grande-Bretagne et la Russie. Le nouveau Premier ministre, David Cameron, a conclu un accord avec Vladimir Poutine : contre l'octroi de facilités commerciales dont la sécurité des Jeux de Sotchi, la Grande-Bretagne acceptait de clore le dossier Litvinenko, encore ouvert.

« Déjà, le ministre des Affaires étrangères britannique a ordonné au juge chargé de l'affaire Litvinenko de ne pas dévoiler des éléments classifiés compromettants pour la Russie. Au nom de la sécurité nationale. Le coroner, Sir Robert Owen s'est plié de mauvaise grâce à cet ordre, mais tout danger n'était pas écarté : en effet, l'affaire allait revenir sur le devant de la scène et Boris Berezovsky allait être appelé à témoigner...

« Or, il pouvait faire des révélations très embarrassantes. Il était donc important qu'il disparaisse avant la réouverture de l'affaire.

Malko était stupéfait.

Ce que révélait Irina Lopoukine impliquait un degré élevé de complicité entre les Britanniques et les Russes. Ce n'était plus un meurtre mais une affaire d'État.

– Vous en savez assez ? demanda Irina Lopoukine. Je vous ai dit tout ce que je savais. Maintenant, je pense que nous pouvons rentrer.



Mynkas Lindkov ne quittait pas des yeux la table où se trouvaient Irina Lopoukine et Malko. Il dit à voix basse à l'autre agent du FSB :

– Tu as vu le papier qu'elle lui a montré ?

– Oui, fit Pavel Bromoukine, je ne sais pas ce que c'est, mais il faut le récupérer.

– Il n'y a qu'à l'interpeller, suggéra Lindkov. C'est facile.

Pavel fit la moue. Il savait que la jeune femme avait de puissantes protections : il valait mieux agir d'une façon plus subtile. En plus, ils n'étaient pas certains que ce bout de papier ait un rapport avec leur mission...

– On va les suivre ! suggéra-t-il. Et demander des ordres : l'agent américain a noté quelque chose. C'est de ce côté-là qu'il faut agir.

« On pourra le coincer plus facilement.

CHAPITRE XVII

Lorsque la limousine s'arrêta devant le Vyzokta, Irina Lopoukine se tourna vers Malko.

– Voilà. J'espère que je vous ai été utile...

– Très, assura Malko, mais je n'ai pas envie de vous quitter ainsi. Offrez-moi un verre !

La jeune femme hésita imperceptiblement, puis sortit de la Mercedes. Malko la suivit, laissant le chauffeur se garer. À peine dans l'appartement, la jeune femme jeta son sac sur la table basse et partit au bar. Elle revint avec deux verres de vodka et une bouteille de *Tsarskaya*.

Ils trinquèrent.

Malko baissa les yeux sur son sac et dit :

– Le papier que vous m'avez montré tout à l'heure, ceux qui nous surveillaient l'ont vu. Il faut le détruire. Sauf si vous en avez encore besoin.

– Non, affirma la jeune femme.

Elle ouvrit son sac, y prit le bout de papier et approcha son briquet. En quelques secondes, il n'en resta rien et Malko se sentit mieux. Désormais, c'est lui qui prenait les risques. Irina Lopoukine se versa un second verre de vodka qu'elle vida d'un trait.

Puis, d'un geste naturel, elle laissa sa tête glisser sur l'épaule de Malko. Le premier geste intime qu'elle se permettait depuis leur première rencontre.

Sa tête s'inclina, sa bouche effleura d'abord celle de Malko, puis s'ouvrit pour un baiser passionné.

En quelques minutes, il retrouva toutes les courbes de son corps explorées sept ans plus tôt. Dès qu'il effleurait sa poitrine, la jeune femme sursautait et enfonçait encore plus loin sa langue dans sa bouche. Par moment, il avait l'impression qu'elle allait lui arracher les lèvres.

Soudain, elle se dépouilla de son haut de velours, ne gardant qu'un

soutien-gorge noir d'où débordaient ses seins gonflés. Sans ôter sa longue jupe fendue, elle s'allongea sur l'immense canapé mauve, la tête calée sur un coussin, une jambe repliée, ce qui découvrait presque entièrement sa cuisse, grâce aux longues fentes de sa jupe.

Malko laissa sa main remonter le long d'une cuisse, jusqu'en haut du bas stay-up.

Découvrant un string noir qu'il contourna, puis fit glisser.

Les yeux clos, Irina se laissait faire, dans un état second. Peu à peu, elle commença à bouger, à se cambrer sous ses doigts, respirant de plus en plus vite.

Soudain, elle fit glisser son soutien-gorge, dégageant ses seins et demanda d'une voix rauque :

– Lèche-moi les seins, j'adore...

La vodka avait fait son effet.

Quand ses lèvres effleurèrent la fraise d'un sein, elle durcit aussitôt sous sa langue. Irina Lopoukine était passée directement de la froideur à la passion.

Son ventre se soulevait de plus en plus vite. Elle écarta soudain les doigts de Malko de son ventre, tandis qu'elle poussait sa tête vers son sexe, dans un geste sans ambiguïté.

Lorsque la bouche de Malko se colla à son sexe, elle poussa un long soupir d'aise qui se transforma en cri bref et en crispation de tous ses muscles lorsqu'il effleura son clitoris. Les cuisses largement ouvertes, elle appuyait sur la tête de Malko de ses deux mains, au cas improbable où il aurait eu envie de la délaissier.

Irina poussa soudain un cri de parturiente puis retomba, inondée, foudroyée de plaisir.

Tandis que Malko reprenait son souffle, son sexe raide comme une tige de pioche, avec une seule idée : plonger dans le ventre de la jeune femme, celle-ci se redressa, rampa jusqu'à lui, et plongea sur lui avec la rapidité d'un rapace.

Malko eut l'impression de revivre, mais n'eut pas le temps de mettre ses projets à exécution. Avec la ferveur d'une vestale, Irina Lopoukine le fit se déverser dans sa bouche.

À son tour, il retomba, apaisé.

Avec des gestes flous, la jeune femme remit sa culotte, remonta son soutien-gorge et bâilla.

– Tu m’as bien fait jouir ! dit-elle d’un ton rêveur. Finalement, je suis heureuse de t’avoir revue grâce à ces imbéciles du FSB. Tu repars quand ?

– Je ne sais pas, dit Malko. Je ne pense pas rester longtemps.

Désormais, il avait hâte de se retrouver à Londres, avec les précieuses informations ramenées par Irina Lopoukine... Il regarda le petit tas de cendres dans le cendrier et effeuilla les bouts de papier. Ensuite, elle le ramena jusqu’à la lourde porte et lui tendit les lèvres avec un sourire un peu absent.

– Fais attention à toi !

Elle repartit en titubant vers sa chambre, les jambes flageolantes, et se laissa tomber sur le lit. Elle aurait quelque chose à raconter aux gens du FSB lors de la prochaine visite.



Malko traversait le hall du Ritz Carlton quand deux silhouettes se matérialisèrent à côté de lui. À leur allure, des *siloviki*.

L’un d’eux exhiba rapidement une carte barrée de tricolore et dit poliment :

– *Gospodine* Linge, nous avons pour instruction de vous emmener à la *Bolchaia Loubianka*.

Malko se raidit.

– Pourquoi ?

– Une simple vérification de routine, ce ne sera pas long.

Avec le FSB ce n’était jamais long : un siècle ou deux. À quoi bon résister ? Le carnet où il avait noté la formule du poison était au fond de sa poche, mais il était trop tard pour s’en débarrasser.

– Très bien, dit-il, je vais téléphoner à mon ambassade.

Un des policiers secoua la tête.

– Ce n’est pas la peine, *Gospodine*, il y en a à peine pour une heure.

Venez.

Ils l'entraînèrent jusqu'à une Audi noire où se trouvait déjà un chauffeur et la voiture dégringola Tverskaya, tournant ensuite à gauche, vers la place Loubianka. Silencieuse, avec son feu clignotant. Pas une parole ne fut échangée jusqu'au siège du FSB. Toujours aussi polis, les deux policiers l'entraînèrent dans un ascenseur, jusqu'au troisième et le firent entrer dans un bureau éclairé au néon.

D'une voix indifférente, un des deux hommes ordonna :

– Videz vos poches !

Malko s'exécuta.

Ils prirent tout ce qu'il avait retiré de ses poches et le mirent dans un sac en plastique qu'ils emportèrent hors de la pièce.

Malko se retrouva seul. Il entendit une clef tourner dans la serrure : il était enfermé.



Plusieurs agents du FSB avaient étalé sur une table les objets saisis à Malko et les photographiaient avec un soin méticuleux.

Le bloc-note eut un droit à un traitement spécial avec plusieurs prises de vue au télé objectif afin d'identifier une seule ligne de quelques mots : fluorure de sodium, de 2,5 à 10 mg. Lorsqu'ils eurent terminé, ils remirent tout dans l'enveloppe en plastique et leur chef partit dans un autre bureau afin de visionner les photos des objets saisis.

C'est un major de permanence qui visionna les clichés. Se concentrant sur la mystérieuse inscription. Immédiatement, il en référa à son chef qui coordonnait l'enquête sur Malko Linge. Une heure s'était déjà écoulée.

– Qu'est-ce qu'on fait du suspect ? demanda le capitaine. On le descend à la Loubianka ?

Impossible de prendre une décision tout seul. Il était déjà plus de minuit et les responsables dormaient à poings fermés.

– Apportez-lui du thé ! ordonna le capitaine. Il a le droit de s'allonger.

Maintenant, il fallait trouver le responsable pour décider du sort du prisonnier. À cette heure tardive, ce n'était pas évident. Il fallut plus

d'une heure pour qu'une voix ensommeillée ordonne de remettre le suspect en liberté.



Malko avait déjà bu deux tasses de thé lorsque les deux policiers qui l'avaient interpellé au Ritz Carlton réapparurent, toujours aussi neutres, ses objets à la main.

L'un d'eux s'excusa d'une voix plate.

– Désolé, il nous a fallu du temps pour procéder à certaines vérifications. Tout est en ordre ; nous allons vous raccompagner à votre hôtel.

Pas un mot sur la raison pour laquelle il avait été arrêté.

Il reprit possession de ses affaires, sans les regarder : le FSB avait des défauts, mais ce n'étaient pas des voleurs.... L'inévitable Audi noire attendait dans la cour. Dix minutes plus tard, il débarquait au Ritz Carlton.

À peine dans sa chambre, il examina ses affaires et surtout son bloc-note. Évidemment, tout était en ordre. Mais les Russes avaient forcément traduit le nom du poison communiqué par Irina Lopoukine.

Dès le lendemain matin, il irait se mettre sous la protection de la CIA qui lui fournirait des « baby-sitters ». Ensuite, s'il le pouvait, il devait quitter la Russie le plus vite possible.

Il eut du mal à s'endormir.



Rem Tolkatchev arriva à son bureau à huit heures comme tous les jours et commença par se confectionner un thé très fort en attendant qu'on lui apporte les documents transmis quotidiennement par le FSB. Ce qui se passa vingt minutes plus tard. Il remarqua tout de suite sur le haut de la pile une liasse épaisse protégée par le cachet « *Secret* » et se jeta sur le document l'accompagnant.

Un rapport d'un capitaine du FSB racontant qu'au cours d'une filature de l'agent Malko Linge, il avait vu ce dernier noter quelques mots qui lui avaient été communiqués par Irina Lopoukine ; par souci

d'efficacité, il avait interpellé l'agent de la CIA et l'avait emmené au FSB. Ce qui avait permis de découvrir une inscription dont il ignorait le sens.

Aussitôt, Rem Tolkatchev se pencha sur l'agrandissement d'une des photos détaillant ladite inscription.

Il crut que son cœur s'arrêtait !

Il avait sous les yeux un des secrets les mieux gardés de la Russie ! Lui n'avait pas eu à se poser de questions pour savoir de quoi il s'agissait. C'est lui qui avait commandé ce poison à un des laboratoires secrets travaillant pour le FSB. Le produit avait transité par son bureau avant de partir pour la Grande-Bretagne mettre fin aux jours de Boris Berezovsky.

Il regarda pensivement les quelques mots tracés sur le bloc. Comment Malko Linge pouvait-il être en possession de ce secret ?

Certes, cela n'avait pratiquement aucune importance : Boris Berezovsky était mort et enterré et même une autopsie ne révélerait rien.

Donc, aucune conséquence pratique. Seulement, quelqu'un était au courant. Impossible que ce soit Irina Lopoukine. Qui lui avait communiqué ce secret connu seulement d'une poignée de gens ?

Rem Tolkatchev bouillonnait de fureur impuissante. Il ne pouvait pas laisser un tel affront impuni.

Les deux personnes au courant devaient disparaître.

Même si le mal était fait.

Pour Malko Linge, c'était plus complexe. Certes, Rem Tolkatchev possédait les moyens de le frapper à Moscou sans que cela ressemble à un meurtre, mais cela risquait de faire des vagues. Il avait le temps. Il se mit à rédiger une note ultrasecrète au directeur des Opérations spéciales du FSB, un certain Anatoli Sobchak.



Roy Garden, le chef de Station de la CIA à Moscou hocha gravement la tête. Malko venait de lui raconter l'épisode de la nuit précédente.

– Vous êtes en danger de mort, laissa-t-il tomber. Vous possédez une information ultrasecrète. Ils vont tout faire pour vous éliminer.

« Je vais vous donner des « baby-sitters », c'est mieux que rien. Mais il vous faut quitter Moscou le plus rapidement possible. Pas sur un avion russe. Je vais vous faire prendre une réservation.

Il appela sa secrétaire et lui demanda de réserver un vol pour Londres.

La jeune femme fut de retour vingt minutes plus tard, arborant une mine désolée.

– Le vol est complet. J'en ai essayé deux autres : identique. Pourtant, ce n'est pas la haute saison.

Malko esquissa un sourire amer.

– C'est leur méthode habituelle... Ils me bloquent ici en attendant mieux. À moins de partir par le train...

– Je vais demander des instructions à Langley, dit le chef de Station. En attendant, vous ne bougez pas de l'ambassade. Ils ne viendront pas vous chercher ici. On va déjeuner ensemble.



Rem Tolkatchev fulminait intérieurement. Alors que l'opération Berezovsky s'était déroulée sans encombre, il se trouvait face à un grain de sable. Qui risquait de ternir l'image du Kremlin qu'il était chargé de protéger.

Il venait de faire une enquête rapide et savait désormais comment cette information avait pu fuiter. Irina Lopoukine avait rendu visite au n° 2 du Conseil de sécurité, Lavrenti Pavlovitch, un homme qui devait l'avoir en sa possession.

Pourquoi l'avait-il communiquée à Irina Lopoukine ? Il était impossible de le lui demander directement. Il venait de se faire hospitaliser pour une très grave maladie et, étant donné son rang, on ne pouvait pas le traîner au FSB.

Le problème se résoudrait plus tard. Pour l'instant, il était urgent de régler celui des deux détenteurs de ce secret d'État. Même si cela n'avait pas de conséquences immédiates sur la mort de Boris Berezovsky.

Le nom du poison utilisé pour le tuer ne pouvait être dangereux qu'associé à d'autres informations que Malko Linge n'était pas en mesure de se procurer.

Cependant, vis-à-vis du président, Rem Tolkatchev voulait

définitivement fermer ce dossier, ce qui impliquait l'élimination des deux tenants du secret.

Il s'assit et rédigea une note destinée au patron du FSB, lui donnant des instructions précises.



Malko broyait du noir, installé dans un bureau destiné aux agents de passage. Il s'était restauré au snack de l'ambassade, avait communiqué avec Langley et la Station de la CIA de Londres, révélant au passage le nom du poison utilisé pour tuer Boris Berezovsky.

Une heure plus tard, il avait eu un retour de Langley. Cette substance était connue pour avoir servi à d'autres éliminations. C'était un poison fabriqué dans un laboratoire secret dont la CIA connaissait même l'adresse...

Hélas, pour l'instant, cette information ne faisait pas avancer son enquête.

Son voyage à Moscou se terminait à peine mieux que celui en Israël. Bien sûr, il en connaissait plus sur l'organisation du meurtre et sur le rôle du journaliste de *Forbes* Russie. Cependant, cela nourrissait un rapport, mais ne le menait pas aux assassins.

La réponse se trouvait toujours à Londres. Il fallait retrouver celui à qui Ilya Sokolov avait remis le poison. Or, ce n'était sûrement pas le journaliste qui le lui dirait.

Seulement, pour retourner à Londres, il fallait sortir de Russie. Pour l'instant, les Russes le bloquaient à Moscou avec leur méthode habituelle.

Le temps pour eux de concocter quelque chose contre lui, entre le moment où il sortirait de l'ambassade et celui où il se trouverait en sécurité dans un avion de la British Airways. L'imagination du FSB était sans limite et ils disposaient de moyens techniques sophistiqués. Cela pouvait passer par le poison, un « accident » de voiture, une fausse agression.

N'importe quoi.

Malko se savait en sursis. Même avec un paquet de « baby-sitters », il n'était pas en sécurité dès qu'il mettait le pied hors de l'ambassade.

Il essaya de se détendre en lisant le *New York Times*. Son ultime

chance était Gwyneth Robertson. C'était la dernière à pouvoir le mener à l'homme qui avait organisé le faux suicide de Berezovsky et qui avait tenté de l'éliminer lui-même.

Arkady Lianine.

S'il était encore à Londres.

La porte s'ouvrit sur le chef de Station de Moscou. Il avait le visage grave et lança directement à Malko :

– On me signale que deux voitures du FSB ont pris position sur le Koltso en face de l'ambassade. C'est sûrement pour vous.

Le piège se refermait.

Malko eut un geste d'impuissance.

– Attendons ! Quand ma place d'avion « se débloquera », on saura qu'ils sont prêts à m'assassiner.

CHAPITRE XVIII

Il était deux heures du matin et la circulation sur les voies sur berge de la Moskova avait considérablement ralenti Igor Steline. Le veilleur de nuit du Vyzokta entendit une voiture s'arrêter devant l'immeuble, mais ne leva même pas la tête. À cette heure tardive, il n'y avait plus de visiteurs et il ne se préoccupait pas des occupants de l'immeuble.

Lorsque la porte d'entrée s'ouvrit sur trois hommes, il sut instantanément qu'il ne s'agissait pas de locataires de l'immeuble.

Ils étaient presque des clones. Jeunes, vêtus de sombre, des visages lisses, énergiques, comme absents. L'un d'eux portait une serviette de cuir. Comme s'ils connaissaient parfaitement l'immeuble, ils se dirigèrent directement vers le couloir des ascenseurs. Sans même un regard pour la réception où se trouvait Igor Steline.

Normalement, ce dernier aurait dû les interpeller et leur demander chez qui ils se rendaient. Seulement, il était comme paralysé. Ces visiteurs-là n'étaient pas des gens comme les autres. En bon Russe moyen, il le sentait.

C'étaient des *siloviki*.

Leur calme, leur assurance et leur indifférence parlaient pour eux.

Igor Steline était comme cloué sur place. En Russie, si un citoyen ordinaire se mettait en travers de la route d'un *silovik*, il risquait de le payer très cher. Broyé par une machine administrative aux ordres du pouvoir, aveugle et toute-puissante. Pourtant, un reste de conscience professionnelle le poussa à se lever. Il n'eut pas le temps d'en faire plus : le troisième homme en gris venait de se retourner avant de disparaître dans le couloir et le fixait.

Malgré la distance, l'expression de son regard était claire. Igor Steline ne les avait pas vus, ne témoignerait jamais. C'étaient des fantômes. Protégés par la loi.

Cela ne dura qu'une fraction de seconde et le troisième homme disparut.

Igor Steline retomba sur son siège, vaincu.



Les trois hommes s'arrêtèrent devant la porte de l'appartement d'Irina Lopoukine. Le couloir était évidemment vide. L'un d'eux sortit de sa serviette une trousse de serrurier et un stéthoscope. C'était un spécialiste : pendant des années, il avait travaillé au département du FSB chargé de cambrioler les ambassades étrangères. Aucune serrure n'avait de secret pour lui et il était capable de les ouvrir sans laisser la moindre trace. Sauf visible au microscope électronique...

Cela dura moins de deux minutes.

Il y eut quelques clics et le pêne coulisssa dans la serrure. Un des deux autres appuya sur le battant et les trois hommes se glissèrent dans l'appartement, refermant la porte derrière eux. À l'intérieur, l'un d'eux sortit de sa poche un plan en s'éclairant avec une mini-lampe torche et montra aux deux autres la façon de gagner la chambre à coucher.

Ils s'y dirigèrent à la queue leu leu, évitant les obstacles, grâce à la lampe.

Arrivés devant la porte de la chambre, ils s'immobilisèrent. Le battant était entrouvert. Ils écoutèrent sans saisir aucun bruit. Grâce à la surveillance exercée sur Irina Lopoukine, ils savaient qu'elle était chez elle. Donc, elle dormait. Elle aurait pu lire ou regarder la télé.

L'un des hommes prit dans sa sacoche une seringue préchargée, vérifia le contenu et fit signe qu'il était prêt. Aussitôt, le responsable du commando poussa le battant, découvrant la chambre plongée dans l'obscurité. Avant de ce faire, il avait pris dans sa sacoche des lunettes de vision nocturne qui lui permettaient de distinguer les objets et les gens dans la pénombre.

Très vite, il distingua la silhouette d'Irina Lopoukine, dormant sur le côté au milieu du grand lit.

Il s'approcha lentement, suivi d'un de ses complices. Pendant quelques instants, ils observèrent la femme endormie, écoutant son souffle régulier. Leur arrivée n'avait pas troublé son sommeil.

C'était le moment le plus délicat de l'opération.

Le chef du commando se pencha au-dessus de la femme endormie. Elle était recouverte d'un drap et vêtue d'une chemise de nuit. La seule partie accessible de son corps était son cou. L'homme se pencha,

une seringue à la main, munie d'une aiguille extrêmement fine qui ne laissait aucune trace.

Penché sur la dormeuse, il visa le haut du cou et planta son aiguille longue de trois millimètres dans la peau, au-dessus de la clavicule, poussant sur le piston afin d'injecter le puissant anesthésique. Miracle : la piqûre était si légère qu'Irina Lopoukine réagit à peine, envoyant sa main, comme pour repousser un insecte. Déjà, le tueur avait retiré sa seringue. La main balaya l'air sans rien toucher.

L'homme se redressa, le souffle court. Son complice avait fait le tour du lit, prêt à immobiliser la dormeuse si elle se réveillait.

Ce ne fut pas le cas.

Apparemment, Irina Lopoukine continuait à dormir. Cependant, sans s'en rendre compte, elle était en train de passer d'un sommeil naturel à une anesthésie qui allait durer une demi-heure environ, avant de se dissiper.

Le tueur attendit quelques minutes, puis alluma la lampe de chevet, se débarrassant de son appareil de vision nocturne.

Les trois hommes étaient désormais dans la chambre.

L'un d'eux rabattit le drap, découvrant Irina Lopoukine qui ne bougea pas. Tandis que le chef du commando sortait de sa sacoche une nouvelle seringue toute préparée, ses deux complices allongèrent la femme endormie, dégageant ses pieds.

L'homme à la seringue plaça sur son front une lampe avec un réflecteur afin de voir clairement le pied droit d'Irina Lopoukine. Il le massa quelques instants, et appuya sur le dessus, dégageant une veine. D'un geste précis, il enfonça alors l'aiguille de la seconde seringue dedans. L'injection du produit ne prit que quelques secondes. Lorsqu'il retira l'aiguille, il n'y eut même pas une goutte de sang.

Par sécurité, il massa un peu la veine pour faire disparaître la piqûre déjà presque invisible. Ensuite, il rabattit le drap sur la dormeuse et un des complices éteignit la lampe de chevet. Ensuite, les trois tueurs sortirent de la chambre. En apparence, Irina Lopoukine continuait sa nuit de sommeil.

Dans quelques minutes, l'effet de l'anesthésie se dissiperait, mais les dix milligrammes de fluorure de sodium étaient en train de se diffuser dans son sang, silencieusement et mortellement.

Irina Lopoukine ne se réveillerait pas. Cette dose était suffisante pour que son cœur s'arrête de battre avant l'aube.

Si un médecin l'examinait, il ne pourrait qu'évoquer une crise cardiaque. Une éventuelle autopsie ne révélerait rien d'anormal. Le problème d'Irina Lopoukine était réglé.



Lorsque les hommes en gris repassèrent devant Igor Steline, celui-ci garda la tête baissée sur son journal. Ils disparurent dans l'obscurité, regagnant une voiture sombre garée un peu plus loin.

Igor Steline essaya de se concentrer sur sa lecture, cherchant de toutes ses forces à se persuader qu'il n'avait vu personne.



Malko se réveilla très tôt, car les rideaux de sa chambre laissaient passer la lumière. Six heures dix du matin. Cela allait être une journée splendide. Il avait mal dormi, tournant et retournant dans sa tête les éléments qu'il avait recueillis.

Le meurtre de Boris Berezovsky représentait la facette la plus sournoise du pouvoir absolu du Kremlin pour éliminer ses adversaires. Pas de coups de feu, pas de violence apparente, mais une attaque rapide, invisible et mortelle. Qui ne laissait aucune trace.

Que savaient vraiment les Britanniques ?

Il avait du mal à croire que le MI5, avec tous ses capteurs, n'était pas au courant. Les agents britanniques n'étaient pas des imbéciles. Même s'ils se taisaient sur ordre, ils savaient. C'était peut-être ce qu'il y avait de plus terrifiant dans cette affaire. La règle totalitaire de la Russie avait contaminé une véritable démocratie, devenue complice passive d'un crime d'État...

Il finit par se lever, prendre sa douche et descendre à la cafétéria. Il venait de terminer son breakfast lorsque Roy Garden, le chef de Station, surgit :

– Je vous ai cherché dans votre chambre, annonçait-il. Il y a du nouveau.

– Quoi ?

– Vous avez une place sur le vol British Airways de midi.

Donc, les Russes laissaient Malko quitter Moscou ! Ou avaient préparé quelque chose d'assez sophistiqué pour l'éliminer sur le chemin de l'aéroport.

– Qu'avez-vous prévu ? demanda Malko.

– Nous allons vous accompagner jusqu'à Cheremetievo. Je viendrai moi-même, plus une voiture de « baby-sitters » de protection. Je vous accompagnerai jusqu'à la zone sous douane. Ils ne me laisseront pas aller plus loin.

– Croisons les doigts ! conclut Malko, je ne vais pas rester toute ma vie dans cette ambassade.

Il avait surtout hâte de reprendre son enquête à Londres, avec les éléments nouveaux dont il disposait.

– OK, conclut Roy Garden, nous partons d'ici à dix heures.



Rem Tolkatchev prit le document scellé de cire rouge posé sur la pile qu'on venait de lui apporter. Une enveloppe portant le sceau du FSB Moscou qu'il ouvrit.

C'était un compte rendu très bref de l'opération qu'il avait ordonnée la veille. Menée à bien sans la moindre anicroche. Le problème Irina Lopoukine était définitivement réglé. Si tout se passait bien, d'ici la fin de la journée, il pourrait enfin refermer le dossier Boris Berezovsky et faire savoir au président que ses ordres avaient été exécutés et l'affaire classée. Comme tant d'autres empoisonnements qui avaient jalonné l'histoire de l'Union soviétique, sans qu'aucun coupable ne soit jamais arrêté. À part de « faux » coupables qui, torturés à souhait, avouaient tout ce qu'on voulait.

Il lui restait à prendre les dispositions pour la seconde partie de l'opération.

Il appela le chef des opérations spéciales sur une ligne cryptée et lui donna ses instructions.

– Le dispositif est en place, assura l'homme du FSB. Nous avons six véhicules, dont deux en face de l'ambassade. Tout va bien se passer.

– Je l'espère, fit Rem Tolkatchev d'une voix froide. Vous savez qu'il s'agit de l'élimination d'un ennemi de la *rodina*, auquel les plus hautes autorités attachent une importance énorme.

Ce qui signifiait que celui qui raterait l'opération serait l'objet de

sanctions qui mettraient fin à sa carrière. Ou à sa vie.



Les deux Mercedes en plaques diplo attendaient dans la cour de l'ambassade américaine, les chauffeurs déjà au volant. Lorsque Malko et Roy Garden descendirent, les quatre « baby-sitters » se trouvaient déjà dans le véhicule d'escorte.

Alors que le chef de Station de la CIA se dirigeait vers la première voiture, Malko l'interpella :

– Roy, j'ai une idée. Pourquoi ne nous placerions-nous pas dans la seconde voiture ? En prenant la voiture de deux « *case officers* » qui iront dans la première ?

– Pourquoi ? demanda Roy Garden.

– Je ne sais pas, avoua Malko. Une précaution peut-être inutile, mais qui ne coûte rien. Si un des véhicules est visé, ce sera celui de tête.

Il se souvenait de Kaboul où le changement de place du président Karzai lui avait sauvé la vie. Les Russes pouvaient très bien avoir posté sur la route de l'aéroport des tireurs d'élite.

– OK, accepta l'Américain.

Il donna des ordres et deux des « baby-sitters » prirent place à l'arrière de la première Mercedes, tandis que lui-même et Roy Garden prenaient leur place dans la seconde Mercedes. Les Russes ne pouvaient pas s'apercevoir de ce tour de passe-passe. À cause des glaces fumées, il était impossible de reconnaître le visage des passagers.

Une fois tout le monde en place, la porte métallique coulissa et les deux Mercedes jaillirent dans Bolchoïa Devistski Pereulok qui se jetait dans Sadovaïa Koudrinskaïa, la partie ouest du *Koltso*.

Quelques instants plus tard, elles se fondaient dans la circulation, remontant vers le nord. Pour tourner quelques kilomètres plus loin dans Tverskaya, en direction du nord-ouest. La circulation était assez fluide et ils arrivèrent très vite à la hauteur de la gare de Biélorussie, s'engageant dans Leningradsky Prospekt, la grande avenue menant à Cheremetievo.

Encore une dizaine de kilomètres.

Malko guettait l'extérieur, sans rien apercevoir de suspect. Les feux,

très longs, permettaient de ne pas ralentir.

Un kilomètre plus loin, un feu passa au vert. Rien que de très normal. Cependant, Malko remarqua immédiatement un fait étrange. Le feu de la transversale était resté *aussi* à l'orange. Permettant aux véhicules qui arrivaient sur leur droite de se glisser aussi dans la circulation. Heureusement, il n'y avait personne.

Les incidents de ce genre étaient fréquents à Moscou, aussi reprit-il son observation de la route. Ils ne se trouvaient plus qu'à une centaine de mètres du carrefour. Soudain, horrifié, il vit apparaître sur sa droite un énorme camion Oural surgissant d'une voie perpendiculaire où, normalement, le feu était au rouge. Le camion qui roulait à vive allure allait se jeter dans le carrefour au moment où les deux véhicules de l'ambassade américaine le franchiraient.

CHAPITRE XIX

Le chef de Station de la CIA n'avait rien vu, les yeux fixés devant lui sur Leningradsky Prospekt. Malko cria :

– Roy !

La voiture de tête du petit convoi venait d'aborder le carrefour. Visiblement, son conducteur n'avait pas remarqué le camion ou pensait qu'il allait leur laisser la priorité. Mais l'Oural venait de s'engager dans le carrefour, coupant la trajectoire de la Mercedes où aurait dû se trouver Malko.

Le choc fut effroyable. Le mufle énorme du gros camion percuta le flanc droit de la voiture, à la hauteur de la portière arrière, l'enfonçant et projetant le véhicule au milieu de la chaussée, comme une boule de billard.

La Mercedes fit deux tonneaux et se retrouva sur le toit, tandis que plusieurs véhicules faisaient des embardées pour éviter son épave.

Ensuite, tout se passa en quelques secondes.

L'Oural continua sa course, traversant Leningradsky Prospekt, comme un boulet, sans toucher d'autres voitures, puis continua dans une voie transversale. Juste comme la Mercedes où se trouvait Malko franchissait le carrefour. Ils eurent le temps de voir le premier véhicule prendre feu, immobilisé au milieu de la chaussée.

– *Oh my God !*

Roy Garden, tétanisé, se pencha vers le chauffeur et hurla :

– Malcolm, stop !

– Non, cria Malko, il faut continuer !

De toute façon, ils étaient pris dans le flot de la circulation avec des voitures devant et derrière. Indécis, le chauffeur continua et, bientôt, ils virent s'éloigner la colonne de fumée noire. Blanc comme un linge, Roy Garden essayait de joindre le chauffeur de la Mercedes en train de brûler.

En vain.

– Prévenez l’ambassade ! dit Malko. Nous ne pouvons rien faire.

Il en tremblait. Sans son idée de permuter les voitures, il serait en train de griller vif...

Roy Garden parlait à toute vitesse dans son portable, avertissant l’ambassade de ce qui venait de se passer. Ses mains tremblaient.

– *My God !* répéta-t-il, ils sont tous morts.

Le chauffeur et les deux « baby-sitters ».

– Peut-être pas, dit Malko, sans trop y croire.

Le chef de Station semblait sonné. La circulation était plus fluide et la Mercedes accéléra.

– Vous voulez toujours partir ? demanda-t-il à Malko.

Ce dernier se tourna vers lui :

– Je n’ai pas le choix. Je pense qu’ils n’ont rien prévu à l’aéroport pour m’intercepter. Normalement, je n’aurais jamais dû y arriver. C’est une opération spéciale du FSB, la police des frontières n’est sûrement pas au courant.

– Nous avons sûrement perdu trois hommes, dit l’Américain d’une voix blanche. Et on ne pourra jamais les venger. Les Russes ne retrouveront jamais le camion et on conclura à un chauffard...

Son portable sonna. C’était l’ambassade. Un convoi était en route vers le lieu de l’accident.

Ils franchirent un panneau annonçant : « *Cheremetievo 4 km* »



Oleg Dimitri, en uniforme de la *Miliciya*, qui s’était posté sur sa moto en face de la commande des feux tricolores protégeant le croisement, descendit de sa machine et se dirigea vers le boîtier de commande qu’il ouvrit avec une clef spéciale.

Il la tourna vers la gauche, rétablissant le feu alternatif qu’il avait mis, quelques minutes plus tôt, à l’orange.

Le boîtier refermé, il remonta sur sa moto. Désormais, tout était redevenu normal : s’il y avait une enquête, on ne pourrait que conclure à la faute du chauffeur de l’Oural, qui avait brûlé le feu...

L'agent de la *Miliciya*, en réalité un membre du FSB, repartit vers le centre.

Une voiture de la *Miliciya*, placée un peu plus haut au milieu de la route pour empêcher d'autres véhicules que le camion de passer à l'orange, s'éclipsa alors discrètement.

À part la voiture qui brûlait au milieu de Leningradsky Prospekt entourée désormais de pompiers et d'ambulance, il ne restait plus aucune trace de la manip.

Le camion Oural, qui n'avait pas de plaques, était en train de rejoindre un dépôt secret de véhicules appartenant au FSB et personne ne le retrouverait.



Malko débarqua dans le hall des départs de Cheremetievo, l'estomac noué. Accompagné de Roy Garden, blanc comme un linge. Les deux hommes se dirigèrent vers le comptoir d'enregistrement des « business », peu encombré. En quelques minutes, Malko eut sa carte d'embarquement et son bagage enregistré. Comme un automate, il se dirigea vers l'immigration.

Le téléphone de Roy Garden sonna. Il écouta et dit d'une voix blanche :

– C'est épouvantable, ils sont tous morts. Mon « *deputy* » est sur place.

– C'est terrible ! dit Malko. Je suis désolé. J'aurais dû me trouver dans cette voiture.

Les deux hommes se firent face. Roy Garden était obligé de le quitter là.

– J'espère que vous allez arriver à Londres ! dit-il.

– Moi aussi, dit Malko.

Ils se serrèrent longuement la main. Malko sentait que l'Américain grillait de retourner sur le lieu de l'accident. Il ne chercha pas à le retenir et tendit son passeport à l'officier en bleu. Celui-ci le passa dans sa machine, l'examina, le tamponna et le remit à son propriétaire sans un mot.

Pour lui, c'était un passager ordinaire.

Malko se dirigea vers le salon d'attente et s'installa dans un profond fauteuil. Le cerveau en vrac. Il avait du mal à empêcher ses mains de trembler. La vision du gros camion heurtant de plein fouet la Mercedes dansait toujours devant ses yeux. Il regarda sa montre : encore quarante minutes avant le départ. Quarante minutes d'angoisse.

Les Russes pouvaient encore tenter de l'empêcher de quitter la Russie.



Rem Tolkatchev décrocha un de ses trois téléphones, la ligne qui le reliait directement au FSB.

– *Gospodine* Tolkatchev ? demanda une voix neutre.

– *Da*.

– Je voulais vous faire savoir que l'opération s'était bien déroulée. La voiture et ses occupants ont été carbonisés. Les corps ne sont pas identifiables, du moins à ce stade. Un détachement de l'ambassade américaine est sur le lieu de l'accident et nous les traitons avec beaucoup de courtoisie.

« Dans une heure, la circulation sera complètement rétablie.

Rem Tolkatchev se moquait de la circulation, mais il remercia quand même.

Cependant, comme c'était un homme consciencieux, il demanda :

– Passez-moi la police des frontières, à Cheremetievo !



Malko sursautait chaque fois qu'un nouveau venu entraînait dans le *lounge*. Il s'était forcé à prendre un café immonde pour se changer les idées.

Deux hommes pénétrèrent dans le *lounge*, sans bagages et son poulx monta au ciel. Ils firent le tour puis ressortirent sans avoir adressé la parole à personne. Il regarda l'horloge : encore vingt minutes. Pour se donner une contenance, il alla aux toilettes, ce qui lui prit cinq minutes. Plus l'heure du départ approchait, plus il se sentait noué.

Il eut l'impression d'avoir zappé le temps quand il entendit le haut-parleur annoncer le départ du vol British Airways 443.

Il se força à ne pas se lever tout de suite, puis se mêla aux quelques passagers qui se dirigeaient vers la salle d'embarquement.

Il avait l'impression que tout le monde le regardait...

Quelques minutes plus tard, il tendait sa carte d'embarquement à une hôtesse qui lui fit signe de passer.

À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir des policiers. Ici, les Russes étaient chez eux, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Comme un automate, il descendit la rampe et franchit la porte du Boeing 777. Tendant sa carte à l'hôtesse qui lui indiqua sa place.

Il s'attacha aussitôt, comme si cela avait pu le protéger. Comptant les passagers qui entraient. Enfin, il entendit les mots magiques : « *embarquement terminé.* » Une hôtesse ferma la porte et commença à lire les consignes de sécurité. Enfin, l'appareil recula et prit le chemin du *runway*.

Pourtant, Malko savait qu'il n'était encore totalement tiré d'affaires. La tour de contrôle pouvait encore rappeler le Boeing à son point de stationnement.

Il avait la bouche sèche et regardait fixement le *runway*, la vision de la voiture en flammes devant les yeux. Lorsque l'appareil commença à rouler après un point fixe interminable, il eut envie de pousser un cri de joie. Enfoncé dans son siège, il regardait défiler l'herbe. Enfin, les roues du 777 quittèrent le sol et l'appareil s'éleva au-dessus de la grande forêt entourant Cheremetievo, perçant ensuite la couche de nuages. Malko ferma les yeux. Son cœur battait encore la chamade.

Il s'était échappé de Moscou, mais à quel prix ?

L'appareil vibrait légèrement. Plus les minutes passaient, plus il sentait s'éloigner le danger. Cependant, tant qu'il serait dans l'espace aérien russe, il courait un risque. Ceux qui le poursuivaient étaient assez puissants pour faire faire demi-tour à un avion de ligne. Il avait pu voir qu'ils ne reculaient devant rien.



Rem Tolkatchev trépignait intérieurement. Cela faisait plus de quarante minutes qu'il avait demandé la police des frontières à Cheremetievo. Il avait rappelé trois fois, sans résultat.

Enfin, le téléphone sonna et une voix déférente demanda :

– Quelle information désirez-vous obtenir, *Gospodine* ?

– Les listes des passagers qui ont passé la police sur le vol British Airways 443.

– Il faut que je vous rappelle, *Gospodine*. Nous avons des problèmes de téléphone intérieur et d'ordinateur. C'est la raison pour laquelle vous n'avez pas été rappelé.

– *Karacho* ! fit Rem Tolkatchev, vérifiez un seul nom ! Est-ce qu'un citoyen autrichien appelé Malko Linge a été enregistré ?

– Je vous rappelle, *Gospodine*.

Rem Tolkatchev dut encore attendre dix minutes que le téléphone sonne. La même voix déférente lui apprit :

– Cette personne a bien passé l'immigration, annonça l'homme de la police des frontières.

– *Bolchemoi* ! murmura entre ses dents Rem Tolkatchev.

L'homme qui était normalement carbonisé sur Leningradsky Prospekt venait de lui filer entre les doigts.

Fou de rage, il lança :

– Trouvez-moi cet homme et assurez-vous de lui ! Il est recherché par le FSB Moscou. Il doit être en attente dans une salle quelconque. Surtout, qu'il n'embarque pas sur ce vol !

– Très bien, assura le colonel de la police des frontières. Je m'en occupe tout de suite et je vous rappelle.

De nouveau, Rem Tolkatchev se retrouva en face d'un téléphone muet. Pour tromper son attente, il alluma une de ses petites cigarettes multicolores, soufflant posément la fumée pour calmer ses nerfs.

Lorsque le téléphone sonna à nouveau, il se jeta littéralement dessus.

– Vous l'avez trouvé ? demanda-t-il.

– Oui, *Gospodine*, malheureusement, il a déjà embarqué sur le vol de la British Airways.

– Empêchez le vol de partir !

– Impossible, *Gospodine*, il a déjà décollé depuis dix minutes.

Rem Tolkatchev sentit la rage l'étouffer. D'une voix glaciale, il lança :

– Colonel, envoyez-moi un message avec votre nom et votre grade !
Je vous tiens responsable de cet échec.



Malko contemplait son plateau. Il n'avait pas faim. Trop d'émotions. Désormais, le vol se trouvait à 36 000 pieds, filant vers l'ouest.

Son cerveau se remit en route.

La dernière étape de son voyage était Londres. Où tout reposait sur Gwyneth Robertson. Avait-elle réussi à retrouver la piste d'Arkady Lianine ?

CHAPITRE XX

– Ce qui s'est passé à Moscou confirme que l'affaire Berezovsky est de première importance, aux yeux des Russes, conclut le chef de Station de la CIA à Londres. Pour qu'ils aient pris le risque de tuer plusieurs membres de l'ambassade, il faut un ordre venant du Kremlin.

– Nous le savions déjà, répliqua Malko. Il s'agit d'une affaire d'État, mêlant les Britanniques et les Russes. Grâce à vous, nous en avons démonté les rouages, mais ce n'est pas suffisant. Bien sûr, avec les éléments que j'ai recueillis, je pourrai établir un excellent rapport de synthèse qui ira dormir dans les coffres de Langley. Ce n'est pas ce que nous voulions...

« Notre seule chance d'aller plus loin, c'est de retrouver Arkady Lianine, s'il est toujours à Londres.

– Et ensuite ?

– Lui proposer un deal, suggéra Malko. Il est devenu un risque de sécurité pour les Russes. Ils vont chercher, soit à l'éliminer, soit à le faire rentrer à Moscou. Il faut être plus rapide qu'eux. Ce qui suppose d'établir un contact avec lui.

– Vous avez une idée ?

– Cela dépend de Gwyneth Robertson. Ou elle n'a pas avancé et nous sommes au point mort. Ou elle est arrivée à savoir où il se cache. Je le saurai ce soir : nous devons dîner ensemble.

– Bonne chance, fit Stanley Dexter. C'est notre dernier espoir. Je vais quand même vous donner des « baby-sitters ». Après ce qui est arrivé à Moscou... Les Russes ont le bras très long.

« Où la retrouvez-vous ?

– Au Lanesborough.

– Très bien, ils seront là-bas. Quatre en deux groupes. Armés. Vous ne craignez pas de lui faire courir des risques ?

– Si, avoua Malko, mais je n'ai pas le choix.



Le « Library » du Lanesborough était peuplé de la même horde de putes de haut vol de toutes les couleurs, de Russes de passage à Londres et d'une faune indéterminée.

Malko trempa ses lèvres dans sa vodka glacée. Gwyneth Robertson était en retard. Ce n'était pas bon signe, elle qui était toujours d'une ponctualité extrême. L'avertissement du chef de Station lui revint en mémoire : ils n'étaient pas à l'abri d'un coup fourré des Russes décidés à stopper définitivement l'enquête de Malko.

Gwyneth Robertson fit une entrée fracassante dans le bar, dans un nuage de parfum. Avec un tailleur Chanel à la jupe très courte, une veste ouverte sur un chemisier moiré et cette allure de salope en manque qui la faisait toujours remarquer.

Les quelques mâles esseulés s'ébrouèrent devant cette superbe créature mais elle s'était déjà installée à la table de Malko.

Croisant très haut les jambes sur des bas gris fumée. Son regard espiègle accrocha celui de Malko.

- Tu as fait bon voyage ?
- Pas exactement ! reconnut Malko. Veux-tu boire quelque chose ?
- Champagne. Roederer, si possible.

Il commanda et ils trinquèrent : Gwyneth Robertson était toujours aussi sexy. Ceux qui l'observaient dans ce bar ne pouvaient deviner qui elle était vraiment.

Malko aperçut deux des « baby-sitters » qui venaient de s'installer au pied du bar. « Grâce à leurs ceintures G.K. on ne voyait pas qu'ils étaient armés. Gwyneth les avait repérés aussi.

- Tu crois qu'on risque quelque chose ? demanda-t-elle. Nous sommes dans un des endroits les plus élégants de Londres.
- Et aussi, un piège à Russes ! J'ai vu ce qu'ils étaient capables de faire.

Il lui fit le récit de ses mésaventures moscovites. À la troisième coupe de champagne, Gwyneth l'arrêta.

- Tu ne m'étonnes pas ! Nous avons affaire à un complot monté par le Kremlin, avec des moyens illimités. Tu es le grain de sable qui peut faire échouer leur manip... Un grain de sable qu'ils aimeraient bien écraser.

Malko n'osait pas poser la question qui lui brûlait les lèvres : Gwyneth avait-elle découvert quelque chose ? Comme pour jouer avec ses nerfs, la jeune femme s'ébroua et bâilla.

– J'ai faim ! dit-elle, si nous allions grignoter quelque chose au Dorchester ? Ils ont des soles délicieuses.

Ce n'était que de l'autre côté de Hyde Park Corner.

– Tu es en voiture ?

– Bien sûr.

Il signa l'addition et gagna la rue où un portier chamarré tendit à Gwyneth la clef de sa Bentley. Malko se sentit mieux en glissant sur le cuir soyeux et odorant. C'était beau le luxe.

Quand la jeune femme se mit au volant, sa jupe remonta, découvrant une partie de ses cuisses.

– Tu es toujours aussi magnifique, remarqua Malko.

– C'est pour cela que tu m'invites à dîner ? demanda espièglement l'Américaine.

– Ce serait une raison suffisante, dit Malko.

Il ne leur fallut que dix minutes pour gagner le Dorchester où Gwyneth se gara à côté d'une Lamborghini jaune vif. Avant d'entrer d'un pas décidé dans le vieil hôtel.



– J'avais raison, cette sole est délicieuse, dit Gwyneth en s'attaquant à un poisson qui avait la taille d'un bébé requin.

Malko s'était contenté d'une tranche de rosbif dégoulinante de jus, fondante comme une glace. Pendant un moment, ils mangèrent en silence. Gwyneth Robertson était vraiment affamée...

Enfin, elle repoussa sa sole et fit face à Malko.

– Il faut que je tienne beaucoup à toi ! soupira-t-elle, pour faire ce que j'ai fait.

– C'était si pénible ? demanda Malko, un peu gêné.

La jeune femme fit la moue.

– En général, je fais l'amour avec qui j'ai envie. Là, c'était différent : un homme fou amoureux à qui j'ai été obligée de jouer la comédie. Même s'il est délicieux, ce n'est pas la même chose.

Elle tira sur une cigarette électronique. Malko était pendu à ses lèvres. D'une voix volontairement détachée, il demanda :

– As-tu *au moins* obtenu des résultats ?

Gwyneth Robertson laissa planer le suspense quelques secondes et plongeait la main dans son sac.

– Je crois que oui ! dit-elle en tendant à Malko une feuille de papier pliée.

Il la déplia.

Le papier était à en-tête d'une firme de *solicitors*, Winstanly-Brugess. Adressé à DC Bursley, Community Protection Unit, Plainslow Police Station.

La lettre se référait à « *The Touria Family* ». Elle spécifiait que Mr Touria et sa famille bénéficiaient d'un droit d'asile en Grande-Bretagne, accordé par le Home Office, sous la référence C 502360.

La lettre précisait que Mr Touria était bien la personne qu'il prétendait être. Également, un paragraphe spécifiait que Mr Touria n'était pas regardé comme une menace pour la Grande-Bretagne et qu'il n'avait pas d'intérêt particulier pour les services de renseignements.

Nous avons découvert récemment que Mr Touria était l'objet d'un contrat de 800 000 dollars sponsorisé par une organisation criminelle d'Europe de l'Est dont les membres peuvent entrer librement en Grande-Bretagne précisait la lettre.

« En conséquence de quoi, certaines précautions ont été prises et les deux enfants de Mr Touria vont à l'école sous un autre nom, afin de les protéger.

Nous attirons votre attention sur le fait que la vie de Mr Touria peut se trouver en danger du fait de cette menace... »

Malko reposa le document, étonné.

– Qui est Mr Touria ? demanda-t-il.

Gwyneth Robertson eut un sourire angélique.

– Tu n'as pas une petite idée ?

– Ce n'est pas Arkady Lianine ! s'exclama Malko.

– Hé si ! laissa tomber Gwyneth Robertson.

Malko n'en revenait pas : ainsi, l'homme qui avait tenté de l'assassiner, qui avait vraisemblablement manigancé le meurtre de Boris Berezovsky, était sous la protection du Home Office britannique !

Autorisé à séjourner en Grande-Bretagne sous un faux nom et protégé par la police.

C'était énorme.

Gwyneth Robertson le regardait en souriant.

– Moi aussi, j'ai eu un choc, avoua-t-elle.

– Tu es certaine qu'il s'agit de Lianine ?

– Absolument, dans un autre document, il lie les deux noms et il donne même une adresse, 111 Newham Way. Malheureusement, sans donner le nom de la ville.

– Pourquoi bénéficie-t-il de ce traitement de faveur ? demanda Malko.

– Mon ami ne me l'a pas précisé, dit la jeune Américaine. Je suppose qu'il a rendu des services au MI5. Cela se passe toujours ainsi. Ils ont dû le débriefer et ensuite l'installer dans un coin tranquille. En grande banlieue.

– Tu crois que les Anglais sont au courant de ses activités dans l'affaire Berezovsky ?

Gwyneth Robertson fit la moue.

– Impossible à dire. J'ignore s'il est l'objet d'une protection rapprochée. Mais, cela ne m'étonnerait pas que le « 5 » ait sa petite idée sur ce qui s'est passé.

Un ange passa, une aile peinte aux couleurs de l'Union Jack, l'autre à celles de la Russie.

L'affaire devenait de plus en plus complexe.

– Peux-tu savoir où il habite ? demanda Malko.

– Peut-être, mon ami doit me remettre un autre document où Arkady Lianine est désigné sous son véritable nom. Il y a peut-être une chance.

« Voilà !

Elle regarda sa montre.

– Si tu veux faire un câlin, c’est le moment. Mon ami m’attend en trépignant et, comme il doit me remettre ce document, je ne veux pas lui faire faux bond.

Au moins, elle n’avait pas de complexes. Malko paya. Au moment où ils sortaient du Dorchester, Gwyneth Robertson remarqua :

– L’information du contrat mis sur sa tête ne date que de quelques jours ; il faut donc le retrouver avant que les Russes ne l’aient « tapé ». Sinon, j’aurai travaillé pour rien.



À peine dans la chambre de Malko, Gwyneth Robertson se débarrassa de sa veste de tailleur et vint se couler contre lui.

– C’est bon de te retrouver ! soupira-t-elle. Hélas, on n’a pas beaucoup de temps...

Elle avait déjà commencé à le caresser doucement. À son tour, il s’attaqua à ce qu’elle avait de plus sensible : les pointes de ses seins. Ils étaient tendus tous les deux, mais, peu à peu, Malko sentit sa libido se réveiller.

Appuyée sur le guéridon, Gwyneth remonta la jupe de son tailleur Chanel, découvrant ses longues cuisses moulées de bas clairs. Puis, elle se débarrassa d’un geste gracieux de sa culotte et attira Malko contre elle. À peine un petit effort et il glissa sans peine dans son ventre, retrouvant la chair tiède de son sexe. Ils firent l’amour presque sans parler, avec des gestes mesurés, jusqu’à ce que Malko, dans un élan plus violent, relève les jambes de sa partenaire et la fasse basculer sur le guéridon. Bien abuté en elle, il s’y déversa avec un plaisir absolu.

Hélas, la récréation prenait fin.

Après un crochet par la salle de bains, Gwyneth Robertson reparut, impeccable, une lueur espiègle dans ses yeux gris.

– Souhaite-moi bonne chance ! fit-elle avec un certain cynisme.

– Tu as déjà fait des miracles ! reconnut Malko.

Il avait hâte d’en savoir plus sur Arkady Lianine, agent russe et protégé du MI5.



Rem Tolkatchev avait cuvé sa rage. Bien sûr, l’incident de

Leningradsky Prospekt avait fait des vagues et les Russes avaient été obligés de s'excuser patement, après la mort des trois Américains.

Désormais, il avait décidé de mettre la pédale douce sur Malko, sûrement extrêmement protégé.

Le problème pouvait être réglé d'une autre façon.

L'homme qui en savait trop, c'était Arkady Lianine. C'était donc lui qu'il fallait éliminer.

Le matin même, il avait envoyé un mot à la *rezidentura* de Londres demandant à ce que l'on le contacte pour lui proposer une mission importante et bien payée à Moscou. Il ne se faisait pas trop d'illusion : Arkady Lianine était un vieux renard qui savait ce que cela signifiait lorsqu'on demandait à un agent de rentrer « à la maison ». Cependant, cela ne coûtait rien d'essayer.

Il avait surtout contacté un groupe mafieux letton lié au FSB qui avait la possibilité d'envoyer ses membres en Grande-Bretagne sous de faux papiers.

C'est lui qui avait fixé le prix de la tête de Lianine. 800 000 dollars, qui sortiraient des caisses du FSB. De cette façon, il y avait une cloison étanche entre la victime et les Russes. Arkady Lianine avait souvent sévi en Lettonie et qu'un groupe letton le liquide n'avait rien d'étonnant.

CHAPITRE XXI

Arkady Lianine ouvrit le tiroir de son bureau, puis le compartiment secret où il conservait un pistolet automatique Makarov. Il actionna la culasse, afin de vérifier qu'il y avait une cartouche dans le canon, puis le glissa dans sa sacoche en cuir.

Il traversa ensuite son cottage et cria à la cantonade :

– Valentina, je vais chercher les enfants à l'école !

Il monta dans sa Mini bleue et s'engagea dans les rues tranquilles de Westminster Park, une paisible bourgade du sud-ouest de Londres.

Une petite communauté où tout le monde se connaissait. Il y était arrivé cinq ans plus tôt, « protégé » par le MI5 qui lui avait trouvé cette demeure dans une rue tranquille. Ses voisins le saluaient régulièrement, sans se poser de questions. Parlant parfaitement l'anglais, Arkady Lianine se fondait parfaitement dans la communauté.

Tout en conduisant, il jetait des coups d'œil réguliers dans le rétroviseur, guettant un véhicule inhabituel.

Lorsqu'il arriva à l'école, il était en avance et prit encore le temps de faire le tour du pâté de maisons. Tout ne respirait que calme et tranquillité. Quelques parents arrivèrent à leur tour et il récupéra enfin ses deux enfants. À tout hasard, il avait glissé son pistolet automatique entre les deux sièges.

Une grosse Austin tourna brutalement le coin et son poulx grimpa en flèche.

Ce n'était qu'un voisin en retard.

Il repartit vers son cottage.

La tête un peu flottante. Les dernières années avaient passé paisiblement. Le MI5 lui avait fait don d'un petit capital qui lui permettait de faire vivre sa famille convenablement. D'autant qu'il faisait quelques « *side business* ».

Il se maudissait maintenant d'avoir accepté la proposition d'un homme venu spécialement de Moscou dont il ignorait le nom véritable

et qui se faisait appeler Pavel. Cet inconnu, affable et souriant, n'avait pas été menaçant mais presque. Bien entendu, il n'ignorait rien du passé d'Arkady Lianine et de ses différentes trahisons. Lianine avait trahi les services estoniens, puis les Russes, avait travaillé un certain temps avec les Américains pour accepter finalement l'offre britannique : un débriefing complet sur toutes ses activités passées, en échange d'un passeport et d'un permis de conduire britanniques. Plus une somme d'argent assez importante, mais il n'avait pas de gros besoins.

Après un an de débriefing, il s'était cru enfin tranquille.

Il n'entendait plus parler de ses anciens employeurs de l'Est, les Britanniques lui avaient assuré que, s'il ne se livrait à aucune activité illégale, il ne lui arriverait rien.

Et puis Pavel, l'homme de Moscou l'avait invité chez Fortnum and Mason, élégant salon de thé de Piccadilly.

C'était six mois plus tôt.

Après l'avoir bien enfumé, il en était venu au fait : les Russes, ses anciens employeurs, avaient besoin de lui pour résoudre un problème délicat. L'homme avec qui il avait déjeuné connaissait parfaitement ses anciennes activités et savait qu'il avait été employé comme tueur par les services estoniens, pour liquider des traîtres. Il avait même cité quelques noms dans la conversation.

Des fantômes qu'Arkady Lianine aurait bien voulu oublier.

Avec les pâtisseries, l'homme de Moscou avait précisé sa pensée : le FSB avait un job délicat à effectuer en Grande-Bretagne. Tout à fait dans les cordes de son interlocuteur.

Une exécution comme il en avait effectué plusieurs. Ce qui ne le gênait pas.

L'offre était tentante : en Grande-Bretagne, Arkady Lianine n'était plus surveillé que de temps à autre par le MI5, considéré comme retiré des voitures.

Il pouvait donc faire une opération ponctuelle qui allait lui rapporter un million de dollars. Ensuite, il reprendrait sa petite vie tranquille.

C'est lui qui avait posé la question.

– Qui ?

L'homme de Moscou avait à peine bougé les lèvres pour dire « *Boris Berezovsky*... »

Arkady Lianine avait failli tomber de sa chaise, protestant aussitôt :

– Mais il est extrêmement protégé ! C'est impossible. Je vais courir des risques insensés...

Son interlocuteur l'avait détrompé.

– Boris Berezovsky n'a plus qu'un garde de corps, avait-il affirmé. Il vit dans une grande maison à Ascot dans le Surrey, seul. Les Britanniques ne s'intéressent plus à lui... C'est un travail facile pour lequel vous aurez des auxiliaires de qualité...

Une idée s'était imposée aussitôt à Arkady Lianine : si les Britanniques apprenaient cette histoire, il risquait de perdre tous ses avantages ! Et même de se faire expulser de Grande-Bretagne.

– C'est impossible ! avait-il dit. Si les Brits l'apprennent, je suis foutu.

L'homme de Moscou l'avait rassuré :

– Ils ne l'apprendront pas. Cela ne durera que quelques jours. Simplement, nous avons besoin de votre savoir-faire. Et puis, avait-il ajouté d'un ton léger, s'il y avait un problème, vous pourrez toujours regagner Moscou où vous retrouverez une place intéressante au sein de nos structures...

« Nous aimons les gens comme vous, avec de l'expérience.

La place serait soit Lefortovo, soit la Sibérie. Arkady Lianine n'avait aucune illusion...

– Je ne peux pas ! avait-il conclu fermement. C'est trop dangereux.

L'homme de Moscou avait semblé contrarié, sans plus. Il avait payé l'addition et ils s'étaient quittés en excellents termes.

– Vous devriez réfléchir, avait-il quand même suggéré d'un ton lourd de sous-entendus.

Plus rien ne s'était passé ensuite au cours des semaines suivantes.

Et puis, un jour, en allant chercher ses enfants à l'école, Arkady Lianine avait remarqué une voiture qu'il n'avait jamais encore vue dans le quartier. Immatriculée à Londres, avec deux hommes à bord.

Son instinct lui avait immédiatement appris qu'il s'agissait de *siloviki*.

D'ailleurs, les deux hommes n'étaient pas sortis de voiture lorsque les enfants avaient quitté l'école ; ils avaient simplement démarré derrière lui, puis s'étaient fondus dans la circulation.

Ils étaient revenus tous les jours pendant une semaine. Arkady Lianine avait failli les aborder, mais n'avait pas osé.

Et puis, ils avaient disparu.

Il croyait le danger passé lorsqu'il avait reçu un coup de fil d'une voix chaleureuse.

– Arkady, c'est votre ami Pavel. Je suis de nouveau de passage à Londres. On déjeune au même endroit ?

Lâchement, Arkady Lianine avait dit « oui ». Bien sûr, il aurait pu alerter le MI5. Mais c'était mettre le doigt dans un engrenage dangereux.

Il s'était rendu chez Fortnum & Mason.



Cette fois, la conversation avait été plus tendue. L'homme de Moscou avait mis les cartes sur table.

– Arkady Vassilovitch, lui avait-il dit, nous avons besoin de vous. Il s'agit de rendre un grand service à la Russie. L'initiateur de ce projet est l'homme le plus puissant de Russie. Il va de soi que, si vous y participez, vous aurez droit à sa reconnaissance.

La reconnaissance de Vladimir Poutine n'était pas vraiment un mauvais investissement. Pourtant, Arkady Lianine avait encore dit « non ».

En sueur, les mains tremblantes, arcbouté sur sa vie tranquille.

Alors, le ton avait brutalement changé : penché par dessus la table, l'envoyé de Moscou avait dit d'une voix glaciale :

– Vous n'aimeriez pas vivre sans vos enfants, n'est-ce pas ? Vous connaissez les moyens dont nous disposons ! Rien ni personne ne peut vous protéger.

« Ce serait idiot, non ?

Tout en parlant, il avait sorti de sa poche plusieurs photos prises au télé des deux enfants d'Arkady Lianine, les laissant sur la table. Puis, son ton avait de nouveau changé.

– Je suis sûr de vous avoir convaincu ! avait-il conclu. Nous ne nous reverrons pas. Un garçon qui se nomme Medvedev vous contactera bientôt. Il vous apportera les consignes opérationnelles. Tout se passera bien ; une fois que l'opération sera effectuée, vous recevrez votre prime là où vous le souhaitez. Et les Anglais n'en sauront rien.

Il était parti, abandonnant les photos sur la table. Laisant Arkady Lianine tétanisé. Le piège s'était refermé sur lui. Il savait qu'on ne lutte pas contre le FSB.

Il n'avait pas envie de voir ses enfants renversés par une voiture qu'on ne retrouverait jamais.

Medvedev était venu quinze jours plus tard ; un homme posé, avec un petit bouc et des lunettes. Il ne lui avait pas dit dans quel hôtel il était descendu. Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois, à différents endroits de Londres. Son nouvel « ami » l'avait amené dans le Surrey se familiariser avec la maison où habitait Boris Berezovsky. Peu à peu, pris par les détails opérationnels, Arkady Lianine oubliait le danger : le MI5 ne le contactait jamais même s'il était certain qu'ils exerçaient une surveillance discrète autour de lui.

Avec Medvedev, ils avaient effectué plusieurs reconnaissances de terrain. Peu à peu, le projet prenait forme.

Un jour, l'homme au bouc avait précisé :

– Allez prendre un verre au Four Seasons de Park Lane ! Un homme vous contactera et vous remettra quelque chose.

– Quoi ?

– Deux ampoules d'un certain produit. Au cas où il y ait un problème. Vous détruirez la seconde.

L'homme l'avait rencontré au Four Seasons : ils n'avaient pas échangé deux mots. Il lui avait tendu quelque chose qui ressemblait à un étui à cigares et avait disparu.

L'opération avait eu lieu le lendemain. Sans anicroche, puis les « collaborateurs » avaient quitté la Grande-Bretagne. Arkady Lianine avait été surpris du peu d'écho de la mort de l'oligarque. Comme s'il avait déjà été rayé du monde des vivants.

Quelques jours plus tard, il avait reçu par courrier un ordre de virement à un compte numéroté de Singapour pour un montant de un

million de dollars. Il n'y avait que le numéro du compte et une signature.

Ensuite, la routine avait repris. Arkady Lianine savait que, sa mission remplie, ses enfants ne risquaient plus rien. Il n'avait plus eu aucune nouvelle de personne. Pendant plusieurs jours, il s'était terré chez lui sans sortir. Normalement, il était tiré d'affaires...

Il s'arrêta devant son portail et déclencha le bip. Ses deux enfants jouaient à l'arrière. Ils sortirent joyeusement de la voiture et Arkady Lianine gagna son bureau.

Là, il remit le Makarov dans son tiroir et s'assit pour fumer une cigarette.

Il avait reçu quelques jours plus tôt, une « invitation » de la *rezidentura* du FSB le conviant tous frais payés dans la capitale russe.

C'est-à-dire un billet pour Lefortovo...

Il avait servi, on n'avait plus besoin de lui. Il aurait dû se souvenir des vieilles traditions soviétiques et russes : on liquidait souvent les assassins, c'était plus pratique...

Maintenant, il était coincé. Ou il allait se confesser aux Britanniques ou il se battait tout seul contre le FSB.

Sans aucune chance de gagner.

Son portable sonna, il regarda l'écran : un numéro lettonien inconnu.

La voix l'était aussi, bien que chaleureuse.

– C'est ton vieux copain Stanislas ! Je voulais te dire que des gens que tu connais avaient pris l'avion pour Londres. Je pense qu'ils voudraient te voir. Tu te souviens de Laukas ?

Un des pires membres de la mafia lettonienne liée au FSB. Arkady Lianine sentit son estomac se contracter. Cette fois, c'était la fin : on lui envoyait une équipe de tueurs pour le liquider.

CHAPITRE XXII

– Et si on prévenait les Britanniques ? suggéra Malko. Nous avons suffisamment de biscuits...

Stanley Dexter, le chef de Station de la CIA, l'avait convié pour un breakfast à l'ambassade américaine. Depuis la révélation de la fausse identité d'Arkady Lianine, grâce à Gwyneth Robertson, ils avaient fait un pas de géant, mais se trouvaient dans une impasse.

Ignorant le nom de la ville où demeurait le faux Mr Touria, il était impossible de chercher un numéro de téléphone.

Quant à l'adresse, 1111 Newham Way, c'était la même chose. Il y avait des centaines de communes et il était impossible de toutes les passer au crible.

Stanley Dexter ne parut pas enthousiaste à l'idée de mettre les Britanniques dans le coup.

– D'abord, dit-il, ils vont être furieux qu'on ait découvert qu'ils hébergeaient un ancien agent du KGB sur leur territoire. Bien sûr, cela n'a rien de choquant, mais cela fait partie des petits secrets qu'on ne diffuse pas.

« Ensuite, il faudrait bien leur apprendre ce que nous savons des activités d'Arkady Lianine.

– Vous pensez qu'ils les ignorent ? demanda Malko.

L'Américain hocha la tête.

– Oui. Ils n'auraient jamais autorisé une opération pareille qui les rend complices du meurtre de Boris Berezovsky... C'est trop grave. Je pense qu'ils ne savent rien de toutes ces activités. On risque de les mettre dans une situation impossible et ils nous en voudront beaucoup.

– Dans ce cas, conclut Malko, nous sommes dans l'impasse.

Ils ne pouvaient pas remonter plus loin la piste de l'ancien agent du KGB.

– Je pense qu’il va rester en Grande-Bretagne sans bouger, conclut Stanley Dexter. C’est le seul endroit où il se trouve en sécurité. Il se dit que les choses vont se tasser.

Un ange passa, déprimé.

Malko risquait d’avoir exposé sa vie à Moscou et à Londres pour rien.

– Très bien ! conclut-il. Je dois revoir Gwyneth Robertson. Peut-être aura-t-elle un nouvel élément.

– Sinon, conclut Stanley Dexter, vous n’avez plus qu’à faire un beau rapport pour Langley et à regagner votre château. On refait le point demain.



Arkady Lianine prit une lampe torche et annonça à sa femme qu’il allait faire un tour. Il gagna la grille de sa petite propriété et sortit dans la rue calme, son Makarov glissé dans sa ceinture.

Il s’astreignit à faire le tour des quelques maisons qui jouxtaient la sienne et inspecta plusieurs rues sans rien remarquer de suspect. Plusieurs fois, il se retourna vivement, croyant avoir entendu un bruit, mais ce n’était que le vent. Il prenait très au sérieux l’avertissement de son ami lithuanien. Il savait que plusieurs gangs travaillaient avec le FSB et ne dédaignaient pas de rendre quelques services...

Son exécution serait un travail facile. À part son Makarov, il n’avait aucun moyen de défense. Il connaissait les gens à qui il risquait d’avoir affaire. Des tueurs sans le moindre état d’âme. Ils entreraient en Grande-Bretagne, les mains dans les poches, trouveraient des armes chez des complices et agiraient. Ils pouvaient frapper à l’arme blanche, ou avec des pistolets.

Que pouvait-il faire ?

Prévenir la police locale qu’il avait été l’objet de menaces ? Cela remonterait aussitôt au MI5.

Qui viendrait immédiatement demander des explications... Qu’il serait bien obligé de donner. Sa hantise était que les Britanniques le renvoient dans les ténèbres extérieures, où son espérance de vie était extrêmement limitée...

Il regagna son cottage et alla dans son bureau. Sa femme était déjà couchée. Il s’installa à son secrétaire et se versa une rasade de scotch

qu'il but d'un trait.

Il avait beau réfléchir, il ne voyait pas de solution, sauf à se tirer une balle dans la tête, ce qui n'était pas dans sa mentalité.

Lui qui, à force de trahison, avait reconstruit une vie paisible !

Deux heures plus tard, il en était au même point...

De nouveau, il fit un tour dans le jardin, pour admirer ses rosiers. Désormais, son Makarov ne le quittait plus.

Amèrement, il maudissait le FSB et sa règle d'airain : se débarrasser des assassins qui le servaient. Bien sûr, il le savait, mais il n'aurait jamais pensé que cela s'applique à lui...



Gwyneth Robertson avait des gros cernes sous les yeux, les traits tirés, mais une lueur joyeuse brillait dans ses yeux gris. Malko sentit qu'elle n'avait pas perdu son temps. Ils s'étaient retrouvés dans la galerie du Dorchester et elle avait déjà commandé des petits sandwiches au pain de mie, qu'elle avait dévorés comme une folle.

– Je me suis levée à sept heures dit-elle, et j'ai eu des meetings toute la journée. Je suis morte.

– Tu as revu ton ami ?

Elle hocha affirmativement la tête.

– Nous vivons presque maritalement ! dit-elle avec un sourire ambigu. Il a encore fait un effort. Tiens !

Elle tira une feuille de papier de son sac et la tendit à Malko. C'était une lettre à en-tête du *Sunday Times*. Une sorte de certificat disant que M. Arkady Lianine avait travaillé pour le grand hebdomadaire à deux occasions.

D'abord, pour une investigation sur une organisation qui procurait de faux passeports à des faux immigrants russes, dont certains étaient liés aux services.

La seconde avait trait à des étudiants qui utilisaient de faux documents et qui se faisait fabriquer de faux « *business visas* ».

La lettre soulignait qu'Arkady Lianine avait pris de grands risques durant ces enquêtes car il avait affaire à des criminels venus de l'Est

extrêmement dangereux. S'il avait été découvert, sa vie aurait été en danger...

La lettre recommandait chaudement l'ancien agent du KGB et était signée Nick Fielding, *senior reporter*.

Malko rendit le document à Gwyneth Robertson, un peu déçu.

– Cela ne dit pas où il réside ! remarqua-t-il. Il faudrait interroger ce Nick Fielding.

– Ce sera difficile, fit Gwyneth Robertson, il est parti vivre en Australie depuis trois ans. J'ai le nom du *senior reporter* qui le remplace, Luke Harding.

Malko eut un geste d'impuissance.

– De toute façon, cela m'étonnerait qu'il coopère avec la CIA, ce n'est pas le genre des journalistes britanniques.

« C'est une information intéressante, mais qui ne mène nulle part...

– Tu as mal examiné ce document, rétorqua la jeune femme. Regarde, en haut à gauche ! Au-dessus de la date.

Malko se pencha sur la lettre et aperçut de très vagues traces qu'on avait partiellement effacées. Des chiffres uniquement.

– D'après moi, laissa tomber Gwyneth Robertson, il s'agit du numéro de téléphone d'Arkady Lianine... Son portable. Ce journaliste avait forcément un moyen de le joindre...

Le poulx de Malko grimpa au ciel.

– Tu crois ?

– J'en suis presque sûre. Maintenant, il faut le reconstituer. Avec de la lumière rasante, on devrait pouvoir y arriver.

– Admettons que tu aies raison, dit Malko, qu'est-ce qu'on fait après ?

– Une manip ! lança Gwyneth Robertson ; il s'agit d'attirer Arkady Lianine dans nos filets. De lui proposer une enquête, très bien payée. Et d'obtenir un rendez-vous...

Le cerveau de Malko s'était remis en marche.

– Ça risque de demander pas mal de temps, reconnut-il, mais si c'est vraiment son numéro, on a une chance. Il faut trouver quelqu'un de l'Agence pour jouer le rôle de ce journaliste. Qui ait un accent

britannique accentué.

– Cela doit pouvoir se faire, dit Gwyneth Robertson.

Malko avait repris espoir.

– Quand peux-tu avoir reconstitué ce numéro ?

– Demain matin.

– Peux-tu venir à l'Agence ?

– Je me débrouillerai, dit-elle ; même s'il manque un chiffre, on fera plusieurs essais.

Enfin, une piste pour coincer l'ex-agent du KGB ! Encore fallait-il qu'il réponde et qu'il ait envie de travailler pour le *Sunday Times*. Cependant, c'était potentiellement un pas de géant.



Ils étaient arrivés !

En conduisant ses enfants à l'école, Arkady Lianine avait repéré une voiture de location qui l'avait suivi jusqu'à l'école et avait ensuite disparu.

Deux hommes à l'intérieur de type slave, qui ne lui avaient pas jeté un seul coup d'œil l'occupaient. Ils avaient commencé leur repérage. Cela pouvait prendre pas mal de temps, ils n'étaient pas pressés, mais le compte à rebours était enclenché.

Le cerveau en vrac, il regagna sa maison.

Désormais, il était au pied du mur ; s'il ne réagissait pas, il était mort... Il pourrait sauver sa famille en s'offrant aux coups des tueurs. Ce n'étaient pas des fous furieux. Ils avaient un contrat de 800 000 dollars pour le tuer, lui. Le reste, ils s'en moquaient. Il retourna à son bureau, sortit un petit carnet et retrouva le numéro de secours laissé par le MI5, un numéro qui répondait vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il le composa lentement, puis raccrocha brusquement. Souhaitant qu'il n'ait pas encore imprimé chez son correspondant. S'il donnait l'alerte, certes, le MI5 ne le laisserait pas se faire assassiner, mais ensuite ?

Il était presque sûr de perdre tous les avantages et d'être expulsé du territoire britannique. Or, il n'avait plus rien à négocier.... Il était

encore en train de réfléchir lorsque sa ligne fixe sonna. Ce qui lui arrivait rarement.

Il décrocha et fit « *allo* ».

Pas de réponse. Simplement une respiration calme. Ce n'était pas une erreur...

Le début du harcèlement.

Il resta prostré à son bureau sans trouver de solution, le cerveau vide.

Acculé.

Un moment, il songea à se tirer une balle dans la tête, ce qui résoudrait tous les problèmes.

Ensuite, machinalement, il sortit dans sa rue calme, inspectant le voisinage bucolique. Une de ses voisines, qui sortait faire des courses le salua d'un aimable :

– *How are you today*, Mr Touria ?

– *Well, very well*, répondit le Russe avant de rentrer chez lui. C'est encore là qu'il se sentait le plus en sécurité. Mais pour combien de temps ?



Malko avait déjà expliqué la situation à Stanley Dexter lorsque Gwyneth Robertson fit son apparition. Toujours souriante.

– Vous avez pu reconstituer le numéro ? demanda Malko.

– J'en ai trois possible ! expliqua la jeune femme. Il y a un chiffre que je n'arrive pas à reconstituer. J'ignore si c'est un 5, un 8 ou un zéro. Il suffit de faire des tests.

– Avec la voix idoine, corrigea Malko, nous risquons de tomber sur Lianine, nous n'aurons pas deux chances...

– Nous avons un Brit qui travaille à l'ambassade qui est prêt à coopérer, annonça Stanley Dexter. Il a un accent cockney à couper au couteau et il est malin comme un singe.

– Pouvez-vous le faire venir ?

Dix minutes plus tard. John Cavendish était là. Une tignasse rousse,

des yeux bleus pétillant d'intelligence, costaud et ravi de coopérer à une manip.

– Je l'ai déjà briefé, expliqua Stanley Dexter. Il sait ce qu'il a à dire : il a repris le job de Nick Fielding et cherche un bon enquêteur pour une investigation sur les réseaux baltes implantés en Grande-Bretagne.

– La question d'argent est importante, souligna Malko. Il faut en parler tout de suite.

– Je compte lui offrir 10 000 livres plus les frais d'enquête. C'est une somme importante.

Ils se regardèrent tous les trois et Malko donna le signal du départ. John Cavendish brancha le haut-parleur et s'installa au bureau du chef de Station.

Il composa le premier numéro, 7334 823 273.

On décrocha à la troisième sonnerie. Une femme. John Cavendish se présenta et demanda à parler à M. Arkady Lianine.

– Je ne connais pas ce gentleman, fit sèchement la femme. Vous avez composé un mauvais numéro.

Elle raccrocha.

Second numéro. On aurait entendu voler une mouche. Cela sonnait, sonnait, dans le vide. À la quinzième sonnerie, John Cavendish raccrocha.

– Essayons le troisième ! suggéra Malko.

La tension était encore montée d'un cran. Avec la même application, John Cavendish composa le numéro. On répondit à la troisième sonnerie. Répétant les huit chiffres.

– Je souhaite parler à Arkady Lianine, dit le Britannique.

– Qui êtes-vous ?

– Mon nom est Luke Harding et je travaille au *Sunday Express*, récita John Cavendish. Mon collègue Nick Fielding pour qui vous avez travaillé à deux reprises, m'a donné votre numéro. Il est parti vivre en Australie et j'ai repris son job. J'ai une proposition de business à vous faire. Pour une enquête risquée et bien payée sur des réseaux mafieux de l'Est en Grande-Bretagne.

« Êtes-vous Arkady Lianine ?

– Oui, fit la voix grave et basse.

CHAPITRE XXIII

Il y eut une plage de silence tendu. Malko et le chef de Station retenaient leur souffle. Puis, John Cavendish, le « faux » Luke Harding, enchaîna avec son accent cockney.

– Mister Lianine, Nick Fielding a été très élogieux à votre égard. Aussi, je serai bref. J'ai besoin d'un enquêteur comme vous pour une mission ponctuelle. Quand pourrais-je m'entretenir avec vous, pour en parler ?

Silence. On aurait entendu voler une toute petite mouche. Rompu par la voix grave d'Arkady Lianine.

– Je ne pense pas que cela m'intéresse. Je n'ai pas besoin d'argent. Je vous remercie.

Tout le monde crut qu'il allait raccrocher. Son argument était celui des gens qui *ont* besoin d'argent. John Cavendish se hâta d'enchaîner.

– Mister Lianine, nous pouvons nous rencontrer sans que cela vous engage. Il s'agit d'une proposition *sérieuse*. Très bien payée. Nous sommes prêts à vous faire une pige de 10 000 livres sterling. Et c'est, je crois, une mission dans vos cordes.

« Voulez-vous que je vous rende visite ?

Cette fois, la réponse partit d'un trait.

– Non, non, personne ne vient me voir chez moi !

– Alors, on peut se voir où vous voulez. Dans un café, un restaurant. Nous avons un très bon restaurant dans Virginia Street, à côté du journal...

– Je n'aime pas les restaurants.

John Cavendish eut un rire léger.

– Alors, je vous laisse fixer le lieu du rendez-vous...

Nouveau silence qui parut interminable aux occupants du bureau, puis Arkady Lianine fit de sa voix lente et grave :

– Demain midi, sous l’arc de Wellington, à côté de Hyde Park.

John Cavendish n’eut pas le temps de faire de commentaires. Le Russe avait raccroché.

La tension tomba d’un coup.

– Bingo ! lança Stanley Dexter. Vous direz un grand merci à Gwyneth Robertson. J’ai hâte d’être à demain. Il va falloir mettre en place un sacré dispositif. Pour le prendre ensuite en filature. Pour le moment, nous n’avons que son portable. Je vais câbler à Langley.

– Vous pensez qu’ils vont accepter d’investir ? demanda Malko.

Stanley Dexter lui jeta un regard noir.

– D’abord, c’est *eux* qui m’ont demandé d’enquêter sur l’affaire Berezovsky. Ensuite, Arkady Lianine a essayé de vous tuer. Or vous êtes un des meilleurs « *assets* » de l’Agence. Si nous parvenons à réunir un dossier complet sur Berezovsky, nous aurons un sacré argument envers nos amis du « 5 », s’ils se conduisaient mal un jour. L’union est un combat.

« Voilà un problème réglé.

Malko avait hâte d’être au lendemain.

– Rendez-vous ici à 11 heures, conclut Stanley Dexter. *And cross your fingers !*



Arkady Lianine raccrocha, pensif. Se disant que l’offre du *Sunday Times*, si elle était sérieuse, tombait à pic 10 000 livres lui permettraient de partir quelques semaines en Nouvelle-Zélande où il avait des amis dans les services. Ce qui ferait retomber la pression. Les tueurs envoyés de Lituanie ne pourraient pas rester éternellement à Londres. Il savait qu’ils ne s’en prendraient pas à sa famille : ce n’était pas leur objectif.

Donc, il pourrait partir tranquille.

Ensuite, ce serait une autre histoire. Peut-être demanderait-il au « 5 » de l’aider à déménager. Le FSB ne connaissait que cette adresse.

Une idée le dérangea soudain. Comment ce Luke Harding allait-il le reconnaître ?

Son angoisse fut de courte durée : Nick Fielding avait dû lui laisser des photos.

Il avait choisi Wellington Arch, parce, de là, on pouvait gagner Hyde Park pour s'y promener. Il avait gardé de son passé une grande méfiance des endroits où on pouvait être écouté. De nouveau, il prit son Makarov et se prépara à sortir pour une tournée d'inspection en voiture. Ce serait trop bête de se faire abattre maintenant.

Du coup, il avait repris un peu de poil de la bête.



Gwyneth Robertson était radieuse. Malko l'avait emmenée dans une brasserie à côté de Piccadilly pour fêter leur victoire.

– Pourvu qu'il vienne au rendez-vous, soupira-t-elle. Après, tout sera facile.

– L'Agence va mettre le paquet, assura Malko, une douzaine de *case officers* en moto, en voiture et à pied. Il faut savoir où il habite. Ensuite, nous aurons la main.

La jeune femme leva sa coupe de champagne.

– Et moi, je vais progressivement retrouver la maîtrise de ma vie, et ma liberté. Il faut que j'aie beaucoup d'admiration pour toi pour faire ce que j'ai fait...

Malko sourit.

– Ce n'était pas quand même une telle corvée... Ce garçon ne te déplaisait pas.

– Pas pour une brève aventure, corrigea Gwyneth. Ce que je fais avec lui est différent. Il croit que je suis amoureuse de lui, je le lui laisse croire alors que je le manipule. Pour toi. Ça va être un choc terrible pour lui.

« Je pense que je vais aller faire un tour chez moi aux États-Unis pour lui annoncer la bonne nouvelle en rentrant. Ou lui envoyer une « *Dear John letter* ». Je ne lui veux pas de mal.

– C'était ton métier avant, remarqua Malko, mélanger le travail et le personnel.

– Je croyais en avoir fini avec tout cela, fit Gwyneth. Maintenant, je suis une honnête analyste et je gagne enfin bien ma vie !

« Bientôt, je me marierai et j'aurai des enfants...

Il y avait quand même une pointe de nostalgie dans sa voix.

Malko posa sa main sur la sienne.

– Je ne pourrai jamais te remercier assez. C'est toi qui a débloqué la situation.

Gwyneth éclata d'un rire un peu forcé.

– Donne-moi du champagne et passons une bonne soirée ! Ce soir, j'ai quartier libre, il dîne avec sa mère.



John Cavendish faisait les cent pas depuis dix minutes sous l'arc de Wellington, au coin de Hyde Park Corner, lorsqu'il vit surgir de Apsley Way un homme de haute taille au crâne rasé, avec une veste de toile bleue et un pantalon gris, une petite sacoche accrochée à l'épaule. Il fut instantanément sûr qu'il s'agissait d'Arkady Lianine dont il avait visionné de vieilles photos.

Il se précipita aussitôt dans sa direction, avec un large sourire et lui tendit la main :

– Mister Lianine ? Je suis Luke Harding que vous avez eu au téléphone. Je suis content que vous ayez pu venir.

Arkady Lianine, avec son crâne rasé, ses gros sourcils et ses oreilles un peu décollées, faisait plutôt peur. Il toisa John Cavendish et demanda :

– Comment puis-je être sûr que vous appartenez au *Sunday Times* ?

– Mais c'est facile ! fit John Cavendish.

Instantanément, il sortit de son portefeuille une carte de presse du *Sunday Times* ainsi que sa carte de visite au nom de Luke Harding et les tendit au Russe.

Magnifiques fabrications de la *Technical Division* de la CIA.

Arkady Lianine examina rapidement les deux cartes et les rendit à John Cavendish.

– *Well*, fit ce dernier, voulez-vous prendre un verre quelque part, au Hilton, au Four Seasons, au Lanesborough ? Que nous discussions sérieusement...

Le Russe secoua la tête.

– Non, on va plutôt aller marcher dans Hyde Park...

Méfiant.

John Cavendish ne discuta pas, et fit avec un rire léger :

– Vous avez raison, c'est très sain de marcher ! Allons-y !

De toute façon, la moitié des « *caseofficers* » de la CIA étaient dans les parages, à pied, en voiture, en moto, reliés par radio. Un filet dont ne pourrait pas s'échapper Arkady Lianine. Celui-ci précéda John Cavendish pour traverser Grosvenor Place et prendre le passage souterrain de Knightsbridge, en face du Lanesborough.

Ils pénétrèrent dans Hyde Park par Apsley House et s'engagèrent dans une allée remontant vers le nord, *lover's walk*¹, se mêlant à la foule disparate de Hyde Park, avec ses familles, ses habitués, quelques cavaliers.

Visiblement rassuré par cet environnement bucolique, Arkady Lianine demanda :

– Pourquoi vouliez-vous me voir ?

– Nick Fielding a été très impressionné par votre enquête à propos de la mafia russe à Londres, expliqua John Cavendish. C'était il y a quatre ans. J'aimerais refaire le même sujet, actualisé, si vous pouvez en réunir les éléments.

– C'est possible, mais c'est dangereux, répondit Arkady Lianine.

« La dernière fois, j'ai eu des tueurs à mes trousses et j'ai failli y laisser ma peau.

– Je sais que vous êtes un homme courageux, fit le faux journaliste du *Sunday Times*. Avez-vous des éléments nouveaux ?

Arkady Lianine fit semblant de réfléchir.

– Oui, il y a une nouvelle mafia : les lettonniens qui travaillent avec le FSB russe. Ils se spécialisent dans les faux papiers, les exécutions et le racket. Seulement, c'est une enquête difficile.

« Je peux les pénétrer, mais cela prendra du temps.

John Cavendish balaya l'objection.

– Aucun problème ! Quand pourriez-vous commencer ?

Arkady Lianine lui jeta un regard froid.

– Dès que nous nous serons mis d'accord sur les conditions.

– Je vous l'ai dit au téléphone, répliqua John Cavendish. Nous sommes prêts à payer 10 000 livres, plus les frais.

Le Russe secoua la tête.

– Ce n'est pas assez ! Trop dangereux. Je veux 10 000 livres à la signature. Et autant, quand tout sera terminé.

John Cavendish se rembrunit :

– C'est une somme énorme ! Une décision que je ne peux pas prendre tout seul. Je dois en référer à mon rédac' chef. Bien sûr, j'appuierai votre demande de tout mon poids. Pouvons-nous nous revoir demain ? À la même heure, au même endroit.

– C'est d'accord pour l'heure, mais je vous appellerai pour vous fixer l'endroit, répondit Arkady Lianine.

Ils avaient parcouru environ cinq cents mètres dans *lover's walk*, et ils firent demi-tour, revenant là où ils étaient entrés dans Hyde Park. Arrivé dans Knightsbridge, Arkady Lianine tendit la main à John Cavendish.

– À demain, je vous appelle à onze heures !

Il traversa le trottoir et s'engagea dans le passage souterrain en direction de la station de métro Hyde Park Corner.

Quelques instants plus tard, la radio de John Cavendish grésilla.

– Ici, Mister Blue, je le prends en charge, il vient de descendre dans le métro.



Malko attendait dans une voiture banalisée garée un peu avant le Lanesborough. En compagnie de Stanley Dexter, relié à tous les *caseofficers*. Il se tourna vers Malko.

– Il vient de remonter la station de Brompton Road et il part à pied vers l'ouest.

– Vous avez du monde là-bas ? demanda Malko.

– Oui, Mister White est en train de descendre Brompton Road et Mister Red arrive en moto.

Quelques minutes de silence, puis un nouvel appel :

– Le « client » vient de récupérer sa voiture dans un parking et de partir avec. Une Mini bleue immatriculée 538BGD. Nous sommes au contact. Il se dirige vers l'ouest et rentre vraisemblablement chez lui.

– Très bien, approuva Stanley Dexter, nous suivons à bonne distance.

Il se tourna vers Malko avec un large sourire.

– Cette fois, je crois que nous touchons le jackpot !



La voiture de location louée sous un faux nom avec de faux papiers était garée à l'entrée de Newham Way. Deux hommes se trouvaient à l'avant et un troisième à l'arrière, un pistolet-mitrailleur Skorpion posé à côté de lui.

Les trois Lettonniens avaient décidé de frapper lorsque Arkady Lianine rentrerait. Début d'après midi, c'était le moment idéal : personne dans les rues. Ils le rafaleraient lorsqu'il se garerait et fileraient ensuite vers leur voiture relais.

Deux heures plus tard, ils seraient à Londres, se sépareraient, et quitteraient la Grande-Bretagne par différents moyens.

Après avoir gagné 800 000 dollars.

Soudain, l'homme assis derrière le volant lança :

– Le voilà !

L'Austin noire venait de tourner le coin de Newham Way, venant en face d'eux.

Le conducteur mit en route.

L'idée était très simple : arriver à la hauteur de l'Austin et rafaler son occupant avant même qu'il ait le temps de descendre. La voiture de location décolla du trottoir, avançant lentement vers celle d'Arkady Lianine.

Soudain, son chauffeur poussa une exclamation furieuse. Un second véhicule venait de déboucher derrière l'Austin. Une Ford avec deux

hommes à bord.



Mark Spencer et John Taylor, les deux « *case officers* » qui avaient suivi Arkady Lianine jusqu'à sa banlieue de Westchester se détendirent en voyant l'Austin se garer d'avant un pavillon : enfin, ils connaissaient l'adresse de l'ancien agent du KGB.

Leur idée était simple, le dépasser et continuer, après avoir noté l'adresse.

Soudain, John Taylor remarqua une voiture qui arrivait en face.

Au lieu de continuer, elle s'arrêta à côté de l'Austin où se trouvait encore le Russe.

Un homme jaillit de la portière arrière, une arme à la main : un gros pistolet-mitrailleur, et marcha vers l'Austin.

– *Holy shit !*

Mark Spencer n'hésita pas. Sautant à terre, il dégaina le Colt 3 glissé dans son ankle holster G.K. et l'arma.

L'homme au pistolet-mitrailleur l'aperçut et stoppa net. Visiblement stupéfait. Après quelques secondes d'hésitation, le tueur courut jusqu'à sa voiture qui démarra, passant devant celle des deux agents de la CIA et disparaissant dans la rue voisine. Stanley Dexter remonta à son tour dans la sienne et continua. John Taylor relatait déjà dans sa radio cet incident imprévu.

– Restez sur zone ! ordonna Stanley Dexter. Protégez *Mister Lianine* !



Arkady Lianine avait tout vu. Pétrifié. L'homme au Skorpio était évidemment un Lettonnien, un des tueurs envoyés par le FSB, mais qui était l'homme armé qui avait surgi et dont l'intervention l'avait sauvé ?

Pas le « 5 ».

Les mains tremblantes, il ferma sa voiture et fonça vers sa porte.

Mort de peur de découvrir les cadavres de sa famille. Mais lorsqu'il appela, sa femme répondit immédiatement.

– Tu es rentré ?

– Je suis là, répondit-il en filant vers son bureau. Les jambes en coton. Il se servit une rasade de whisky, le cerveau en vrac. Sans cette miraculeuse intervention, il était mort. Il n'aurait jamais eu le temps de sortir son Makarov. Il ferma les yeux : il était temps de quitter Londres.



C'était le conseil de guerre au quatrième étage de l'ambassade américaine.

Stanley Dexter venait de répercuter l'incident de Newham Way, perplexe.

– C'est un sacré élément nouveau ! dit-il. Qui veut tuer Arkady Lianine ?

Malko avait la réponse.

– Je crois savoir, dit-il. Mon enquête à Moscou a alerté le FSB. Ils craignent que nous remontions jusqu'à lui, donc, ils veulent l'éliminer ; c'est une vieille tradition soviétique. On liquide les assassins. Je ne vois pas d'autre possibilité.

– Cela change la donne, remarqua Stanley Dexter. Il faudrait peut-être prévenir les Brits.

– Mauvaise idée ! remarqua Malko. Nous avons un avantage énorme. Nous avons localisé Arkady Lianine et nous savons aussi qu'il est menacé.

« C'est peut-être le moment de lui proposer un deal.

– Lequel ? demanda le chef de Station de la CIA.

– Cela dépend de vous, répliqua Malko. Désormais, en plus du bâton, nous avons une carotte : on peut le mettre à l'abri. L'Agence est-elle prête à se mouiller ?

– Quel serait le deal ?

– Une confession complète contre la « *witness protection* » étendue ; peut-être le transfert aux États-Unis. Si Arkady Lianine est menacé, il peut accepter.

– J'appelle Langley tout de suite, répliqua Stanley Dexter. Qui va lui proposer le deal ?

Malko esquissa un sourire.

– Si vous en êtes d'accord, moi. J'ai un avantage, il me connaît, il a tenté de me tuer.

1. La balade des amoureux.

CHAPITRE XXIV

Malko appuya sur le bouton de la sonnette du cottage d'Arkady Lianine, après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de mouchard incrusté dans le battant. Il était onze heures du matin et la voiture du Russe se trouvait dans la rue. Donc, il était là.

L'ouverture de la porte le prit presque par surprise, car il n'avait entendu aucun bruit à l'intérieur.

Arkady Lianine lui faisait face, avec son crâne rasé, en chemisette et pantalon de toile. Il dévisagea d'abord Malko avec une surprise intense, puis esquissa le geste de refermer la porte. Malko avait déjà mis le pied dans l'entrebâillement. En russe, il lança :

– *Gospodine* Lianine, je ne viens pas avec de mauvaises intentions.

« J'espère que vous n'en avez pas non plus. Je ne suis pas armé, mais les deux gentlemen derrière moi le sont.

Il portait seulement sous sa veste un gilet pare-balles G.K. en Kevlar.

Il désignait les deux *case officers* de la CIA qui avaient surveillé la villa depuis la veille et se tenaient derrière lui.

Eux avaient des Beretta 92 glissés dans des ceintures G.K.

– Je voudrais entrer, si vous le permettez.

Arkady Lianine, visiblement dépassé, ne prononça pas un mot mais s'effaça pour laisser entrer Malko. L'intérieur du cottage était frais. Les deux Américains s'engouffrèrent à sa suite et tout le groupe gagna le bureau du Russe.

Ce dernier s'installa dans un fauteuil et fit signe à Malko de prendre son jumeau, tandis que les deux Américains s'installaient sur des chaises. À peine assis, Arkady Lianine ouvrit la bouche pour la première fois.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il de sa voix basse.

– Vous faire une offre que vous ne pourrez pas refuser ! répliqua Malko. Dans votre intérêt. Je connais désormais votre rôle exact dans l'assassinat de Boris Berezovsky. J'ai effectué une longue enquête à Moscou. Je connais même le nom de celui qui vous a remis le poison

avec lequel vous l'avez empoisonné : Ilya Sokolov, un journaliste de *Forbes* Russie, également membre du FSB. Ainsi que beaucoup d'autres détails.

« Depuis hier, je sais que des gens cherchent à se débarrasser de vous, ce qui a modifié mon approche. Je crois savoir de quoi il s'agit, mais je voudrais avoir la confirmation de votre bouche. Qui veut vous tuer ?

Arkady Lianine ne répondit pas immédiatement puis croassa deux mots :

– Le FSB.

– Pourquoi ?

– Ils voulaient que je retourne en Russie pour m'y faire disparaître. J'ai refusé, ils ont décidé de m'éliminer.

– Vous les avez pourtant servis fidèlement, remarqua Malko. L'opération Berezovsky a été un succès.

Le Russe lui jeta un regard vaguement méprisant.

– Vous ne les connaissez pas ! Je représente un risque de sécurité pour eux. Je pourrais parler si je suis pris. Il faut éviter cela à tout prix. Ce sont les vieilles méthodes de la maison. On ne croit jamais qu'elles s'appliquent à vous...

Il y avait une grande amertume dans sa voix, mais Malko n'avait pas envie de le plaindre.

– Ce sont des Russes qui ont tenté de vous liquider ?

– Non, des voyous lettoniens qui travaillent avec le FSB. Des gens très dangereux.

– Pensez-vous pouvoir leur échapper ?

Arkady Lianine secoua lentement la tête.

– Non. Pas sur le long terme. Je voudrais savoir comment vous m'avez retrouvé, demanda-t-il.

Malko sourit.

– Les gens du *Sunday Times* que vous avez vus hier appartenaient à la CIA. Tout était un montage. Au départ, nous pensions simplement vous « loger » et ensuite balancer toute l'histoire au MI5. Afin de vous mettre hors d'état de nuire. La menace dont vous faites l'objet a

changé les choses et nous avons trouvé peut-être une meilleure solution.

« Pour vous comme pour nous.

– Laquelle ?

– Nous ne cherchons pas à venger Boris Berezovsky. Simplement à réunir un dossier complet sur cette affaire, qui puisse être opposé aux Russes. Je pense que, sans la menace qui plane sur votre tête, vous n'auriez pas accepté de coopérer. Maintenant, c'est différent. Vous avez envie de sauver votre peau et nous pouvons vous y aider.

– Je ne vois pas bien ce que vous voulez, remarqua Arkady Lianine, puisque vous me dites tout connaître de cette histoire.

– Je veux, dit Malko, une confession détaillée de votre rôle dans le meurtre de Boris Berezovsky, avec toutes les implications du FSB qui mouillent le gouvernement russe.... Bien entendu, lorsque vous aurez signé cela, vous serez entre nos mains.

« Vous pouvez refuser. Dans ce cas, nous nous retirerons et ne vous protégerons plus. Je crois alors que votre espérance de vie sera extrêmement limitée....

Arkady Lianine se passa les mains sur le visage. Son regard était hagard.

– Vous allez en parler au « 5 » ?

– Nous ne savons pas encore, répliqua Malko, ce n'est pas indispensable.

« D'ailleurs, avez-vous l'intention de rester en Grande-Bretagne ?

Le Russe secoua la tête. Sonné.

– Je ne sais pas, avoua-t-il, je n'ai pas dormi de la nuit, je ne sais plus où j'en suis. Seulement, je n'ai pas confiance dans les Américains. Ils m'ont déjà trahi.

– Vous n'avez pas le choix, laissa tomber Malko. Nous n'avons pas intérêt à vous trahir. Nous voulons une confession qui implique le FSB, détaillée et signée de votre main.

– Si je dis « oui », que va-t-il se passer ? demanda d'une voix inhabituellement faible Arkady Lianine.

– Déjà, vous serez « *around the clock* » sous la protection de l'Agence, tant que vous resterez ici. Personne ne le saura, mais aucun

malfaisant ne pourra venir vous attaquer. Ensuite, lorsque vous aurez fait ce que nous voulons, vous aurez le choix entre plusieurs « *Witness Protection Programs* ». Ici ou ailleurs.

– Ma famille sera incluse ?

– Absolument, confirma Malko en regardant sa montre. Maintenant, j'attends votre réponse.

Arkady Lianine baissa la tête quelques instants, la releva et fixa Malko de son regard sombre.

– J'accepte, dit-il d'une voix lasse.



Malko avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans : la tension nerveuse. Ils étaient revenus depuis une demi-heure à Grosvenor Square avec Arkady Lianine. Deux « *case officers* » étaient restés chez lui pour veiller sur sa femme et ses enfants.

Le chef de Station avait fait monter des sandwiches, du café et de l'eau minérale de la cafétéria ; lui et Malko pique-niquaient dans son bureau.

Deux bureaux plus loin, Arkady Lianine avait commencé son « débriefing » dirigé par deux agents de la CIA russophones. Filmé et enregistré en continu.

Stanley Dexter adressa un sourire chaleureux à Malko.

– J'aurais jamais cru que cette affaire se termine aussi bien ! Avec les documents fournis par Arkady Lianine nous allons pouvoir faire danser la danse du ventre à Poutine ! Son but était qu'on ne puisse jamais relier l'État russe à la mort de l'oligarque.

« Question de prestige.

– Remerciez Gwyneth Robertson ! dit Malko. Sans le coup du *Sunday Times*, nous ne serions jamais arrivés jusqu'à lui...

– À propos, j'ai reçu une mauvaise nouvelle de Moscou.

– Laquelle ?

– C'était dans les journaux. La nouvelle de la mort subite d'Irina Lopoukine, décédée d'une crise cardiaque...

Malko marqua le coup. Encore une victime collatérale.

– Ils se sont vengés sur elle, dit-il. Je ferai déposer des fleurs sur sa

tombe. Elle aussi a été bien utile.

C'était cette coalition hétéroclite qui était venue à bout de la terrifiante machine du FSB, et du Kremlin.

Le téléphone de Stanley Dexter sonna. Après avoir écouté, il se tourna vers Malko.

– Ce sont les *debriefers*. Ils arrivent à la description du meurtre de Berezovsky. Vous voulez l'écouter en direct ?

– Bien sûr ! dit Malko.



Arkady Lianine semblait avoir maigri de dix kilos. Il ne leva même pas la tête quand les deux hommes pénétrèrent dans la pièce et s'installèrent silencieusement derrière lui.

Un des deux interrogateurs demanda alors d'une voix calme :

– *Gospodine* Lianine, que s'est-il passé le matin du 23 mars ?

Le Russe répondit d'une voix monocorde :

– J'avais fait placer une surveillance autour de sa propriété où il vivait seul avec son garde du corps, depuis la veille. Nous étions donc sûrs qu'il avait couché là. Grâce aux écoutes placées à l'intérieur, nous savions que le garde du corps allait partir à Londres pour plusieurs heures, laissant son maître seul

– De combien d'hommes disposiez-vous ?

– Cinq plus moi. Je vous ai donné leurs noms.

« Après le départ du garde du corps que nous avons suivi afin d'être certain qu'il ne revienne pas sur ses pas, nous avons désarmé le système de sécurité de la maison et nous sommes entrés par le portail pour gagner le bâtiment.

« Sans voir personne.

« Nous connaissions les plans de la maison et nous sommes arrivés facilement jusqu'à la chambre de Boris Berezovsky. Il était étendu sur son lit, habillé, en train de lire.

« Dès qu'il nous a vus, il a tenté de saisir une arme dans sa table de nuit, mais n'en a pas eu le temps.

« Pavel et Oleg l'ont immobilisé avec une clef au cou. Ensuite, Oleg

lui a administré une piqûre intraveineuse du produit dont je vous ai donné un échantillon, et ils l'ont immobilisé ensuite. Il s'est un peu débattu, mais le poison a fait effet très rapidement et il a perdu connaissance.

– Quelqu'un surveillait la maison de l'extérieur ?

– Oui, bien sûr. Quand il a été inconscient, nous l'avons traîné jusqu'à la salle de bain et Oleg a disposé une cordelière accrochée à un montant de la douche, la nouant autour du cou de Boris Berezovsky.

« Le plus dur a été de soulever son corps, car il était relativement lourd.

– Il vivait encore ?

– Oui.

« Là, il y a eu un pépin : lorsque nous avons passé la cordelière autour du montant de la douche, elle a cassé et le corps de Berezovsky s'est effondré sur le sol. Nous n'avions pas le temps de recommencer l'opération, alors nous sommes repartis comme nous étions venus. En remettant la sécurité.

« Une demi-heure plus tard, nous étions à Londres.

Il se tut et demanda :

– Je peux avoir une cigarette ?

Malko et Stanley Dexter se retirèrent de la pièce. C'est Malko qui rompit le silence.

– Lorsque ce rapport sera terminé, puis-je vous demander un service ?

– Bien sûr ! Lequel ?

– Envoyez-le à Moscou par la valise, dit-il. Et débrouillez-vous pour qu'un exemplaire arrive entre les mains de Vladimir Poutine ! Cela risque de lui gâcher son sommeil pour un bon moment.

REVUE DE PRESSE

(extraits)

Articles sélectionnés par

Gérard de Villiers

SAS : pas que des galipettes

Gérard de Villiers est pris au sérieux par les diplomates, car ses polars sont truffés d'informations sensibles, distillées par les barbouzes du monde entier.

SAS, héros national, devrait bientôt voir publier sa dernière aventure en date, la 197^e. On sait ce qu'on y cherche : aventures exotiques ébouriffantes et copulations acrobatiques, au prix de messages publicitaires cachés et d'une délicieuse invraisemblance.

Invraisemblance ? En fait, l'aristocratie espion autrichien Malko Linge, surnuméraire de la CIA, ne sillonne pas la planète qu'à des fins de stimulation commerciale ou sexuelle : il lutte aussi contre les puissances du mal, dont sont à chaque fois données des descriptions tellement précises, voire prescientes, que chaque nouveau SAS (un par trimestre, depuis cinquante ans) est aussitôt décortiqué « *par les agents de renseignements et les diplomates de trois continents* », écrit Robert Worth dans le *New York Times*.

Par exemple, dans *Le Chemin de Damas* (2012), Villiers « *dépeint un attentat contre un des centres de commandement de l'armée, un mois avant que celui-ci n'ait eu lieu réellement. Stupéfiant !* ». Plus stupéfiant encore, selon Robert Worth : dans *La Liste Hariri*, il dévoile tous les tenants et aboutissants du complot syro-libanais contre le premier ministre Rafiq Hariri, tué dans un attentat en 2005. « *Sur ce complot, un des grands mystères du Moyen-Orient, j'ai trouvé des infos que personne ne connaissait à l'époque, y compris la liste complète des assassins et la description de l'élimination systématique des témoins potentiels par le Hezbollah et ses alliés syriens.* » L'information est en fait si précise qu'au Tribunal spécial pour le Liban, mis en place par la communauté internationale pour instruire cette affaire, on a cru qu'il y avait eu une fuite (fuite il y a bien eu, mais elle venait des services libanais).

Le secret de Gérard de Villiers (83 ans mais toujours sur le front), c'est qu'il anime un épaïs réseau international de barbouzes,

diplomates, journalistes (souvent français) et politiciens aux idées larges qui se servent de lui pour passer des messages codés, voire pour faire des révélations. Au point, raconte Robert Worth, qu'Hubert Védrine, lorsqu'il était à la tête du Quai d'Orsay, ne s'envolait jamais vers une zone chaude sans emporter avec lui le SAS s'y rapportant – celui-ci lui permettait de connaître, mieux et plus agréablement qu'en lisant une note, ce que savaient et pensaient les « services ». Désormais, grâce au *New York Times*, dans toutes les chancelleries ou les agences de renseignements, le fonctionnaire qui se fera surprendre en train de lire, le feu aux joues, le dernier SAS, pourra invoquer cette excuse : il effectue une recherche.

Olivier Postel-Vinay

*Reproduit avec l'aimable autorisation
de la rédaction du magazine Books*

SAS au Quai d'Orsay

Comme le roi du roman de gare avait prévu ce qui s'est passé au Mali, en Libye ou en Syrie, les diplomates le lisent avec attention. Jean-Gabriel Fredet a enquêté sur la méthode Villiers.

Ses yeux, « *or aux aux paillettes de jade* » comme ceux de SAS, se plissent ; les lèvres minces dessinent un sourire ironique ; saisi d'une érection incontrôlée, le menton en trapèze s'élève légèrement. Pas fâché, **Gérard de Villiers**, de recevoir le représentant d'un très honni « magazine intellectuel de gauche », venu lui demander la recette des talents divinatoires qu'il a essaimés au long de ses 197 livres « de gare » consacrés aux aventures de Son Altesse Sérénissime, le prince Malko Linge. Ravi de clouer le bec de ses contempteurs parisiens. Car la reconnaissance est venue de la presse étrangère. Fin janvier, le « New York Times Magazine » consacrait cinq pages au « *romancier qui en savait trop* ».

Épaté par la prescience de ce Frenchie capable, entre deux scènes de sexe, de lire les cartes du grand jeu international, **Robert Worth**, spécialiste du Moyen-Orient, scannait avec admiration le double volume du « Chemin de Damas ». Avec la minutie d'un horloger suisse, Gérard de Villiers y raconte le complot ourdi par la CIA pour éliminer Bachar al-Assad et sa famille, et l'assassinat de son remplaçant potentiel par les services syriens. Un vrai « scoop » anticipé par l'auteur : il s'est matérialisé trois mois plus tard. Comme l'assassinat de Rafiq Hariri, conçu par la Syrie et exécuté par le Hezbollah en février 2005, que Villiers avait mis en scène six mois auparavant dans « la Liste Hariri ».

Calé dans un divan de cuir noir, adossé à un mur décoré d'une collection d'armes (Winchester, fusil à lunette, pistolet mitrailleur Sten), face à une Vénus callipyge – kalach entre les cuisses –, du sculpteur Hiquily, le roi du best-seller boit du petit-lait. Eh oui, ses romans d'espionnage, classés « *contes de fées pour adultes* » par Marcel Jullian, son premier éditeur chez Plon, et vomis par les intellocrates

comme un concentré de fascisme mou et d'érotisme de bazar, renferment des pépites. Ce graphomane, qui a vendu en un demi-siècle plus de 120 millions de SAS – traduits en dix langues –, coquette. *« Prescience ? Vous exagérez. Mais vous oubliez l'assassinat de Sadate par des islamistes avec l'aval tacite des Israéliens, anticipé dans "Complot du Caire" ; le coup d'État de la CIA contre Bishop, chef du gouvernement révolutionnaire du peuple de Grenade, prévu dans "Rouge Grenade". Ou la chute du colonel Sankara, président du Burkina Faso, annoncée dans "Putsch à Ouagadougou" »* À quoi s'ajoute l'assassinat de l'ambassadeur américain Christopher Stevens par des islamistes radicaux soutenus par le Qatar dans le chaos de l'après-Kadhafi (voir « Les Fous de Benghazi »).

« Le vrai talent de Gérard est caché par ce qui fait son succès », juge l'éditeur **Bernard de Fallois**, allusion à l'érotisme baroque de ses romans, comme la fameuse *« poussée an avant »* d'un *« membre turgescent »* dans la *« croupe callipyge »* d'une *« splendide salope tropicale »*. *« C'est, poursuit l'éditeur, un expert en géopolitique qui parle de ce qu'il a vu et nous fait découvrir des lieux où, avec la disparition de l'esprit reportage, on ne va plus. En le lisant, je suis à Benghazi et je peux imaginer les conséquences des extravagances de notre engagement en Libye où nous avons allumé une poudrière qui descend vers le sud. »* *« Intrigué par ses sources, j'ai déjeuné deux ou trois fois avec lui, dit Hubert Védrine. Il fait un travail de reportage à l'ancienne, cherche à comprendre sans juger. Ses descriptions brutes de fonderie, en rupture avec la doxa, sont proches de la réalité et sonnent juste. Sur un sujet spécifique, il est parfois meilleur que le ministre. »* Jamais sans mon SAS ? C'est aussi l'avis de **Pierre Lellouche**, président du groupe Sahel à la commission des Affaires étrangères. *« J'étais au Mali quinze jours avant l'intervention. "Panique à Bamako" correspond point par point avec mes observations, y compris sur l'ex-ambassadrice américaine, petite rombière vieille fille [affublée d'un amant noir dans le roman] qui raconte aujourd'hui que la France a versé 17 millions pour les otages. Je partage ses inquiétudes sur le rôle ambigu des fondations islamiques financées par le Qatar, sur lesquelles ni Hollande – de la part du président Al-Thani – ni moi-même – de la part de son ambassadeur à Paris – n'ont pu obtenir d'éclaircissements. »*

« J'ai la curiosité chevillée au crâne depuis cinquante ans. Je suis toujours content de repartir », dit Villiers en égrenant la recette de ses quatre romans annuels. Trois semaines d'enquête sur le terrain ; un mois pour l'écriture (*« sans nègre »*, tapée à l'IBM à marguerite et relue par deux ou trois « éditeurs »). La curiosité, le « terrain » suffisent-ils à expliquer la « divination » ? Et à justifier l'addiction de près de 300 000 lecteurs par ouvrage depuis 1965 ? Ami de vingt-cinq ans, grand

reporter au « Figaro », **Renaud Girard** vante ses talents d'observateur aventurier : « *Il s'inspire toujours de la réalité, appelle les témoins et vérifie avec ses contacts – son “fixeur”, l'ambassadeur, le correspondant de l'AFP, les services français ou étrangers où il compte beaucoup d'amis. C'est une éponge, avec une étonnante capacité d'écoute. Il filme tout avec un petit appareil numérique* ». L'aventurier ? « *Il y a une quinzaine d'années, je déjeunais avec lui quand ma rédaction m'appelle pour me dire de partir sur-le-champ pour Bangui, après un coup d'État en Centrafrique. Gérard me dit : “Je peux venir ?” Il était à l'aéroport quelques heures plus tard, sachant que ça allait chauffer.* » Dans son bureau, avenue Foch, une photo de lui en treillis rappelle qu'il a sauté en 1978 sur Kolwezi avec la Légion, qui délivra les otages européens retenus par les rebelles katangais. L'ancien journaliste de « France-Soir » et de « Rivarol », ex-lieutenant de cavalerie en Algérie, connaît les armes et adore l'odeur de la poudre. Quarante ans de bourlingue (il en a 83) l'ont familiarisé avec les hommes, les conflits, les rapports de force. De là sa passion pour une géopolitique qui n'est pas précisément celle du « Monde diplo ».

L'anticipation ? « *Fondée sur les tendances que m'inspirent l'expérience, mes contacts, mes lectures – parfois une note confidentielle – que je prolonge en pointillés. Comme je n'ai pas le nuage du politiquement correct devant les yeux, ces hypothèses sont parfois validées* », explique cet amateur de *fact fictions*, fictions fondées sur des faits. Théorie avalisée par **Jean-Louis Georgin**, pionnier du Centre d'Analyse et de Prévision (CAP) et ami du romancier, qu'il a rencontré il y a trente ans chez le colonel Marolles, patron du service Action du SDECE (l'ex-DGSE). « *Une note, pour être crédible, doit éviter la grille de lecture administrative, récuser la bien-pensance, croiser ses sources, les points de vue, pour offrir une vision globale au décideur. C'est exactement ce qu'il fait dans ses livres. Je recommande leur lecture dans mon séminaire sur la stratégie à Sciences-Po.* »

Au fil des ans, l'inventeur de SAS, lointain héritier de James Bond et d'Hubert Bonisseur de La Bath, alias l'OSS 17 de Jean Bruce, a resserré sa focale. Émincé son récit, gommé ses excès. Subsiste bien sûr le piment érotique. Mais Villiers n'aime rien tant désormais qu'« *analyser la situation politique dans un lieu à un moment donné* ». Avec des personnages qui s'expriment essentiellement « *par leurs actions et leurs réactions* » pour raconter la violence du monde, autre incontournable de la « bible » SAS. Le maître du « romanquête » ne croit pas plus à l'imagination qu'à la psychologie. Frédéric Dard, cet autre millionnaire du livre, est pour lui un « *intellectuel en chambre* ». Son inspiration, il la tire des contacts de ses amis dont il reprend des pistes pour « *tenir son histoire, à condition qu'elle ait une implication* ».

internationale et intéresse la CIA », dont SAS est l'employé.

Les apôtres du bon goût littéraire s'étranglent. Évoquent un « fasciste, sexiste, antisémite ». Mais ses fans pardonnent ses partis pris et sa phobie anticommuniste, relayée aujourd'hui par son obsession anti-islamiste, plébiscitent ses intrigues, son sens du détail, la galerie de ses personnages et sa détestation du politiquement correct. Du coup, ses 197 romans, voués aux *racks* des trains ou des avions, dessinent une geste feuilletonesque digne de Paul d'Ivol, Gaston Leroux ou Ian Fleming. Portée par une intensité dramatique. Relevée par le pied de nez à la décence officielle. « *Les sujets de Villiers sont ceux des décideurs en temps de crise : qui peut oser faire quoi quand il s'agit de délivrer des otages, bombarder un objectif, envoyer une force d'intervention ou neutraliser des terroistes ?* explique un diplomate. Au Quaid'Orsay, à la Défense, à la DGSE, les conseillers rédigent des notes qui paramètrent les dangers et les avantages de la décision des politiques. Villiers commence son histoire à ce moment-là. Bien sûr il théâtralise, "fictionnalise" mais tous les ingrédients de la tension dramatique sont là. » Convaincant ? En tout cas fantasmatiquement distrayant. Du « style » ? De la « profondeur psychologique » ? Villiers préfère parler – ou mentir – vrai.

Pour mieux instiller sa vision du monde ? Celle de mercenaire du polar, fils d'un auteur de boulevard, est pleine de bruit et de fureur. À l'image du triptyque de Jérôme Bosch dont il a installé la reproduction dans son salon : damnés, faibles, idéalistes, traîtres y brûlent, embrochés, dévorés, broyés, sans le secours d'un Dieu qui regarde ailleurs. Provocateur, parfois grossier, volontiers beauf, Villiers chérit les maudits (Malaparte, Georges Arnaud, Leni Riefenstahl). Ses amis écrivains-voyageurs, journalistes au long cours, barbouzes de luxe (hier Alexandre de Marenches, aujourd'hui le général Rondot) ou magistrats de l'antiterrorisme (Jean-Louis Bruguière, Alain Marsaud) partagent sa passion du grand large. Ou sa passion des femmes, comme Claude Lanzmann, directeur des « Temps modernes » et cinéaste de « Shoah », paradoxalement son meilleur ami et invité permanent dans sa maison de Saint-Tropez. Au diable les idéologies, vive l'aventure ! « *Sabre au clair et pied au plancher.* » L'an passé, ce jeune octogénaire, contraint de se déplacer avec déambulateur après un accident cardiaque, est allé en 4 × 4 de Benghazi au Caire. La piste de Rommel. Demain il part pour l'Afghanistan, qu'il imagine à feu et à sang après le départ des Américains. Il pressent que Karzaï y sera pendu haut et court pour prévarication et népotisme. le titre est déjà choisi ; « Sauve-qui-peut à Kaboul. »

Gérard de Villiers

Le dernier combat de « SAS »

Le *New York Times* l'a proclamé auteur le mieux informé de la planète. Et la plus grosse maison d'édition américaine a racheté les droits de certains « SAS ». Un vrai baroud d'honneur pour le père de l'agent Malko qui attend toujours la reconnaissance de la France. À 83 ans, alors que la mort rôde, celui qui est plus que jamais soupçonné d'avoir appartenu aux services secrets vient de signer la 200^e aventure de « SAS ». Et ne renie rien de son héros, ni sa misogynie, ni son anticommunisme, ni son racisme.

Le trait qui lui tient lieu de bouche, s'étire en un sourire un brin carnassier : « Vos lecteurs vont être sacrément étonnés de me voir figurer en si bonne place dans leur journal. » Gérard de Villiers croit en sa revanche, *M Le magazine du Monde* venu chez lui comme à Canossa, après que le magazine du *New York Times* lui a enfin rendu les honneurs, en janvier. Un long et élogieux portrait de ce Français dont les livres – les « *pulp fiction thrillers* », comme l'écrit le quotidien américain – se sont vendus à plus de cent millions d'exemplaires depuis 1965, année de naissance de « SAS », une collection au succès indépassé.

Ici, en France, alors que le 200^e recueil s'apprête à emplir kiosques, gares, aéroports et linéaires d'hypermarchés, personne – hormis *Lui*, le magazine érotique et kitsch qui sera relancé en septembre par Frédéric Beigbeder – ne songe à fêter ce morceau de patrimoine populaire qu'est Son Altesse Sérénissime, alias SAS, alias Malko Linge, aristocrate désargenté, agent de la CIA sur tous les fronts. « *Les Français ne peuvent pas ignorer, mais ils n'ont rien reconnu* », lâche Gérard de Villiers, sans toutefois soupirer ni se plaindre. Posé tout

près de son canapé, son déambulateur semble ajouter : « *Il serait temps.* »

Deux idées fixes encombrant aujourd'hui l'esprit de Gérard de Villiers : Hollywood et la mort. Hollywood, depuis que Robert Worth, donc, grand reporter au *New York Times*, spécialiste du Moyen-Orient, l'a décrété auteur le mieux renseigné de la planète – « *the spy novelist who knows too much* », tout s'est emballé. Il existe à Paris un auteur, lu sous le manteau au Quai d'Orsay et dans le Renseignement, capable de flairer attentats et coups d'État à venir. Random House, le plus gros éditeur américain, vient de lui offrir 350 000 dollars (environ 260 000 euros) pour les droits de cinq de ses « SAS », qui seront traduits en anglais. « *Je rentre de New York, raconte-t-il à peine les présentations faites. J'ai rencontré de bons agents littéraires juifs, des professionnels. Là-bas, ce ne sont pas des Mickeys.* » Il rêve désormais tout haut que la rencontre de Manhattan se transforme en cinéma. « *Si vous n'êtes pas américain, vous n'avez aucune chance de faire un grand film. Maintenant, ça peut m'arriver.* »

La mort aussi le hante, elle rôde, même s'il n'en laisse rien paraître. Gérard de Villiers a 83 ans. Il raconte volontiers le méchant accident vasculaire cérébral qui lui a fait perdre le contrôle de sa Jaguar le soir du réveillon de Noël 2010 – il y eut sortie d'autoroute, transfert en hélicoptère, dissection de l'aorte, puis finalement ce déambulateur, déjà « *50 000 kilomètres au compteur* ». Mais il ne dit rien de sa chimiothérapie. Il fait le beau, l'infirmière qui sonne à la porte pour la piqûre, au milieu de l'entretien, rappelle pourtant qu'il n'est plus le baroudeur d'hier. Sur une des cheminées de son vaste appartement du haut de l'avenue Foch, cette artère sans vie où il n'a presque jamais cessé d'habiter, de petites urnes sont remplies des cendres de ses chats, les compagnons de sa vie qu'il a le mieux aimés.

La mort et Hollywood peuvent se regarder en face. « *Vous savez que Ian Fleming n'a connu le succès cinématographique que post mortem ?* » Ian Fleming, le père de James Bond, publiait *Docteur No* en feuilleton dans *Paris-Press*, quand le jeune journaliste Gérard de Villiers y commençait dans le métier, frais émoulu de Sciences Po, juste après un petit séjour à *Rivarol*, hebdomadaire d'extrême droite. Il aime les chiffres, les gros. Il sait exactement combien a coûté une seule scène de course-poursuite de l'un des derniers James Bond : « *22 millions de dollars !* » Il aurait tant aimé que ses livres connaissent le même sort. Deux « SAS » ont été adaptés par le cinéma français, aussitôt tombés aux oubliettes. Il ne se perd pas en coquetteries faussement modestes : « *C'est un regret, forcément.* »

C'est donc à 007 qu'il faut remonter pour comprendre Malko.

Quand Fleming « *a la bonne idée de mourir* », Philippe Daudy, un aventurier qui venait de lancer chez Plon la collection « *Nuit blanche* » chargée de concurrencer la « *Série noire* » de Gallimard, presse son copain Villiers : « *Grâce à Fleming, le public a repris goût aux agents secrets. Pourquoi tu ne crées pas une série d'espionnage avec un héros récurrent ?* » C'était parti. Il s'empare de trois personnages croisés ici et là, un baron, un colonel, un marchand d'armes, tricote leurs ADN pour en faire un aristo sans le sou, le prince Malko Linge. Un Autrichien. « *Comme Anglais, il y avait Bond. Un Français, personne ne l'aurait pris au sérieux. À part le fromage et le vin, rien de chez nous n'est crédible à l'étranger.* » À son héros, il transmet son insatiable goût des bombasses aux belles « *croupes* » et aux voix « *rauques* », ses rencontres d'un soir et celles sur lesquelles il s'est contenté de fantasmer. Sans oublier, évidemment, son anticommunisme obsessionnel, épanoui dans ce qui fut sa vraie matrice, la guerre froide. Un corpus hyper « *libéral* » assumé qui le fit détester de l'*intelligentsia* des années 1970, mais qui allait bientôt déferler sur le monde. Résultat, *Le Nouvel Observateur*, qui titrait naguère « *SAS SS* » vient de trouver des excuses au géniteur de Malko, qui tient désormais chronique sur le site politique de droite Atlantico.

« *S'il y a un domaine où Malko est mon double absolu, c'est sans conteste celui des opinions politiques* », écrit-il dans *Sabre au clair et pied au plancher*, autobiographie publiée en 2005 et passé inaperçue. Malko agent de la CIA, c'est un Gérard de Villiers sublimé. Sur les premières couvertures des « *SAS* », lorsqu'elles étaient encore des dessins en noir et blanc, James Bond, figure tutélaire et indépassable, veillait en médaillon, en bas à droite. Le logo s'efface quelques volumes plus tard. Villiers n'aime pas l'ombre de 007 sur Malko. « *L'un est un civil fonctionnaire ; l'autre, un homme libre, un samouraï.* » Ainsi commença, il y a très longtemps, le processus d'anoblissement de l'auteur par le truchement de son personnage.

Ne pas se fier, en effet, à la particule. Gérard de Villiers est né en 1929 de Valentine Adam de Villiers, héritière d'une petite noblesse d'épée sans fortune, et « de père inconnu » à l'état civil. Élevé par sa mère et ses deux sœurs, il est le mâle d'un gynécée. « *Normalement, j'aurais dû finir pédé* », lâche-t-il en savourant le mot qu'il prononce dix fois par heure. Son père est un absent mais pas un anonyme : Jacques Deval, auteur de théâtre, dont le nom revient sans cesse dans la bouche maternelle, et toujours accusé d'abandon. À 16 ans, après le pensionnat des frères maristes, il retrouve cet homme à femmes, séducteur sans le physique, marié six fois, qui lui laisse une foule de demi-frères et demi-sœurs, et une certaine idée de l'homme,

imperméable à l'attendrissement et chasseur insatiable.

Les années 1950, portées par l'euphorie amnésique de l'après-guerre, vont rendre la chasse plus drôle encore et enchanter ses 20 ans. Le voilà journaliste pour le groupe Lazareff. D'Orly, il s'envole jusqu'au bout du monde pour *France Dimanche*, en ce temps où Roissy n'existait pas.

Sous la houlette de Roger Grenier, proluxe écrivain et future étoile Gallimard, une petite bande de nègres talentueux réécrit les papiers des envoyés spéciaux : Gérard Jarlot, futur Prix Médicis et amant de Marguerite Duras, Claude Lanzmann, futur auteur du documentaire. *Shoah* et amant de Simone de Beauvoir, Voldemar Lestienne, futur Prix Interallié, amant de Françoise Sagan, surnommé « roi de la titraïlle » mais aussi, joliment, « couilles d'ange ».

Beaucoup de membres de cette petite troupe, trop désespérés, se sont suicidés. Claude Lanzmann est resté bien vivant. L'écrivain n'a vu que des « *petites tranches de Shoah* », mais s'avoue épaté que son copain ait « *réussi à le vendre aux Japonais : il faut le faire* ». Il prévient : « *Lanzmann va vous dire qu'il m'a appris à écrire.* » Avant même qu'on le questionne, Lanzmann lâche en effet : « *C'était un excellent reporter. Mais il écrivait mal. C'était moi souvent qui le rewrtais.* »

L'auteur des « **SAS** » ne connaît que les amitiés viriles, les femmes sont ses maîtresses, ou alors ses épouses. À peine s'il avoue un faible pour Bardot, qu'il traque dans ce Saint-Tropez devenu son refuge estival, entre le mariage de Grace Kelly, un portrait du Chah d'Iran ou de Mohammed V, un article sur Delon ou Gilbert Bécaud, héros d'une presse qu'on n'appelle pas encore *people* : populaire, bien rencardée et qui ne se prend pas au sérieux. Des journaux aussi capables de prêcher le faux. C'est Gérard de Villiers, de mèche avec le manager de la chanteuse à couettes, soucieux qu'on parle de son artiste, qui inventa en 1966 le canular « Sheila est un homme ». Une rumeur tenace que les moins de 40 ans ne peuvent pas connaître. Gérard de Villiers est d'un autre temps.

Trottent en rond dans sa tête les idées rances qui se fixent sur les femmes, les étrangers, les homosexuels... Gérard de Villiers n'a les idées larges que pour lui-même. Il radote ses marottes et n'a su actualiser sa pensée qu'en matière géopolitique, troquant le grand méchant loup soviétique contre les terroristes d'Al-Qaida. « *Gérard est parti à New York moins de dix jours après le 11-septembre* », raconte le grand reporter du *Figaro* Renaud Girard, compagnon de route de plus de vingt ans. « *Il aurait pu tourner en rond, croire comme tant d'autres à la fin de l'histoire*, note l'écrivain et chroniqueur Patrick Besson, autre

impolitiquement correct, qui rejoint Villiers à la brasserie parisienne Lipp avant chacune de ses virées africaines. *Les islamistes lui ont redonné un coup de fouet.* »

Le *New York Times*, tout à son éloge, écrit qu'en France, on l'a dit antisémite et raciste, mais que c'est évidemment impossible puisque l'un de ses meilleurs amis reste l'auteur de *Shoah*. « *Il dit parfois des choses intolérables et on est en droit de se demander pourquoi on reste amis* », avoue Lanzmann. Par lassitude, par confort peut-être ou, qui sait, par solitude, l'auteur du *Lièvre de Patagonie*, autre grande gueule impolie, continue à passer les vacances « *chez Gérard* » à Saint-Tropez. Les drilles de *France Dimanche* sont devenus de vieux messieurs qui font la sieste, bronzent au large et répètent été après été le même numéro : à la minute où Gérard de Villiers le décrète, d'une manière militaire qui ne souffre aucune contre-proposition, on file vers le port et on appareille illico sur le *Christine II*. Un nom de baptême qui flatte à la fois la troisième et la quatrième épouses, Marie-Christine et Christine, et évite ainsi les embrouilles.

« *En pleine mer, à l'heure du déjeuner, vient en général le moment de ses éruptions nazies. Il peste contre les nègres, les juifs. Je lui dis : "Tais-toi, Gérard, ça ne fait rire que toi."* Et il se tait, raconte Lanzmann. Ces anathèmes, ce sont les béquilles de sa pensée. » On sort d'ailleurs de chez Villiers la tête farcie d'un florilège, parfois drôle, souvent pas du tout. « *J'aime pas les femmes androgynes et en jean. Une femme sans formes, c'est pas une femme, si ?* » L'écrivain Jonathan Littell ? « *Comment voulez-vous qu'un homo juif new-yorkais sache décrire un officier SS ?* » Bernard-Henri Lévy, pourtant l'un de ses fidèles lecteurs ? « *Un personnage que je vomis.* » La télé de Michel Polac « *et de toutes ces crapules marxistes* » : un très mauvais souvenir. La droite ? La « *droiche* », bref, trop à gauche. François Fillon : « *Même avec une greffe de couilles, il ne réussira pas.* » Et « *ce chien de Hollande – non, pas un chien : un apparatchik grassouillet et haineux* ». Avec Gérard de Villiers, on est chez le mâle blanc du siècle dernier.

Ses copains, des reporters, des grands flics, des hommes du renseignement, rigolent, heureux de s'encanailler dans une époque trop policée pour eux. À Saint-Tropez ou dans cet appartement luxueux mais triste qui sent le fané et où il a fait rechercher d'éventuels micros, du beau monde est venu, d'Hubert Védrine (qui, lorsqu'il était ministre des Affaires étrangères, fut le premier – jour de gloire ! – à le convier à déjeuner au Quai d'Orsay) au milliardaire chiraquien François Pinault. Certains ont même leur rond de serviette, comme le juge Bruguière, depuis qu'il a enquêté en 1995 sur les attentats terroristes de Khaled Kelkal, ou Ivan Barbot, l'ancien chef d'Interpol, peut-être l'homme qui le connaît le mieux. Et, bien sûr, le

général Rondot, son informateur de toujours, qui fit arrêter Carlos au Soudan. Durant le procès Clearstream, le vétéran des services secrets se réfugia chaque soir avenue Foch, tentant, la nuit, d'oublier ses foutus carnets, prenant, le jour, le même avocat que son hôte.

Tout ce petit monde, au départ, est amené par Christine, la quatrième épouse, qui ne vit plus avec lui mais détient toujours le titre officiel et gère les éditions Gérard de Villiers depuis que l'auteur, détenteur de ses droits, a quitté Plon pour s'auto-éditer en 1998. Journaliste mais surtout fille d'officier, elle lui a offert son carnet d'adresses. « *Je me rappelle mon premier voyage avec lui, c'était en Sierra Leone, je découvrais son monde : des putes, des flics pourris et des gens tordus. En rentrant, j'appelle mon père, catastrophée, pour lui raconter. Il me dit : "Mais qui croyais-tu que tu allais rencontrer en fréquentant ce type-là ?"* » Le paternel n'a jamais admis le mariage de sa fille en octobre 1991. Un jour, le général Rondot décide d'arranger les choses, entre officiers. Il appelle le beau-père, se présente et jure du haut de ses étoiles que Gérard de Villiers n'a rien d'un mauvais garçon. L'autre lui raccroche au nez. Et l'épouse Villiers lance au général : « *La DGSE, vous savez ce que ça représente pour des gens comme mon père ? Pour lui, c'est la poubelle de l'armée.* »

Ça se passe comme ça chez l'auteur de « SAS ». Comme un vaudeville entre l'avenue Foch, où circulent espions et membres d'états-majors qui pensent diriger le monde, et la piscine de Saint-Tropez – « *domestiques philippins, grand Serbe tatoué, journalistes de Paris Match sur le retour qui paraissent en maillot au côté de Massimo Gargia* », raconte un visiteur. On a parfois des nouvelles de ce petit monde sur le site Pure People, qui mouline ragots des politiques et des jet-setteurs, comme *France Dimanche* au siècle dernier, et où, par des droits de réponse rageurs, les ex règlent leurs comptes. « *Gérard n'aime pas les femmes*, tranche Christine de Villiers qui s'abandonne à un flot de paroles, insultes et violences. *Quand je me suis installée chez lui, j'ai eu l'impression d'arriver chez Barbe-Bleue.* » Sylvie Marshall, ex-belle-fille de Michèle Morgan et mère de la jet-setteuse Sarah Marshall, qui s'affiche aujourd'hui avec lui : « *Disons qu'il est très égocentrique et ne respecte pas grand monde.* » « *Toutes mes anciennes femmes se haïssent* », sourit l'intéressé, père de deux enfants aujourd'hui adultes et à distance. Il s'acquitte de pensions qu'il juge excessives. « *Gérard est comme ça, il ne sait pas divorcer* », sourit son ami Ivan Barbot. A 7,5 € le « SAS », sans compter les traductions, il y a de l'argent qui attise les convoitises.

Pas de financiers pourrissant le monde, dans les livres de Gérard de Villiers. Il les respecte trop pour leurs gains. Pas d'agent français. Pas de Françafrique, de parrains corses s'enrichissant dans les jeux au

Gabon, jamais d'Hexagone pour décor. « *Son génie, c'est d'oublier son pays* », estime Renaud Girard. « *J'ai beaucoup d'amis dans les services de renseignement français, je ne peux pas les trahir* », a coutume de répondre l'écrivain pour justifier ce silence. S'agit-il seulement de protéger les copains des services ? Il retrouve son étrange sourire en trait pour soupirer et démentir, comme il le fait toujours : « *Parler à la DGSE, ce n'est pas en être.* »

Sauf qu'il y a les souvenirs de Michel Roussin, ancien directeur de cabinet d'Alexandre de Marenches, l'homme qui régna sur le SDECE (ex-DGSE) entre 1977 et 1981. Il les livre pour la première fois, à *M Le magazine du Monde* : « *Villiers était au service Action [la partie opérationnelle des services secrets, ndlr], confie l'ancien préfet et ministre chiraquien. Je me souviens que c'est le colonel Gaigneron de Marolles – on disait “Alain” – qui l'avait présenté à Marenches. L'officier traitant de Villiers était le colonel de Lignièrres, adjoint au service Action. Le SDECE utilisait “SAS” pour faire de la désinformation, c'était la mode à l'époque. Par lui, on faisait passer des messages. Marenches raffolait de ça.* » Voilà pour l'un des secrets les mieux gardés de la République... « *Villiers n'était pas dupe. Il ne cramait jamais ses sources. Il sait que c'est donnant-donnant, poursuit Roussin. C'est un malin – tout sauf un naïf.* »

Entre une « *petite sauterie à la CIA* » et un point avec Bertrand Bajolet, son grand copain devenu il y a quelques mois patron de la DGSE, l'aventurier aime repartir vers Roissy, terminal D, s'envoler là où le monde convulse. « *Il a quelque chose de ces vieux Blancs d'Afrique, anciens des troupes coloniales, qu'il connaît bien, raconte Patrick Besson. De ces Français qui vont s'installer en Afrique pour faire des affaires. Villiers, c'est un bosseur, un marchand de quatre-saisons breton, qui déballe, qui remballe, qui repart avec son camion.* » Avec un déambulateur désormais, dont les roulettes connaissent déjà le tarmac de Kaboul, de Beyrouth ou de Tripoli. Et une femme souvent ; aujourd'hui, la blonde et spectaculaire Sylvie. « *Il n'y a qu'en Libye que je ne sois pas allée.* »

À moins de connaître l'ambassadeur (comme le fut Bernard Bajolet), Gérard de Villiers dort à l'hôtel, celui des envoyés spéciaux de la presse internationale. De là, il contacte les meilleures sources, qui viennent enrichir sa lecture des rapports de la CIA, de WikiLeaks, mais aussi d'Amnesty International. Il est reçu en personne par le président de la Géorgie Mikheil Saakachvili, pour son *Printemps de Tbilissi* (n° 176, 2009), ou par le capitaine putschiste Sanogo, artisan du récent coup d'État au Mali, pour *Panique à Bamako* (n° 195, 2012). Lorsqu'il n'a pas le temps de faire le voyage – il tient à sa moyenne de quatre livres par an –, il envoie son copain Laurent Boussié, rédacteur en chef

à France 2, un de ses fidèles compagnons de voyage. Et, sur place, il enrôle quoi qu'il arrive les meilleurs correspondants de la place, qui plantent pour lui le décor. « À Pékin, il m'a demandé de lui décrire une prison de dissidents, un aéroport militaire, une voiture d'officiels du Parti, une boutique avec une porte dérobée pour couper une filature, un antiquaire trafiquant des trésors nationaux, un général à la retraite, et même de lui raconter l'odeur des taxis », raconte Jordan Pouille, correspondant des quotidiens belge *Le Soir* et suisse *Le Temps* en Chine. Il sait noter les détails qui font mouche, un tableau dans tel hall d'Intercontinental, le bar de telle boîte de nuit, gardés en mémoire grâce aux photos qu'il prend désormais avec un petit appareil numérique, délaissant ses traditionnels bostons. Pour *SAS contre P.K.K.* (n° 135, 1999), il avait visité la chambre-bibliothèque où le dirigeant du parti kurde Abdullah Öcalan s'était planqué. Si la grille érotique de ses livres ne varie pas – mêmes yeux « dorés » de Malko dans ceux « sans expression » de sa conquête, main sur la cuisse, « pouls qui s'accélère », séquence fellation, séquence sodomie, « feulement » de la fille à « à ranimer un cadavre » (« Que voulez-vous, sur le sujet, rien n'a changé depuis l'homme des cavernes », croit savoir le vieil homme) –, pas une latitude, une longitude, un numéro d'artère qui ne soit vérifié et ne signe un décor toujours renouvelé. « *Un vrai guide Baedeker* » admet Ivan Barbot.

Autour d'un pied de porc ou d'une côte de bœuf, d'une bière ou d'une vodka, dans un petit restaurant coréen ou au Polo de Paris, les topos géopolitiques que livre l'auteur à son retour sont plus proches de la realpolitik d'un Védrine que de la ligne « droit-de-l'hommiste » d'un Juppé ou d'un Fabius, qu'il abhorre, notamment à cause du revirement français en Syrie. « *Kadhafi, qu'est-ce qu'il nous a fait ? Si, au Moyen-Orient, on commence à abattre les gens parce que ce sont des dictateurs, on a du travail* », assène-t-il. « *Il a un pif géopolitique invraisemblable. Il raconte l'histoire avec trois mois d'avance* », saluent Jean-Louis Gergorin et Renaud Girard, qui le citent dans leur séminaire de Sciences Po sur « le rôle de l'information, du renseignement aux médias, dans les conflits » ; comme l'historien André Martel, dans la bibliographie de son DEA.

À force, tous ses romans d'espionnage finissent par devenir des numéros d'anticipation. Dans *Le Complot du Caire* (n° 61, 1981), il avait imaginé l'attentat contre Anouar El-Sadate par des islamistes avec l'aval des Israéliens, avant que le président égyptien ne soit assassiné. *La Liste Hariri* (n° 181, 2010) dévoile le plan commun entre Syrie et Hezbollah pour exécuter l'homme d'affaires sunnite début 2005, ainsi que les noms de potentiels coupables ; or à l'heure où Gérard de Villiers écrivait, personne d'autre que la commission

d'enquête n'avait connaissance de cette conspiration. *Le Chemin de Damas* (n^{os} 193 et 194, 2012) raconte un complot de la CIA pour assassiner Bachar Al-Assad... Sans oublier la chute de Thomas Sankara, le président du Burkina Faso, dans *Putsch à Ouagadougou* (n^o 76, 1984), ou encore, tout récemment, l'assassinat de l'ambassadeur américain Christopher Stevens par des islamistes radicaux soutenus par le Qatar, dans *Les Fous de Benghazi* (n^o 191, 2012). Ce dernier ouvrage, au passage, puise discrètement dans la politique française, puisqu'il met en scène Bachir Saleh, le complice libyen de Claude Guéant et de Bernard Squarcini dans l'affaire de Karachi.

« *Sa seule grande erreur, ce fut l'Irak. Il a vraiment cru que les États-Unis n'allaient pas intervenir* », relève Renaud Girard. Plus quelques inexactitudes. *Le Dossier K.* (n^o 165, 2006) raconte la traque de Radovan Karadzic sur laquelle travaillait alors Philippe Rondot au ministère de la défense. Grâce au général, Gérard de Villiers décrit avec moult détails les monastères du mont Athos, en Grèce, et ceux du Monténégro où le leader des Serbes de Bosnie accusé de crime contre l'humanité aurait pu se réfugier. Sauf que.. pas davantage que ses informateurs, Villiers n'imaginait qu'on allait retrouver le criminel de guerre avec une barbe blanche en vendeur d'herbes médicinales à Belgrade. Quand les sources de l'auteur de « SAS » se font intoxiquer, lui aussi !

Lorsqu'il a fini de taper son texte sur sa vieille machine IBM, c'est Olga, sa première femme, qui le saisit sur ordinateur. Puis il est temps de lancer la couverture, mise au point naguère par Guy Trillat, alors maquettiste de *Paris Match*, qui travailla un temps avec les stars de la photo Helmut Newton et Francis Giacobetti. La couv' de « SAS », c'est l'esthétique *Lui* revisitée par les canons de Gérard de Villiers : pulpeuse fille lovée, kalachnikov ou pistolet au poing, dans les trois lettres de « SAS ». « *Ma trademark !* » dit-il fièrement. Pas de stars, hormis, une fois chacune, Mia Frye et Sarah Marshall. L'auteur « caste » parfois lui-même ses modèles. « *Les premières fois, il m'en amenait qu'il trouvait dans les bars, des serveuses du George V ou du Fouquet's. Après, je les lui ai imposées* », raconte le photographe Christophe Mourthé. La séance de shooting peut relever de l'épreuve. Villiers la préside depuis son fauteuil, levant de temps à autre un œil de derrière *Le Monde*, qu'il épluche chaque jour après *Le Figaro*. Souvent, la fille en prend pour son grade, « *regard de veau* », « *sait pas tenir un flingue, la blonde* »... « *Pas question qu'on fasse une photo avec cette boniche* », lança-t-il un jour devant le photographe Jérôme Da Cunha. « *Si elle est noire, il est affreux, on est en plein Tintin au Congo. Parfois on est à la limite de la cassure*, raconte aussi Mourthé. *Mais "SAS", ça reste un mythe. Les filles sont impressionnées de poser pour les*

livres que lisaient leur père », ces petits poches noirs qui furent généralement l'unique incursion d'érotisme dans des bibliothèques bien comme il faut.

Certains connaisseurs ou esprits chagrins murmurent pourtant que, depuis quelques années, Malko « baisse ». Que la vue d'un sein qui pointe, d'un bas résille ou d'une culotte en nylon noir n'y suffit plus, et que, dans les dernières livraisons de « SAS », il a besoin de tas de stimulants. « *S'il levait le pied, je le virerais !* » proteste-t-il. Il a vendu sa Jaguar, ne voyage plus en classe affaires, a cessé de truffier ses livres de noms d'hôtels, de marques de champagne et de compagnies d'aviation qui lui rendaient la vie facile. Mais il continue à faire et à défaire sa Samsonite et de fourrer son déambulateur dans le coffre du taxi qui l'attend en haut de l'avenue Foch. De son « stroller », comme il dit, il a même fait une sorte de gilet pare-balles : « *Au Mexique, on est civilisé. On ne tue que les jeunes gens en bonne santé*, a-t-il expliqué à Patrick Besson au retour de sa dernière expédition à Ciudad Juarez, ville mexicaine à la frontière américaine, considérée comme l'une des plus dangereuses au monde. *Pourquoi un cartel tirerait sur un vieil homme malade ?* »

Ariane Chemin et Judith Perrignon
M Le magazine du Monde, 17 août 2013
Reproduit avec l'aimable autorisation du Groupe Le Monde